



HAL
open science

Erasme

Jean-Pierre Duteil

► **To cite this version:**

| Jean-Pierre Duteil. Erasme. Ellipses, 2019, Biographies et mythes historiques. hal-04187266

HAL Id: hal-04187266

<https://univ-paris8.hal.science/hal-04187266>

Submitted on 30 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

V Érasme conseiller

Érasme développe son idéal pacifiste dans les *Adages*. Le besoin de liberté semble chez lui plus fort que jamais. Servais Roger, son ancien ami du couvent de Steyn dont il est devenu le prieur, réclame avec insistance son retour à la vie communautaire. Mais l'humaniste alors installé à Ham, près de Calais, dans la propriété de Lord Mountjoy, s'excuse de son inaptitude à la vie monastique sur un ton caustique dans lequel on sent une certaine rancœur : « Tu sais que j'ai été poussé plutôt que conduit à la profession religieuse par l'obstination de mes tuteurs et par les exhortations déloyales d'autres personnes [...] Mon esprit était uniquement inspiré par les études, qui ne vous intéressent nullement ». On reste confondu par la dureté dont il fait preuve à l'égard de l'ami auquel il écrivait des lettres passionnées. En tout cas Érasme ne retournera jamais à la vie monastique.

Érasme à Bâle

Après quelques jours passés à Ham, Érasme prend le chemin de l'actuelle Belgique où il retrouve Louvain. Puis, fatigué, il arrive à Strasbourg avant de remonter le cours du Rhin vers la Suisse. Amis et admirateurs se pressent dans la grande ville alsacienne : l'imprimeur Mathias Schürer, Jacques Wimpfeling, Sébastien Brant, l'auteur de la *Nef des fous*. Le 15 août 1514, Érasme arrive à Bâle après un voyage pendant lequel il a pu prendre la mesure de sa notoriété et de l'affection dont il est entouré. Il rencontre là plusieurs de ses admirateurs : Gérard Lister, un médecin hollandais ; mais surtout deux personnalités destinées à devenir, outre Froben, ses meilleurs amis : Boniface Amerbach (1495-1562) est le fils de Jean Amerbach, un autre imprimeur bâlois célèbre ; il enseigne le droit à Bâle, devenant également conseiller de sa ville qu'il veille à ouvrir aux étrangers fuyant les persécutions religieuses. Il entretient une vaste correspondance, aujourd'hui éditée, avec de nombreux humanistes européens dont, bien sûr, Érasme. À la différence de ce dernier et de Beatus Rhenanus, il choisit plutôt la Réforme lorsque Bâle devient protestante, mais avec une préférence pour les positions de Bucer par rapport à celles de Zwingli. L'amitié entre Érasme et lui ne se refroidit pas pour autant ; après la mort du grand humaniste, c'est lui qui gère les fondations en faveur des pauvres que ce dernier avait instituées. Les deux frères de Boniface, Bruno et Basilius, ont eux aussi travaillé chez Froben et connu Érasme.

Beat ou Bild Renower (Beatus Rhenanus, 1485-1547) devait se révéler l'un des plus fidèles amis d'Érasme. Il vient de Sélestat et a été lui aussi élève de Lefèvre à Paris. Il a sans doute contribué à faire venir Érasme à Bâle, et sa bonne connaissance du grec a été très appréciée par l'humaniste hollandais. Dès son premier départ de Bâle, ce dernier lui confie l'édition de ses travaux en cours. Beatus Rhenanus a lui-même publié de nombreux travaux, certains ayant été suggérés par Érasme comme son édition de Tertullien (1521). En 1523 il édite chez Froben des *Autores historiae ecclesiasticae*, puis des éditions de Pline, Tacite (1533), Tite-Live (1535) ainsi qu'une histoire de l'Allemagne en latin, publiée à Bâle en 1531. Beatus

laisse à sa mort son importante bibliothèque à la ville de Sélestat, où elle se trouve encore aujourd'hui.

Boniface Amerbach et Beatus Rhenanus sont tous deux au cœur du réseau épistolaire qu'alimente Érasme et qui constitue dès le XVI^e siècle une véritable « république des lettres ». Il y a quelque anachronisme à utiliser cette expression avant l'époque de Bayle et la fin du règne de Louis XIV. Pourtant, Érasme se trouve bel et bien au cœur d'un réseau, à la fois épistolaire et de relations, dont il est le pivot. Ce réseau est international, comprenant des humanistes italiens, anglais, français, espagnols et portugais, allemands, suisses, flamands et néerlandais et même tchèques et polonais. Toutefois, ce réseau est cimenté d'abord par l'amitié qui unit Érasme à ses divers correspondants, et à laquelle il tient beaucoup. Le terme d'« humanisme » apparaît relativement peu dans la correspondance, et en tout cas beaucoup moins que les termes de « lumières » ou « philosophie » au temps de Voltaire. Le réseau qui se tisse autour d'Érasme a d'abord été informel et amical. Il est vrai que les soubresauts de la Réforme le mettent à rude épreuve. Les prises de position religieuses détachent d'Érasme certains de ses amis, comme Aléandre ou Ulrich de Hutten. Toutefois le chef de file de l'humanisme, même s'il opte pour Rome, conserve jusqu'à sa mort des amitiés protestantes.

Sitôt arrivé à Bâle, l'humaniste hollandais se remet au travail ; il loge chez le beau-père de Froben, Wolfgang Lachner, libraire devenu administrateur de l'entreprise Froben et grand spécialiste des questions typographiques. Les principaux auxiliaires de Froben sont Beatus Rhenanus et Henri Loriti de Glaris.

Jean Froben lui-même n'a pas l'érudition d'Alde Manuce, surtout en ce qui concerne les lettres antiques. Mais Érasme apprécie le soin avec lequel il prépare ses éditions, ses qualités d'ouverture et de franchise. L'écrivain reçoit la correspondance enthousiaste des humanistes allemands, en particulier Willibald Pirckheimer de Nuremberg, qui partage son goût pour Plutarque et Lucien, et Heinrich Bebel, qui enseigne les antiquités latines à Tübingen. Érasme leur rappelle qu'il est lui aussi un Germain d'origine. Il a été mis en relation avec Pirckheimer (1470-1530) par Beatus Rhenanus, leur ami commun. Ce dernier exerce de hautes fonctions municipales à Nuremberg ; il invite plusieurs fois Érasme mais celui-ci n'a jamais pu, ou voulu, le rencontrer chez lui. Toutefois il entretient avec lui une correspondance importante, sur Reuchlin par exemple ; il est l'auteur de plusieurs traductions de Plutarque, Lucien, Aristophane (le *Plutus*), Xénophon, des sermons de Grégoire de Naziance et de la *Géographie* de Ptolémée, un classique de la Renaissance. Pirckheimer n'était pas hostile à Luther mais à la fin de sa vie défend un humanisme fidèle à l'Église romaine, par rapport à laquelle il s'est trouvé obligé de rendre des comptes.

Érasme reçoit également la visite de lettrés tournés vers la religion, comme Ulrich Zwingli, déjà connu pour ses idées radicales concernant les réformes dont l'Église a besoin. Puis ce sont John Colet et Jacques Lefèvre d'Étaples eux-mêmes qui lui écrivent, lui renouvelant leur admiration. Devenu à Bâle le pivot d'une Europe de l'humanisme, Érasme travaille avec acharnement. Froben fait paraître à la fin de l'été 1514 plusieurs traductions de Plutarque, réalisées à Cambridge ; puis une édition de Sénèque et surtout la troisième édition des *Adages*. La préface décrit les multiples retouches qu'il a fallu effectuer pour améliorer et développer cette œuvre depuis les deux éditions précédentes, celles de Paris (1500) et Venise (1508). Par rapport à cela, Érasme avoue devoir beaucoup à l'aide à la fois matérielle et morale de l'archevêque de Canterbury William Warham. En tout cas, cette nouvelle édition fait plus de place que les précédentes aux idées de l'auteur sur la religion, la politique et la tolérance. Il y apparaît plus caustique par rapport aux institutions de l'Église. L'image donnée par *Les*

silènes d'Alcibiade (adage 2201) lui permet d'établir un parallèle entre Socrate et le Christ, c'est-à-dire entre l'héritage de l'Antiquité et celui du christianisme ; il ajoute que la société permet au contraire la multiplication de silènes « à l'envers », en apparence très brillants mais d'une profonde médiocrité pour qui voit l'intérieur. Tels sont la plupart des princes et des prélats ; le *Silène* est le seul adage dont Rome ait exigé la suppression et non la correction.

Des Adages au Nouveau Testament

1515 est l'année de Marignan. Les *Adages* développent largement le thème de la guerre : le conflit lui-même et ses tristes séquelles dans *La douce guerre* (*Dulce bellum inexpertis*, adage 3001) texte long et très riche qui préfigure la *Complainte de la paix*. L'auteur s'indigne contre les conseillers des princes, les juristes ou les théologiens qui justifient la guerre au mépris de l'Évangile. Même contre les Turcs, Érasme refuse l'idée de guerre juste ou de croisade. L'exemple d'une vie chrétienne est la meilleure réponse à fournir aux Turcs.

Toutefois la guerre n'est possible qu'avec le consentement du prince, ou sur son ordre. Le thème de la guerre est lié à celui du pouvoir politique. *Naître roi ou fou* annonce l'*Éducation du prince chrétien* dont les aspects essentiels se trouvent résumés dans deux adages développés dans cette édition de 1515. *Tu as obtenu Sparte* explique le rôle exact du prince : bien administrer l'État qu'il a obtenu en partage. Le proverbe grec, nous explique Érasme, est « la Sparte que tu as obtenue en partage, fais-là resplendir », autrement dit : « gouverne là ».

C'est bien dans les cours princières que cette inscription devrait être gravée un peu partout : « À cette Sparte que le sort t'a réservée en partage, accorde la splendeur ». Mais vous aurez du mal à trouver un seul de ces princes qui prenne vraiment conscience du rôle qui convient à sa charge ou qui, se contentant de son propre royaume, ne cherche pas à étendre ici ou là ses frontières. Le devoir du prince est de pourvoir par tous les moyens au bien-être de son État, de préserver la liberté publique, d'entretenir la paix, de repousser les actions criminelles en causant le moins de mal possible à ses sujets, d'avoir à cœur de disposer de magistrats intègres et irréprochables. Aussi lorsque, se croyant à l'abri de ses responsabilités, il passe son temps à jouer aux dés, à danser, à courir les filles, à faire de la musique, à chasser, à se livrer au négoce, bref à avoir son esprit entièrement occupé ailleurs, c'est alors qu'il convient de lui seriner l'adage : « une Sparte t'a été donnée en partage, fais-la resplendir ».

Érasme, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager ; traduction de J. Chomarat, p. 145.

Un autre adage, *L'aigle et le scarabée*, présente en filigrane le portrait du tyran à travers celui du roi des oiseaux, qui était aussi l'emblème de l'empire romain - comme de la Maison d'Autriche. Fourbe et cruel, l'aigle agit en monarque absolu et sans souci des sujets qu'il domine. Par sa ruse pourtant le scarabée le tient en échec. L'auteur prend garde à souligner qu'il ne critique pas la monarchie en général, mais seulement les rois qui abusent de leur pouvoir.

Pour ma part, j'admire le modèle du roi tel que l'ont dépeint non sans brio les philosophes, et je ne sais pas trop si des princes de ce genre gouvernent l'État dans la cité platonicienne. Car en vérité on aurait du mal à en trouver dans les annales plus d'un ou deux que l'on oserait comparer à ce modèle. Bien plus, si l'on en vient à comparer les princes des époques plus récentes, j'ai bien peur que l'on ne puisse pas en trouver un seul, en cherchant un peu partout, auquel ne s'applique pas l'atroce injure qu'Achille, d'après Homère, lance à la face d'Agamemnon, « roi dévoreur de peuples ». [...]

Aristote, quant à lui, a établi une distinction entre le roi et le tyran en se servant d'un critère très évident : celui-ci n'a d'autre visée que ses intérêts bien particuliers, celui-là envisage l'intérêt de son peuple. Et pourtant il y en a qui sans se satisfaire du titre de roi [...] voudraient qu'on y attachât un long signet pour y attacher les mensonges les plus splendides : comme celui de surnommer « divins » des êtres qui sont à peine des hommes, « invincibles » ceux qui ne sont jamais sortis que vaincus d'un champ de bataille, « augustes » ceux qui n'ont affaire qu'à des mesquineries, « sérénissimes » ceux qui ébranlent le monde par des cataclysmes guerriers et des bouleversements politiques insensés, « illustrissimes » ceux dont la vue est obscurcie par leur ignorance plus

qu'épaise de tout ce qu'il y a de bon, « catholiques » des hommes qui ont dans l'esprit n'importe quoi plutôt que le Christ.

Érasme, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager ; traduction J. Chomarat ; p. 165.

La liste des titulatures officielles renvoie aux monarchies contemporaines d'Érasme, Maison d'Autriche, empereur « auguste », roi de France « très chrétien », souverain d'Espagne officiellement « catholique » depuis que le pape a décerné ce titre à Ferdinand et Isabelle après la conquête de Grenade en 1492. Érasme n'aimait guère Ferdinand d'Aragon, qui était revenu sur la parole donnée au roi d'Angleterre puis au roi de France. Il revient à plusieurs reprises sur ce titre de catholique, donné à un roi qui n'est pas nommé car toujours vivant (il meurt le 23 janvier 1516) mais qui ne le mérite guère au jugement d'Érasme.

L'humaniste brosse dans *l'aigle et le scarabée* un terrible portrait du monarque « absolu », ou désirant l'être : « Alors leur seule et unique préoccupation c'est d'accommoder les lois, les édits, les guerres, les paix et les traités, les décrets, les actes judiciaires, les valeurs sacrées comme les réalités profanes, de manière à faire main basse sur la totalité des richesses de toute la communauté pour alimenter leur cassette privée, autrement dit pour remplir un tonneau percé, et à la manière des aigles ils s'engraissent eux-mêmes et leur progéniture en dévorant les viscères d'oiseaux inoffensifs ».

La charge antimonarchique est très violente. Bien sûr, Érasme prend soin de répéter que tout cela ne concerne que les « mauvais » rois, mais il dit aussi qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les autres. Et parmi les rois se glissent d'autres puissants : Venise la « Sérénissime » est une république ; mais le lecteur n'est pas dupe : le Doge, le Grand Conseil, le Sénat et les Quarante ne se comportent-ils pas comme les rois ? Au fil du texte, sous l'entassement des citations d'auteurs grecs et latins apparaissent quelques allusions aux politiques de Henry VIII, de Maximilien de Habsbourg et de Louis XII. La conclusion de cet adage reste toutefois surprenante : le scarabée y est présenté comme un être d'une infinie médiocrité, comme si la tyrannie suscitait la bassesse générale.

Au début de 1515, Érasme corrige les lettres de Saint Jérôme et achève l'édition du Nouveau Testament, qu'il souhaite publier à Venise et non à Bâle. En avril, il quitte Bâle pour l'Angleterre où il revoit ses amis : John Colet, Thomas More et les prélats qui l'ont déjà aidé : Warham, Fisher, Foxe. Il cultive leur amitié contre les tenants de la tradition scolastique. À cette époque, l'humaniste hollandais défend Johannes Reuchlin, un grand humaniste qui est devenu le fondateur des études hébraïques en Europe. Reuchlin est l'auteur d'une grammaire de l'hébreu, les *Rudimenta linguae hebraicae*, et d'une étude sur les spéculations de la Kabbale, le *De verbo mirifico*. Il s'oppose aux dominicains, et plus largement à tous les partisans de la scolastique, qui lui reprochent d'avoir affirmé l'intérêt de la spéculation juive pour la compréhension des mystères chrétiens.

Autour de 1515, un conflit oppose Reuchlin au théologien Hoochstraeten et au dominicain Pfefferkorn, descendant d'une famille juive, converti et devenu dominicain. Persuadé que le judaïsme représente un danger pour la foi chrétienne, Pfefferkorn demande à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres écrits en hébreu. Surpris, Maximilien avait consulté Reuchlin mais ce dernier était seul à défendre la littérature juive contre les dominicains et plus généralement les ordres mendiants. Finalement l'Inquisition attaque Reuchlin, traduit devant le tribunal de Spire. Il est relaxé mais le procès fait beaucoup de bruit. Reuchlin publie en 1514 les lettres de soutien qui lui sont adressées par les humanistes, sous le titre *Lettres des hommes célèbres*. Défenseur de Reuchlin, Ulrich de Hutten fait paraître alors les *Lettres des hommes obscurs*, pamphlet humaniste qui ridiculise les moines adversaires de Reuchlin (1515, puis 1517). En 1518 il publie également le *Triomphe de Reuchlin*.

Hors d'Allemagne, certains des principaux humanistes : Thomas More, John Colet, Froben et bien sûr Érasme défendent Reuchlin, sans adhérer à toutes ses thèses. Léon X se dit favorable à l'humaniste allemand mais ne met pas fin au procès qui l'oppose aux dominicains de Cologne.

À ce moment Érasme se trouve lui-même dans une situation inconfortable. Il a refusé de rentrer à Steyn vivre au monastère, et personne ne songe désormais à insister davantage. Mais il reste habillé en prêtre séculier et ne porte plus le costume monastique, alors que la dispense de Jules II n'était valable que pour l'Italie. Son refus de porter l'habit pouvait être assimilé à une forme d'apostasie, ce qu'il sait très bien ; il se trouve là à la merci d'éventuels détracteurs. Ils sont alors peu nombreux.

C'est dans ce contexte que vont paraître son Saint Jérôme, puis le Nouveau Testament. En mai 1515, l'humaniste prend la plume pour avertir Léon X de cette publication prochaine, accompagnée d'une dédicace au pape. Il prend ouvertement le parti de Reuchlin et ajoute que l'ensemble du monde germanique soutient le chef de la chrétienté. À la fin du mois de mai, Érasme quitte Londres pour rentrer à Bâle. Mais à Anvers, il apprend que son compatriote Martin Van Dorp (Dorpius) s'attaque à lui au nom de la Faculté de théologie de Louvain, blâmant à la fois les hardiesses de l'*Éloge de la Folie* et le projet de réviser la Vulgate. C'est la première grande polémique à laquelle Érasme doit faire face, même si le ton reste courtois. Dorp est inquiet en raison du succès de l'*Éloge de la folie* et surtout de la critique philologique qui est utilisée dans le *Nouveau Testament* dont l'édition est imminente.

En juillet 1515, Érasme est de retour à Bâle. Il y apprend la mort d'Alde Manuce, survenue le 6 février, et son remplacement par son beau-père Andrea d'Asola, qui est loin d'avoir sa culture. Les éditions du Saint Jérôme et du Nouveau Testament sont mises au point à la fin de l'année 1515, dans un esprit de totale collaboration érudite au sein de l'atelier de Froben. « On dirait que tous n'ont qu'une âme » écrira Érasme : Beatus Rhenanus corrige les épreuves, Ecolampade (Johannes Häusschein, « lumière domestique » 1482-1531) vérifie les textes hébraïques. L'humaniste hollandais, qui ne pensait pas rester longtemps à Bâle, est installé dans la maison de Froben, du moins dans un premier temps.

Pendant ce temps, Jean Le Sauvage, chancelier de Brabant, essaie d'obtenir pour Érasme les faveurs du prince Charles, qui allait devenir à la fin de l'année, après la mort de Ferdinand d'Aragon, le roi d'Espagne Charles 1^{er}. En janvier 1516, aux Pays-Bas, la route d'Érasme passe par Gand où il est, trois jours durant, l'hôte du chancelier Le Sauvage. Jean Sauvage, ou Le Sauvage (1455-1518), est chancelier du Brabant depuis 1509 et de Bourgogne depuis 1515. Il est favorable aux idées et à la personnalité d'Érasme, et c'est lui qui fait en sorte que lui soit offerte la charge de « conseiller du prince Charles pour le gouvernement des Pays-Bas », assortie d'un traitement de 200 florins, belle somme qui lui sera toutefois rarement versée. Après la mort de Ferdinand d'Aragon, Charles est désormais roi, sous le titre dynastique de Charles 1^{er} d'Espagne. Érasme entreprend aussitôt, comme faisant partie de ses nouvelles fonctions, de composer un manuel : l'*Institution du Prince chrétien*.

En février 1516, l'impression du Nouveau Testament est terminée.

Comme prévu, le texte est précédé d'une dédicace à Léon X qui semble placer cette nouvelle version des Évangiles sous la protection du Saint-Siège. En fait l'humaniste fait valoir la nécessité d'un retour à la Bible, deux ans avant que l'Europe n'entende parler de Luther. Cette idée, assez répandue au début du XVI^e siècle, n'en est pas moins jugée dangereuse dans les milieux proches de la curie romaine depuis Wyclif et Jan Hus. Pour Érasme, le retour à la Bible est toujours conçu comme une réflexion savante, appuyée sur l'histoire et la philologie, à travers l'héritage de Lorenzo Valla et de l'humanisme italien. Il définissait une méthode, à partir de l'idée suivant laquelle le théologien moderne devait dépasser la seule lecture de la

Vulgate et connaître les trois langues, hébreu, grec et latin. La version latine officielle n'est pas incorruptible : elle peut s'altérer avec le temps, en fonction des aléas de l'histoire et des copies successives. Ceci étant, le rôle du lettré est de reprendre les originaux les plus anciens pour corriger le texte latin. C'est à cela que doit consacrer son temps un véritable théologien et non se perdre en de futiles et ennuyeuses arguties.

Augustin Renaudet voyait dans cette publication une « date capitale dans l'histoire de l'esprit humain » (*Érasme et l'Italie*, Droz 1954, p. 118). Non pour la traduction elle-même : « texte médiocre et faiblement établi », ajoute le même savant, qui estime qu'Érasme a travaillé trop vite, produisant une version « élégamment banale » qui affaiblit et décolore le texte sans raison véritable. Mais ce *Nouveau Testament* de Bâle est en même temps le point de départ d'une science naissante, l'exégèse biblique. Sa critique des dogmes et institutions allait devenir, au seuil de la Réforme, une référence et à ce titre un ouvrage essentiel dans l'histoire de la pensée. Ses recherches en direction d'une histoire de l'Église et de ses textes de référence appuyée sur une critique rationnelle des sources sont poursuivies ensuite au cours du XVIIe siècle par Mabillon, Le Nain de Tillemont et Richard Simon, pour ne citer que les plus connus.

L'année 1516

Pour Augustin Renaudet, l'année 1516 correspond pour Érasme à l'année 1762 dans la carrière de Rousseau. Il est vrai que c'est une année fertile en événements littéraires : le texte grec du Nouveau Testament vient d'être restitué ; avant la fin de l'année, la correspondance de Saint Jérôme, puis huit volumes de ses œuvres sont publiés. Enfin, Froben commence à imprimer l'*Institution du prince chrétien* pour le nouveau roi d'Espagne. Surtout, l'humaniste voit se confirmer dans toute l'Europe une forme de reconnaissance par rapport à son succès. De Rome, Léon X envoie en Angleterre un bref contenant ses remerciements à propos des travaux sur Saint Jérôme ainsi que de vagues promesses. Ammonio conserve le document, dans l'attente d'un retour d'Érasme. D'Allemagne proviennent diverses lettres admiratives : Pirckheimer, Reuchlin, Ulrich von Hutten. Tous mentionnent le succès du Nouveau Testament, ainsi que la nouvelle édition de l'*Enchiridion* (Strasbourg, 1515).

Érasme estime que son titre de conseiller l'appelle à Bruxelles, où il est effectivement attendu par Jean Le Sauvage. Il quitte Bâle en mai 1516 pour Cologne puis la capitale des Pays-Bas où le chancelier lui confie l'une des prébendes de Courtrai. Comme il l'avait fait pour la cure anglaise d'Aldington, il la convertit en titre de rente. Même Louvain semble revenir sur ses préventions anti humanistes : Martin Van Dorp renie les critiques adressées au projet du Nouveau Testament. En juillet, Érasme quitte Bâle pour l'Angleterre où Warham le félicite lui aussi pour son travail sur le Nouveau Testament, qui a reçu l'approbation de la plus grande partie des prélats anglais. Découvrant le bref de Léon X, l'humaniste hollandais profite de l'occasion pour demander officiellement à être dispensé de porter le costume de son ordre.

De retour sur le continent à la fin du mois d'octobre, Érasme est l'hôte de Pierre Gilles à Anvers ; puis il apprend que le prince Charles pense à lui conférer un évêché en Sicile. Il lit l'édition toute récente de l'*Utopie* de Thomas More, dont il avait beaucoup discuté avec l'auteur et qui vient de paraître à Louvain chez Thierry Martens. Au même moment, Froben réédite à Bâle l'*Éloge de la Folie* alors que les théologiens de Louvain semblent, chose surprenante, disposés à établir une paix durable avec l'humaniste.

Érasme éditeur de Saint Jérôme et des classiques

L'édition des œuvres de Saint Jérôme reste l'une des grandes réalisations d'Érasme ; il a toujours placé Jérôme de Stridon (347-420), traducteur de la Bible en latin, au-dessus des autres Pères de l'Église, le voyant comme « le plus docte et le plus éloquent de tous les chrétiens ». Ce très gros travail de restitution du *corpus* de Saint Jérôme dure longtemps : Érasme en parle de 1499 à 1516, date à laquelle sa mise au point du texte est terminée. Il a été aidé par plusieurs collaborateurs, en particulier les frères Amerbach, Boniface et Basilius. Il explique le sens de cette nouvelle édition de Saint Jérôme dans une lettre au pape Léon X ; il est soutenu dans cette entreprise par le nonce Caraffa, futur Paul IV, alors en Angleterre.

L'édition de Saint Jérôme est le premier travail d'Érasme sur les Pères de l'Église et c'est aussi celui qui a eu le plus de retentissement. Mais il ouvre une longue série de travaux d'édition de la littérature patristique. Trois ans plus tard, l'humaniste hollandais publie une nouvelle édition de Saint Cyprien à partir de deux manuscrits anciens découverts dans le catalogue de l'abbaye de Gembloux. Puis il édite Saint Hilaire, œuvre dédiée à l'archevêque de Palerme, chancelier des Pays-Bas ; Saint Irénée (1526), dont le texte n'avait pas encore été imprimé. Érasme a eu le mérite d'initier la série des travaux d'édition sur cet auteur, même si la sienne se révèle très déficiente. Même remarque pour son édition de Saint Ambroise, vite critiquée par les bénédictins. En revanche, son édition de Saint Augustin était considérée par Froben comme l'un de ses chefs d'œuvre, du moins sur le plan typographique. Mais Érasme avait été obligé de corriger à la hâte plusieurs lettres afin de pouvoir les présenter à la foire de Francfort. Et là encore, les fautes ont été nombreuses, à tel point que Juan Luis Vivès a revu le texte de la *Cité de Dieu* pour le publier à part. Saint Chrysostome est traduit en latin, en partie d'ailleurs par Germain de Brie ; édité en 1527, il est dédié à Jean III de Portugal. Saint Basile, considéré par Érasme comme le « Démosthène chrétien », est imprimé dans le texte grec original sur les presses de l'imprimerie Froben. Dès 1513, l'humaniste avait publié le commentaire de Saint Basile sur Isaïe, sans être certain de l'authenticité de l'auteur. Enfin, Érasme était en train de travailler sur Origène en vue d'une édition lorsqu'il meurt en 1536.

La méthode utilisée a été décrite au long de plusieurs lettres ; Érasme passait beaucoup de temps, au cours de la matinée le plus souvent, à lire les textes anciens en déchiffrant les écritures ; ce déchiffrement était très difficile car les méthodes de paléographie ne seront véritablement mises au point que par Mabillon et expliquées dans le *De re diplomatica* publié en 1681. Érasme ne pouvait compter que sur son expérience des écritures anciennes et sur son intuition. Mais la multitude des tâches qu'il s'imposait et qu'il était capable de mener de front, suffit à expliquer bon nombre d'erreurs de lecture et, par suite, de compréhension. Tout cela est généralement accompli le matin, période de la journée qu'il apprécie beaucoup. Ces travaux difficiles et souvent ingrats terminés, il compose ses transcriptions et ses traductions ; il aime beaucoup le travail de traducteur et s'efforce de ne pas trop adapter son texte à l'expression latine. Il fait cela le plus souvent en début d'après-midi, puis dicte le texte définitif à un secrétaire, ce qui l'amène en fin d'après-midi.

Grand écrivain, Érasme déborde d'enthousiasme pour l'Antiquité, tant païenne que chrétienne. Mais cet enthousiasme même génère une forme d'impatience qui nuit à ses qualités d'érudit et de traducteur. Les éditions qu'il donne des Pères de l'Église ont le mérite d'être les premières de la Renaissance. Mais ces éditions laissent beaucoup à désirer et ont parfois surpris de la part d'un écrivain aussi renommé. Une forme de boulimie intellectuelle pousse Érasme à travailler en même temps sur plusieurs chantiers. Il va vite, un peu par la force des choses, et sans toujours vérifier ce qu'indiquent ses sources. Dès le XVI^e siècle, son

Saint Jérôme subit les critiques de Marianus Victorius, qui en donne une nouvelle édition sous Paul IV. Il affirme avoir corrigé ou même rétabli pas moins de 1500 passages. Ses éditions de Saint Hilaire et Saint Ambroise ont été mal accueillies des bénédictins, qui lui étaient hostiles le plus souvent, mais qui relèvent des fautes grossières, même aux yeux de ses amis. Richard Simon, qui a rendu justice à son édition du Nouveau Testament, pense que son *Saint Chrysostome* est carrément indigne de la réputation d'Érasme.

L'humaniste reste trop approximatif dans ses traductions du grec comme du latin, sans parler bien sûr de l'hébreu qu'il a effleuré mais n'a jamais possédé vraiment. Il est bien meilleur en paraphrase ou en adaptation qu'en traduction proprement dite. Zuñiga, qui était opposé à Érasme par principe mais savait reconnaître ses mérites, corrige en quarante endroits son *Nouveau Testament*. Érasme reste le premier à avoir publié Saint Irénée mais il ne disposait pas de tous les manuscrits qu'il aurait pu avoir ; son édition de Saint Cyprien mentionne comme étant de lui un ouvrage où il est question... de Dioclétien et des Turcs. L'humaniste a fait la louange d'un commentaire d'Arnobé sur les Psaumes, présenté comme une œuvre majeure de ce moine du Ve siècle ; or le commentaire serait postérieur au concile de Chalcédoine (451).

En ce qui concerne les auteurs grecs ou latins, Érasme semble là encore faire preuve d'une certaine légèreté. Sa première édition de Sénèque (1515) contient de très nombreuses erreurs, et soulève stupeur, indignation ou ricanements dans le monde savant. Parfois, sa vaste culture se trouvant en défaut, il semble capable d'inventer une réponse : Alexandre Sévère est désigné comme « fils de Mammée » parce que c'était le nom de sa mère. Et non, comme le dit Érasme, parce qu'il lui était très attentionné.

La géographie n'est pas son fort, même celle de l'Antiquité : il est capable de placer Capoue en Apulie, Rhegium (actuelle Reggio di Calabria) en Grèce, Cordoue en Lusitanie et Constantinople en Macédoine. Bien sûr, il faut faire la part des insuffisances de l'enseignement à la fin du XVe siècle, des incertitudes de la géographie, des erreurs éparées dans les ouvrages antiques et médiévaux que les érudits eux-mêmes recopient sans sourciller. Toutefois, les vérifications restaient possibles et Érasme ne les fait pas toujours. Il a hâte de terminer le manuscrit qu'il va ensuite confier à Froben et qui parfois doit être prêt pour la foire de Francfort. D'où de multiples erreurs que ses ennemis savent relever et qui sont à l'origine de sobriquets qu'ils lui décernent, à la manière pédante de la Renaissance : Errasmus, Erasinus...

Malgré tout, on reste confondu devant l'importance de l'œuvre accomplie. Érasme a joué le rôle d'éditeur et de traducteur, distribuant le travail et voyant les manuscrits rapportés par le fils de Froben, Jérôme. Il publie successivement, et rapidement, des auteurs aussi importants que Sénèque (1515), Suétone (1518), Ammien Marcellin, Quinte-Curce (1518), Cicéron : le *De Officiis* en 1520 et les *Tusculanes* en 1523, Pline l'Ancien (1529), Tite-Live (1531), Aristote (1531), Térence (1532), Démosthène (1532), Ptolémée (1533). Personnellement il a traduit Euripide (*Hécube* et *Iphigénie*) ainsi que de nombreux fragments ou œuvres d'Isocrate, Xénophon, Plutarque (les *Apophtegmes*), Galien, Lucien, Libanius... Et sa méthode avait sans doute des défauts, mais ses perpétuelles recherches lui donnaient la possibilité de mettre la main sur des manuscrits presque inconnus. Dans son introduction aux *Bienfaits* de Sénèque, collection Budé 1972, François Préchac signale qu'Érasme avait découvert un manuscrit dit *Basileensis* qu'il a été seul à utiliser. Premier éditeur des *Bienfaits*, Érasme est aussi le premier à l'avoir divisé en chapitres. De même, Érasme a consacré la division en chapitres, et la numérotation, de la *Vie des douze Césars* de Suétone dans son édition de 1518, chez Froben à Bâle. Selon Henri Ailloud (collection Budé, Belles-Lettres, 1967), les corrections du texte de Suétone réalisées par Egnatius (Giovanni-Battista Egnazio, ami d'Érasme, Venise 1516), puis par Érasme lui-même (1518, 1533) et plus tard par Robert Estienne (Paris, 1543) se sont

avérées exactes « par une sorte d'intuition, car ils ne disposaient pas des manuscrits les plus anciens ».

En ce qui concerne son édition de Tite-Live de 1531, le savant humaniste utilise son réseau de relations, préfigurant la « république des lettres » de Bayle. Le seul manuscrit connu de la *Cinquième Décade* de l'historien latin est passé au cours du haut Moyen-Âge de l'Italie où il a été copié au Ve siècle en Angleterre puis en Frise avant d'aboutir à l'abbaye de Lorsch. Découvert là par Simon Grynaeus, il est transmis à Érasme qui l'utilise dans son édition, et le réinsère avec l'appui technique de Froben dans l'ensemble du *corpus* livien.

Jean Froben (1460-1563) est originaire de Franconie mais s'est installé à Bâle peu après 1490, travaillant en association avec Jean Amerbach (1443-1513). Le remariage de Froben avec Gertrud Lachner, fille du libraire Wolfgang Lachner spécialisé dans la revente des livres sortis des presses d'Aldo Manuzio, lui permet de se stabiliser financièrement. Beatus Rhenanus joue le rôle de conseiller scientifique d'édition, pesant avec Froben du côté « humaniste » contre les aspects plus « commerciaux » que défendait Lachner. Après l'arrivée d'Érasme et la mort de Lachner à la fin de 1518, l'imprimerie bâloise s'oriente de plus en plus vers une spécificité humaniste. Au nord des Alpes, Froben devient une sorte de contrepoids à l'imprimerie aldine et la concurrence désormais pour tout ce qui concerne les éditions savantes. Érasme apparaît comme un partenaire averti de tout ce qui a trait à la typographie, à laquelle Froben accordait une grande importance. Mais Érasme passe aussi beaucoup de temps à composer des préfaces et des avertissements au nom de Froben, à obtenir pour ses ouvrages des privilèges impériaux et à faire en sorte d'éviter la sortie d'éditions pirates. L'éditeur rémunérait l'écrivain lors de la remise des manuscrits et aussi par des « enveloppes » correspondant à la vente directe par Érasme de ses propres livres, lorsque l'occasion se présentait. Nos « droits d'auteur » n'existaient pas au XVIe siècle et cette pratique était habituelle, tout en restant limitée à un petit nombre d'exemplaires. Les deux amis savent bien que la prospérité de la maison repose sur leur entente, mais il ne faut peut-être pas accorder pleine confiance à Érasme lorsqu'il affirme qu'elle aurait « presque entièrement dépendu de lui ».

Installé chez Froben, l'écrivain trouve un foyer et une vie presque familiale comme il en avait déjà rencontré une chez Thomas More à Chelsea. Il se trouvait en fait entouré par toute une *familia* au sens latin du terme, bien étudiée par Franz Bierlaire. Considéré comme un précepteur, l'humaniste avait autour de lui des élèves d'âges différents mais qui faisaient office de serviteurs bénévoles : les plus jeunes, portant l'appellation d'« enfant » (*puer*) sont éduqués et instruits par le maître mais font aussi toutes sortes de tâches matérielles comme le transport des livres, le nettoyage du matériel ou même diverses tâches ménagères. Les *famuli* sont un peu plus vieux, sont le plus souvent des étudiants qui sont eux aussi logés et nourris mais reçoivent en contrepartie l'enseignement du maître, cours de latin, d'Écriture sainte, de patristique. Érasme souhaite que ses *famuli* soient bons latinistes mais aussi bons copistes, comme l'avait été son père Gérard. Leur tâche principale semble avoir été de transcrire les lettres ; lorsqu'ils sont devenus suffisamment experts, ils font office de correcteurs d'imprimerie. Mais ils s'occupent eux aussi des tâches ménagères les plus ordinaires, faire les courses ou servir les repas par exemple. Enfin Érasme recevait également des *convictores*, hôtes payants qui bénéficiaient de la formation dispensée par le maître moyennant une pension mensuelle. Ils n'étaient pas, eux non plus, dispensés de certaines tâches domestiques. Parmi ces *convictores* figurent Arnoldus, qui a été secrétaire de Maximilien puis Charles Quint ; Jean Laski, neveu du primat de Pologne ; Gelenius, qui devient correcteur attitré de Froben et s'occupe particulièrement des manuscrits d'Érasme. Les rapports entre l'humaniste et ses élèves n'étaient pas toujours bons : il soupçonnait par exemple Quirinus Hagius d'être un espion au service des réformateurs radicaux.

Ce schéma général correspond surtout à l'époque où l'humaniste réside à Bâle chez Froben. Ensuite, au fil des années, la maison d'Érasme se trouve de plus en plus sous la coupe de sa gouvernante Margaret, qui entre à son service en 1522 et y reste jusqu'à 1535, le suivant de Bâle à Fribourg. Elle prend en charge l'ensemble des tâches ménagères et a de plus en plus d'ascendant sur l'humaniste, qui ne lui trouve pas que des qualités : « furieuse, rapace, ivrogne, menteuse et bavarde » d'après ses propres mots. Elle semble être restée à Fribourg en 1535.

L'institution du Prince chrétien

Ce texte est dédié à Charles d'Autriche, le futur Charles Quint, petit-fils de l'empereur Maximilien mort depuis peu. Il commence par une brève épître de l'auteur, qui présente l'idéal humaniste chrétien. La qualité morale d'une vie l'emporte sur sa durée : « il faut mesurer la vie par les bonnes actions et non par les années. Il n'importe pas pour la félicité de l'homme qu'il ait vécu longuement mais qu'il ait bien vécu ». Avec une certaine habileté, Érasme prévient une éventuelle réaction négative du prince : « votre vertu vous apportera quelque surcroît de gloire quand on saura que Charles a été tel qu'il s'est trouvé un écrivain qui n'a pas appréhendé de lui faire voir sans flatterie le portrait d'un Prince juste et véritablement chrétien, qu'il a reçu avec plaisir et agrément... »

L'*Institution* insiste sur le caractère nécessairement chrétien du bon prince. Dès le début, l'auteur affiche son opposition à la scolastique, et son recul par rapport à une admiration sans réserve de l'Antiquité. L'essentiel reste l'aspect religieux.

Quand je parle de la Philosophie, je n'entends pas celle où l'on dispute des principes, de la première matière, des mouvements ou de l'infini ; mais j'entends celle qui, dégageant l'esprit de l'homme des fausses opinions du vulgaire et de toutes affections vicieuses, enseigne l'art de bien gouverner sur le modèle de la Divinité [...]

J'ai mis en latin les préceptes qu'Isocrate nous a laissés pour apprendre à gouverner un royaume, et à son imitation j'y en ai joint plusieurs de mon invention [...] mais les miens diffèrent en beaucoup de choses des siens. Car ce sophiste a plutôt composé l'institution d'un petit roitelet, ou même d'un tyran, que d'un grand et légitime Monarque. C'est un païen qui a enseigné un païen. Mais quant à moi qui suis théologien de ma profession, je me suis proposé de former un Prince excellent en justice et en bonté ; et comme je suis chrétien j'ai entrepris de faire un chrétien.

Érasme, *Institution du Prince chrétien*, traduction de Claude Joly, 1665.

Sur le plan politique, le Prince doit être dévoué à sa tâche : « il faut qu'un Prince soit amoureux de son État et de ses sujets ». La renommée est essentielle, le conseil également ; à ce niveau, l'auteur multiplie les mises en garde contre les flatteurs, ce qui est assez banal. Mais il reste persuadé que la sagesse s'acquiert avec l'âge et propose un gouvernement gérontocratique. « [le jeune Prince] doit prendre garde de ne rien entreprendre de conséquence, que par le conseil des gens sages, et principalement des vieillards avec lesquels il doit converser assidûment ». Mais la sagesse s'acquiert non par une forme de routine mais par le raisonnement. Une saine réflexion doit y mener, et c'est là l'affaire du précepteur : « il faut avant toutes choses remplir l'esprit du Prince de si bonnes opinions et de maximes si saines qu'il devienne un sage par raison et non par usage ».

Cet humanisme chrétien s'accommode très bien de l'idée de monarchie de droit divin : « feuillotez les histoires des Anciens, vous trouverez que les mœurs du siècle ont toujours été telles que la vie du Prince. Un Prince bienfaisant, comme dit Plutarque, est comme l'image vivante de Dieu qui est ensemble très-bon et très-puissant ». Mais, quelques lignes plus loin, l'auteur ajoute qu'il n'est rien de plus « infâme et abject » que de voir ce même monarque « s'attribuer le pouvoir de commander aux autres » dans de mauvais desseins, c'est-à-dire

dans le but d'assouvir ses passions, son avarice, son ambition. « [un Roi] est un homme libre qui commande à des hommes libres » affirme Érasme. Au-delà de cet ouvrage, il reviendra toujours à cette idée : le roi administre ses sujets, qui sont des hommes libres, dans l'optique du bien public ou de l'intérêt général. Seul un tyran règne sur des esclaves. *L'aigle et le scarabée* développe la même idée.

Sur un plan plus pratique, l'humaniste met en garde le jeune Habsbourg contre les méfaits de la guerre. Les États du futur Charles Quint ont été acquis par une politique matrimoniale, c'était l'originalité de la Maison d'Autriche. La guerre devrait en être bannie : « C'est à Dieu que vous avez l'obligation que cet Empire vous soit échu sans épandre le sang d'aucun, et sans faire tort à personne. Maintenant ce sera un effet de votre sagesse de le conserver aussi sans sang et en paix ».

La guerre est toujours un fléau. Mais il faut bien reconnaître que certaines nations, ou du moins certains rois, sont belliqueux plus que d'autres. La haine de certains peuples contre leurs voisins est proverbiale. En ce cas, le bon roi doit savoir renoncer à telle ou telle province, utiliser tous les moyens de la diplomatie, connaître l'esprit et les mœurs des nations. C'est là une véritable occupation de roi, qui étudie cela dans des livres anciens ou modernes, et s'informe en discutant avec des savants ou des voyageurs. Érasme, et sans doute est-ce là par politique, cite des noms de souverains guerriers : Louis XII et le pape Jules II. La France a troublé la paix universelle en se lançant dans les guerres d'Italie. À la limite, il est préférable de n'avoir aucun contact avec des rois ou des peuples obstinés dans leur volonté d'en découdre. Même chose en ce qui concerne les peuples qui se trouvent au-delà des mers ; Érasme, comme Luther, est bien loin de l'idée de mission lointaine.

Nous n'avons que faire d'appeler à nous ni d'attaquer ceux dont la religion est différente de la nôtre, ni ceux que la providence de la nature a séparés de nous par les montagnes et les mers, ni ceux dont nous sommes beaucoup éloignés par la grande distance des lieux.

Institution du Prince chrétien, op. cit. ; traduction de Claude Joly.

Manque de sagesse donc que de faire alliance avec les Turcs, comme le fait François 1^{er} ; que de s'enquérir des Africains, des Indiens et de leurs croyances, comme le font les Portugais au royaume de Congo, à Goa ou aux Moluques, ou encore les Espagnols après la découverte de ce Nouveau Monde que Waldseemüller vient de nommer *Americus*, puis *America*, pensant que le découvreur est Amerigo Vespucci. Le bon roi devrait plutôt se pencher sur l'économie de son royaume et sur les lois qu'il convient d'améliorer.

Sur le plan économique, l'auteur s'élève contre les impôts excessifs, qui sont d'ailleurs le plus souvent en rapport avec la guerre. Dans un État, les différences de fortune ne doivent jamais être trop importantes, ce que confirme la lecture de la *République* de Platon. Érasme propose une politique pacifique, dans laquelle le roi limiterait les dépenses. Il envisage en fait des lois somptuaires sur les marchandises qui « ne servent qu'au luxe et à la curiosité, et sur celles qui sont surtout à l'usage des riches ». Parmi ces marchandises, se trouvent les produits si convoités que les navigateurs rapportent des pays lointains : soieries, velours, écarlate, poivre, parfums, pierres précieuses. Tout cela ne concerne guère les pauvres, qui sont eux-mêmes « pillés » par les diverses formes de dévaluation monétaire : alliages, baisse ou hausse arbitraire de la valeur, pièces rognées.

En fin de compte, un bon prince a toujours à faire s'il est décidé à œuvrer pour le bien de ses sujets. Il doit penser à créer des routes, des ponts, des aqueducs ; assécher les marais, parfois régulariser le cours des rivières ; mettre en culture de nouvelles terres ; remplacer certaines cultures peu profitables, comme la vigne dans les régions où elle est mal adaptée, pour la remplacer par des blés.

Érasme n'accepte les sciences de la nature que dans la mesure où elles sont directement utiles au peuple, par le biais des techniques. Il estime inutiles les spéculations sur le monde et son organisation, et c'est ce qu'il disait déjà dans l'*Éloge de la Folie* : « Quels délicieux délires d'édifier des mondes innombrables, de mesurer le soleil, la lune, les étoiles, les sphères, [...], de rendre raison de la foudre, des vents, des éclipses, de tous les phénomènes inexplicables... Mais la nature se rit superbement d'eux et de leurs conjectures. » (*Érasme*, collection « Bouquins », Robert Laffont, 1992 ; traduction de Claude Blum). Contemporain de Léonard et de Copernic, Érasme paraît aujourd'hui rétrograde sur ce point, d'autant plus que sa pensée ne semble guère avoir évolué à propos des sciences puisque nous retrouvons les mêmes idées dans la *Complainte de la Paix* et *Faut-il faire la guerre aux Turcs* ? Il semble vain, pour lui, de scruter les causes profondes d'une organisation dont la finalité n'appartient qu'à Dieu. En revanche, les techniques judicieusement utilisées peuvent avoir les meilleurs résultats pour le bonheur de l'humanité. Rabelais développera l'antinomie entre la meilleure des techniques, l'imprimerie, et la pire, l'artillerie ; mais Érasme évoque lui aussi l'invention des canons, d'autant plus scandaleuse qu'elle est l'œuvre de chrétiens. Le lien entre science pure et technique ne s'impose pas à son esprit, d'où le rejet de la première de ces données.

En ce qui concerne les lois, il est inutile d'en faire trop mais il faut qu'elles soient utiles et surtout qu'elles correspondent à la justice véritable. Les lois doivent concourir à l'utilité publique et surtout proposer davantage de récompenses que de châtiments. Mieux vaut prévenir les crimes que punir ceux qui les ont commis ; pour cela, faire en sorte que disparaissent les causes d'une criminalité potentielle. Les peines capitales ne doivent être infligées que de manière très exceptionnelle, de même qu'un médecin évite l'amputation.

Le Prince doit avoir tendance à pardonner plus qu'à punir. Des lois claires, exposées au public, doivent permettre à tous d'en prendre connaissance et éviter ainsi d'avoir recours à des hommes de loi, ce qui constitue une charge financière de plus. Les magistrats devraient être âgés (cinquante à soixante-dix ans), et leur intégrité serait en quelque sorte garantie par le caractère peu lucratif de leurs charges. Ils seraient en outre tenus de rendre compte de leur administration. Érasme valorise le mérite, la compétence, la vertu. S'inspirant de la *Politique* d'Aristote, il est contre la vénalité des offices. Il est également hostile à l'oisiveté et à la mendicité ; citant cette fois Platon, il serait favorable au travail des mendiants dans des sortes d'hospices.

Érasme est là très loin de Machiavel (*Le Prince* est de 1513, mais publié en 1532) dont il ne parle jamais. Sa monarchie est très tempérée ; elle suppose l'existence d'un contrat entre le souverain et ses sujets, idée qui revient souvent au cours du XVI^e siècle. L'art de régner se résume à favoriser la justice et la prospérité à l'intérieur, la paix à l'extérieur. À ce point de vue, on peut penser qu'Érasme, en 1515, voit un modèle de bon gouvernement à travers celui de Bruxelles, aux mains de Le Sauvage et du seigneur de Chièvres, favori de Charles. Peut-être l'humaniste voit-il même sans naïveté excessive une possibilité d'équilibre en Europe au lendemain de Marignan entre Charles, l'empereur Maximilien, François 1^{er} et Henry VIII. L'avenir ne lui donnera pas raison et sa désillusion à l'endroit des souverains, y compris le sien, transparait ensuite.

Pour Érasme, la notion de Pouvoir s'est corrompue, par rapport à l'idéal chrétien, en raison de l'influence d'Aristote pour qui les richesses sont nécessaires au bonheur, ce qui a terme développe la cupidité et l'égoïsme. Pour contrebalancer cela, il faut recourir à la philosophie de Platon et surtout à l'enseignement des Évangiles. De tout cela se dégage l'idée que le prince doit agir avec le consentement de son peuple et en fonction de l'intérêt général. Le Pouvoir est une forme de service public et non une propriété. Une ambiance de moralité doit entourer le prince, rappelée par des épithètes authentiques (« très intègre ») et nourrie par un

certain nombre de lectures. L'humaniste recommande bien sûr la fréquentation assidue des quatre évangélistes mais aussi du *Livre de la Sagesse*, des *Proverbes* de Salomon, de l'*Écclésiaste* en ce qui concerne la littérature sacrée ; et de Sénèque, du *De Officiis* de Cicéron, des dialogues et de la *République* de Platon, des *Apophtegmes* de Plutarque pour la littérature gréco-latine antérieure au christianisme. En revanche, les romans de chevalerie alors très en faveur peuvent être pernicieux et un jeune prince doit être mis en garde contre les dangers qu'il peut encourir à la lecture de l'*Iliade* ou plutôt de ses interprétations médiévales, des exploits (véritables ou supposés) d'Alexandre et de César, du cycle de la légende arthurienne.

Érasme n'aime guère les impôts, même s'il les sait indispensables au fonctionnement de la machine étatique. Un bon souverain devrait éviter de taxer toutes les denrées vitales, blé, pain, bière, vin... et ne faire peser de droits que sur les marchandises de luxe, consommées par les plus riches. Il est farouchement opposé à toutes les formes d'altération des monnaies, couramment pratiquées alors ; à toutes les formes de péages, auxquelles il est habitué comme tous les voyageurs de son temps ; aux différentes variantes du droit d'épave, qui permettent aux rois ou aux seigneurs locaux de profiter des naufrages. Le souverain devrait être le premier à obéir aux lois, ce qui n'est guère la coutume, quelle que soit l'époque ; et en tout cas, il doit éviter de dévaloriser les lois en les multipliant à l'infini : « la multitude des lois les fait mépriser et engendre la tyrannie ». Pour être respectées, les lois doivent rester en nombre limité et surtout être conçues en fonction de l'intérêt général. L'idéal étant que les lois soient conformes à la justice, alors que bien souvent elles peuvent y être diamétralement opposées. Si cet idéal est atteint, les procès, chicanes, recours aux avocats disparaîtront.

L'auteur de cette *Institution du Prince* n'est pas favorable à la vénalité des charges, préférant une attribution de ces fonctions au mérite. Les charges officielles sont chères et au sens propre ruineuses pour leurs acquéreurs ; cela amène le plus souvent les nouveaux magistrats à refaire leur fortune aux dépens de leurs administrés. Enfin, Érasme est opposé à l'usage généralement répandu de la torture qui extorque les aveux, sincères ou non, du présumé coupable. S'il y a eu délit, le châtement doit lui être proportionné : la peine de mort n'aura valeur d'exemple que si elle est très rare. Les vols alimentaires, qui sont à cette époque punis avec la dernière rigueur, ne sont pour Érasme que des délits mineurs ; des travaux d'utilité publique seraient l'occasion pour le voleur de s'amender. Sur tous ces points, les conceptions érasmiennes sont très en avance sur leur temps.

En ce qui concerne le prince lui-même, l'auteur se démarque également des habitudes en usage dans les cours européennes. Il n'est pas favorable aux mariages princiers internationaux, car il est préférable que les souverains soient de la même langue et de la même origine que le peuple qu'ils gouvernent, se trouvant de ce fait plus à même de comprendre leurs problèmes. L'humaniste est sensible en particulier au déracinement dont se trouvent victimes les princesses que l'on va chercher dans des pays lointains, alors qu'elles ne parlent pas la langue de ceux sur qui elles vont désormais régner.

Mais surtout l'*Institution* cherche à détourner le prince de l'envie de résoudre les problèmes qui se posent à lui par les moyens militaires. Érasme est viscéralement opposé à la guerre, qui cause la ruine des belligérants, quel que soit leur camp. Les guerres d'Italie, qui ont accompagné en toile de fond toute son existence, l'ont beaucoup marqué ; elles seront relayées à partir des années 1520 par les troubles liés à la Réforme. Il est certain qu'il a été choqué par le spectacle de Jules II revêtu de sa cuirasse. Il est persuadé que la guerre est en quelque sorte contre nature : c'est une déviance par rapport à la véritable nature de l'Homme, né pour l'amitié, né pour l'affection et au début de sa vie pour l'affection maternelle dont il a

longtemps besoin ; doté de l'usage de la parole et de la raison, qui lui permettent de trouver des solutions ; créé à l'image de Dieu, alors que la guerre renvoie celle du monde infernal.

Par rapport à ces positions, l'humaniste propose des moyens d'éviter la guerre. Peut-être une monarchie universelle ? il rejoint ainsi l'idéologie impériale, celle des Habsbourg dont il est sujet. En dépit de tout ce qu'il a pu dire contre les rois (les mauvais rois), Érasme écrit que la monarchie est la meilleure forme possible de l'État. Mais le monarque universel idéal, capable de gouverner le monde, n'existe peut-être pas. Certainement pas. Il faut donc penser à d'autres solutions : de toutes façons, graver dans le cœur des princes la morale chrétienne ; ne pas permettre aux princes de vendre ou aliéner des parties de leurs États, ce qui anticipe curieusement sur la question des nationalités au XIXe siècle. Mettre au point des traités permettant de fixer les frontières, ce qui est au XVIe siècle imparfaitement réalisé, et en partie pour des raisons d'ordre technique. Et enfin, si en dépit de tout cela le prince se trouve confronté à une nation belliqueuse, Érasme accepte l'idée de payer la paix, ce qui sera toujours moins dommageable que les ravages de la guerre.

Ces conceptions avaient fait l'objet de plusieurs lettres d'Érasme à des personnages importants : à Antoine de Bergen, l'abbé de Saint-Bertin, qui avait beaucoup de crédit près de Maximilien et à la cour de Bruxelles, peu après la mort de Jules II, le 14 mars 1514 ; à Léon X, à peu près un an plus tard, où il défend l'idée que le rôle du pape et des évêques est d'apaiser les conflits ; et à François Ier, dont il admirait la « Paix perpétuelle » conclue avec les cantons suisses. Érasme a imaginé un dialogue de paix entre le roi de France, Henry VIII, Charles d'Autriche et Léon X. Probablement a-t-il pu y croire, après Marignan du moins, car il reviendra à l'idée de ce dialogue après Pavie (février 1525).

Comme on peut le voir, les idées du chef de file de l'humaniste sont bien loin de celles que l'on peut trouver chez Machiavel ou même dans les chancelleries de ce début du XVIe siècle, alors que commence la construction des monarchies absolues. Elles sont très proches, en revanche, de celles d'Hythlodée, le marin voyageur de l'*Utopie*, parue en 1516 et rédigée par Thomas More après de longues conversations avec Érasme. Dans l'*Institution du Prince* le chef de file de l'humanisme fait preuve de conceptions qui, pour certaines, sont très en avance sur leur temps. Avec l'édition de son *Nouveau testament*, il se confronte à la théologie.

Le Nouveau Testament

Le *Novum Instrumentum* (Nouveau Testament) d'Érasme est l'une de ses œuvres essentielles. L'idée générale de l'entreprise se situe au cœur de l'humanisme : il s'agit de faire une traduction nouvelle en remontant aux manuscrits grecs et en faisant délibérément abstraction de la Vulgate. C'est une tentative hardie qui se situe, pour Érasme, dans le prolongement de la méthode de critique des textes héritée de Saint Jérôme et de Saint Augustin. L'humaniste hollandais n'est d'ailleurs pas seul à se poser la question d'une révision des textes. C'est le cas, dans les mêmes années, de la Bible polyglotte d'Alcala dont Marcel Bataillon nous dit que le projet aurait pris consistance autour de 1520, c'est-à-dire après la parution de trois éditions du Nouveau Testament d'Érasme et sous la direction du cardinal Cisneros.

Le texte grec du Nouveau Testament sort de chez Froben en 1516. Ce texte a été imprimé avec l'aide d'humanistes réputés, Œcolampade et Gerbell, qui font office de protes. Ils semblent avoir procédé avec trop de hâte et le texte sera passablement critiqué ensuite par les érudits, comme Zuñiga puis Richard Simon, qui reconnaît toutefois l'ampleur de l'œuvre et son caractère novateur.

Le Nouveau Testament sort accompagné de deux textes destinés à le présenter : une « Exhortation à l'étude de la Philosophie chrétienne » (*Paraclesis ad Philosophiae christianae studium*) et une introduction sur « la Méthode de la vraie théologie » (*Ratio verae Theologiae*).

La *Méthode de la vraie théologie* est en opposition complète avec la scolastique. L'*Exhortation* insiste de son côté sur l'importance de la foi et de la pureté du cœur, qui sont les plus hautes vérités sur le plan théologique. Le « vrai théologien » peut être n'importe quel fidèle dont la foi est réelle. Les professionnels de la théologie, qu'ils soient moines ou professeurs, maintiennent sous le boisseau les vérités évangéliques afin d'en conserver pour eux le monopole, s'opposant ainsi à la propagation de l'Évangile. Érasme propose, comme le fera Luther, de lire directement l'Écriture et Saint Paul. Un tisserand peut en remonter à un théologien de profession. La loi du Christ est très simple et la liberté du chrétien permet un accès facile à sa connaissance. Cette *Méthode* ouvre effectivement la porte à la Réforme en proposant une révision complète de l'institution ecclésiastique.

Dans la préface de l'édition de 1518, Érasme explique qu'il a dû multiplier les « défenses » ou, en latin, « apologies » de son ouvrage contre de multiples attaques. Des *Apologiae* ont été envoyées à un certain nombre de savants connus : Lefèvre d'Étaples, Pierre Couturier, Edward Lee, Noël Beda, Diego Zuñiga, parmi lesquels certains allaient se révéler par la suite ses pires ennemis. Mais tous, y compris les mieux disposés à son égard, ont émis des réticences, du moins sur le projet lui-même lorsque ce n'est pas sur la méthode employée ou sur la restitution du texte. Érasme est froissé car il a l'impression d'une levée de boucliers. Une *Apologia contra Morosos et Indoctos* (« contre les grincheux et les incultes ») vise tout le monde et personne. Utilisant de nombreuses citations tirées du *De Doctrina christiana* de Saint Augustin, l'auteur justifie la méthodologie qu'il a utilisée : recours aux originaux ; préférence accordée aux textes grecs en cas de divergences entre deux versions ; élimination des solécismes. Il reprend les développements de Saint Augustin concernant la ponctuation et les tropes.

L'édition de 1518 suscite également des réactions. Certains se rangent aux côtés d'Érasme, comme Petrus Mosellanus (Peter Schalde), qui enseigne le grec à Leipzig et prononce en août 1518 un discours sur la nécessité de connaître les langues (anciennes). Son *Oratio de Linguis* veut convaincre le lecteur de l'utilité des trois langues dans les domaines de la théologie, du droit, de la médecine et des arts libéraux, c'est-à-dire dans les quatre facultés. Il utilise comme Érasme la *Doctrina christiana* de Saint Augustin ainsi que le *Décret* de Gratien et les *Décrétales* du pape Clément V. Son idée générale, c'est qu'il faut se mettre dès qu'on le peut à l'étude des trois langues, à l'exemple d'Augustin qui avait appris le grec à un âge avancé. Il faut être assez humble pour accepter de faire cet apprentissage sous la direction de professeurs, et ne surtout pas pécher par orgueil en attendant l'illumination, comme le font les théologiens les plus mystiques.

D'autres au contraire, par rapport au *Nouveau Testament* érasmien, ont des réactions d'opposition : c'est le cas de Jacobus Latomus (Jacques Masson) qui dirige la Maison des Pauvres de Louvain. Son « dialogue à propos des trois langues et de la méthode en théologie » répond à la *Méthode* d'Érasme. Mettant en scène deux personnages, puis trois dans une version remaniée, Masson conclut à l'inutilité de la connaissance des trois langues, et même au côté dangereux pour la foi de certains auteurs anciens, à commencer par Lucien qu'Érasme apprécie beaucoup.

À des degrés divers, ces trois grandes publications : Saint Jérôme, *Institution du Prince* et Nouveau Testament, font progresser le renom d'Érasme et l'amènent au premier plan des

maîtres reconnus de l'humanisme. Un peu comme le fera Voltaire, il touche à tous les domaines ; il a montré son talent d'écrivain polémiste avec l'*Éloge de la Folie*. Il donne des leçons en matière de morale et de politique avec l'*Institution du Prince*. Il donne la mesure de ses capacités en ce qui concerne la maîtrise des langues anciennes et de la théologie avec les éditions de Saint Jérôme et du Nouveau Testament. Tout cela est couronné par une activité éditoriale fébrile dont Bâle devient l'épicentre. Même si certains spécialistes critiquent ses qualités de traducteur et de théologien, il a pour lui l'admiration de l'ensemble des esprits cultivés de la Renaissance. Ce début d'opinion publique fait de lui un chef de file de l'humanisme, et le même phénomène, amplifié, jouera deux siècles plus tard en faveur de Voltaire pour en faire un chef de file des Philosophes. Dans les deux cas, le public est international et les deux écrivains utilisent une langue internationale : le latin d'Érasme reste compris de tous les lettrés, y compris de ceux qui préfèrent leur idiome national. Le français de Voltaire est la langue de toutes les cours européennes et est connu, sinon pratiqué, de tous les savants. On n'imaginait sans doute pas au XVI^e siècle que le latin était condamné à disparaître. Il a d'ailleurs mis beaucoup de temps.

Logiquement, le grand humaniste devait être intégré dans le système universitaire de l'époque, car il faisait figure de savant isolé et continuait non pas à mendier comme le disaient ses détracteurs, mais à solliciter divers mécènes comme il l'avait fait depuis ses débuts à Cambrai et avec des résultats assez aléatoires.

Rien d'étonnant donc à ce que, sur le seul plan universitaire, les propositions diverses commencent à se multiplier. Au début de 1516, Urbain Rhieger (Rhegius), né près de Constance en 1490, ayant suivi les cours des universités de Fribourg et Ingolstadt, offre à l'humaniste une chaire à Ingolstadt au nom du duc Ernest de Bavière. Comme il le fait le plus souvent, Érasme décline cette proposition : il n'aime guère l'enseignement, du moins dans les cadres académiques. Mais il propose à sa place le nom d'Heinrich Lortz, « Glareanus », originaire du canton suisse de Glaris. L'aspect répétitif de la fonction professorale lui déplaisait ; en revanche, il aurait eu bien besoin d'un revenu régulier. Après mûre réflexion, il en arrive à penser que la meilleure solution serait un bénéfice ecclésiastique. Mais il est né hors mariage et ne peut y prétendre ; ou il lui faut une dispense.

L'une des lettres les plus importantes de la correspondance des années 1515-1518 reste celle qu'il envoie à Lambert Gronnius, un imaginaire secrétaire apostolique, et qui est datée de Londres, août 1516. La lettre était en fait écrite à un haut personnage de la curie romaine, qui reste inconnu ; le destinataire véritable était Léon X. Comme on l'a vu un peu plus haut, Érasme a répondu de façon presque hautaine à Servais Roger pour lui dire qu'il ne réintégrerait pas le couvent. Comme, en outre, il a quitté l'habit monastique, il s'expose en principe à des sanctions, les moindres étant les censures. Il a beaucoup d'appréhensions à ce propos au cours des années 1515-1516, mais les historiens (Jacques Chomarat, André Godin) ne sont pas d'accord sur le fait de savoir si ces craintes sont fondées ou non. Toujours est-il qu'Érasme estime le moment venu de faire au pape une double demande : le dispenser de porter l'habit monacal et lui permettre d'obtenir des bénéfices ecclésiastiques, en dépit de sa naissance irrégulière. Son protecteur lui répond par l'intermédiaire d'Andrea Ammonio, qu'il a connu lors de son premier séjour en Angleterre, en 1505-1506. Cet humaniste lucquois est passé au service de Mountjoy puis de Henry VIII. Devenu sous-collecteur du denier de Saint Pierre pour l'Angleterre, il reste un grand ami d'Érasme. La réponse du pape est positive : trois écrits datés du 26 janvier 1517 attestent que Léon X a accédé à cette double requête.

La lettre, essentielle pour comprendre la psychologie d'Érasme, révèle à quel point il était marqué par l'échec de son expérience monastique. L'acrimonie de l'ancien augustin est très forte vis à vis du monachisme en général et elle vient se conjuguer au problème de son statut

d'enfant illégitime, qui a dégénéré en une sorte de complexe. Léon Halkin résume : « Rien ne prouve qu'Érasme ait été un mauvais moine, mais il n'était pas un moine heureux » (*Érasme*, p. 27). Il est vrai que l'illégitimité est lourde à porter au début du XVI^e siècle. Le premier des écrits pontificaux de 1517 mentionne que l'humaniste hollandais est « né d'un coït illicite et, à ce qu'il craint, sacrilège et condamné ». Malgré tout, la manière dont il désigne les moines dans une missive destinée à Ammonio reste confondante ; il ne faut pas oublier que l'on est là un an avant l'affichage des « quatre-vingt-quinze thèses » de Luther.

C'est pourquoi je ne vais pas te retenir en te rappelant des faits bien connus, car l'univers tout entier est rempli des manigances de ces gens. Est-ce qu'il n'a jamais existé un jeune homme doué, riche, de famille honorable, à qui ils n'aient cessé de tendre des pièges, d'installer autour de lui des filets, qu'ils n'aient tenté de prendre par la ruse et souvent à l'insu de ses parents, ou parfois même malgré eux ? Et, ce qui est plus criminel que n'importe quel délit, c'est que c'est histrions recouvrent leurs méfaits du nom de la piété ; ils disent que c'est près du Christ que l'on doit se réfugier, même en reniant ses parents dont l'autorité n'a aucune force contre le souffle de l'Esprit. Comme si Satan n'était pas présent aussi chez les moines, et comme si tous ces porteurs de cuculle étaient inspirés par l'esprit du Christ, alors que pour la plupart d'entre eux ils sont guidés par la bêtise, l'ignorance, le désespoir, le désir de paresse et la satisfaction du ventre. Que Dieu ait ordonné aux enfants d'obéir à leurs parents, cela ne souffre pas de discussion ; mais ce qui pousse un homme à devenir moine, celui-là même qui le devient ne le sait pas avec certitude.

[...] Je ne tiens pas à commencer ici une discussion sur les vœux monastiques, dont certains exagèrent l'importance plus qu'il ne faut ; ce type d'obligation, je pourrais presque dire d'esclavage, ne se trouve pourtant ni dans le Nouveau, ni dans l'Ancien Testament. En outre, de même que le sabbat a été institué pour l'homme et non l'homme pour le sabbat d'après le Christ lui-même, les constitutions monastiques devraient s'effacer d'autant plus lorsqu'elles mettent en péril le salut d'un être humain [...].

Londres, août 1516 ; Érasme à André Ammonius, à Rome.

Traduction de l'auteur.

Au début de l'année 1517, un bref de Rome autorise l'humaniste hollandais à porter le costume de prêtre séculier ; il est désormais exempt de toute forme de poursuites contre lui et une cérémonie d'absolution pontificale a lieu au mois d'avril, à Westminster. En même temps, Léon X faisait savoir à Érasme qu'il approuvait le *Nouveau Testament* de Bâle.

Son autorité intellectuelle s'étend désormais sur toute l'Europe humaniste. Budé lui propose, de la part de François 1^{er}, une prébende importante s'il veut s'établir à Paris. Érasme dit lui-même qu'il a répondu sans répondre : il estime, avec raison d'ailleurs, que son souverain est Charles 1^{er} et que sa place est dans les États de ce dernier. Et il s'est rendu compte depuis son expérience de Cambridge qu'il n'a vraiment pas de goût pour l'enseignement. Il choisit de tergiverser, non sans froisser aussi bien Budé que François 1^{er}. Les relations avec Guillaume Budé resteront difficiles : les lettres échangées sont toujours d'un ton aigre-doux. Une certaine forme de jalousie séparait les deux hommes, Budé restant sans doute meilleur grammairien et philologue qu'Érasme tandis que ce dernier était meilleur écrivain, et n'hésitait pas à le faire remarquer.

Du côté de l'Allemagne, il fait pratiquement l'unanimité chez les futurs luthériens. Georg Burchard, de Spalt (Georges Spalatin) lui transmet l'admiration des universitaires et théologiens d'Erfurt, parmi lesquels un jeune moine augustin, Martin Luther. Philip Schwarzerde, neveu de Reuchlin, dont le nom est « hellénisé » en Melancthon, fait la même chose au nom de l'université d'Heidelberg. Une démarche similaire est accomplie par Wolfgang Koepfel (Capiton) pour Bâle. Willibald Pirckheimer lui demande de s'installer à Nuremberg et le duc Georges de Saxe lui offre une chaire à Leipzig. Bref, il aurait pu obtenir une chaire dans n'importe laquelle de ces villes de l'Empire ; il décline tout cela.

En fin de compte, Érasme ne se voit guère vivre ailleurs qu'en Angleterre ou aux Pays-Bas, pays où se trouvent ses principaux amis. Il est en Angleterre en avril 1517, où grandit l'influence de Wolsey qu'il a connu doyen de Lincoln mais qui doit désormais à Henry VIII

son chapeau de cardinal. Puis en mai, il repasse la Mer du Nord pour être de nouveau l'hôte de Pierre Gilles, à Anvers ; c'est là que Quentin Metsys peint son portrait, sans doute le plus beau de ceux que nous conservons de l'humaniste. Le mois de juillet, le voit ensuite à Louvain, où il est installé au collège du Lys et où désormais la faculté de théologie elle-même semble accepter l'idée de son autorité morale.

Ce tableau souriant est assombri, d'abord par le décès de deux amis qui ont joué un rôle important lors de ses débuts. Ammonio meurt brutalement de la « suète » en août 1517 ; puis Fausto Andrelini, au début de 1518.

La vie d'Érasme : problèmes de santé et déplacements

À partir des années 1515-1516, se pose avec une acuité de plus en plus nette la question de la santé d'Érasme. Sans être à proprement parler fragile, celui-ci se plaint de maux bien réels et dont la présence lancinante augmente avec l'âge. Cela ne l'empêche pas de parcourir les routes d'Europe, en partie parce qu'il sert de trait d'union entre les humanistes et en partie aussi parce qu'il ne déteste pas les voyages même s'il s'en plaint beaucoup. La renommée de l'humaniste est devenue telle qu'il est reçu régulièrement, parfois avec ses compagnons, chez des humanistes qui l'admirent ; les voyages ont donc lieu à moindres frais. Toutefois, les déplacements difficiles, en hiver ou dans des régions menacées par les famines, la guerre ou les épidémies compromettent une santé assez chancelante. Une alerte brutale a lieu lors d'un voyage de Bâle aux Pays-Bas.

L'humaniste part avec quelques compagnons par la voie fluviale en direction du Nord, sur le Rhin. À Brisach, le dîner lui paraît très déplaisant : il est importuné par les mouches, les odeurs et même les mets qu'il estime nauséabonds. Érasme ressent une profonde fatigue, que la navigation ne parvient pas à atténuer. Le soir venu, les voyageurs descendent pour la nuit dans un triste village dont l'humaniste ne veut pas se rappeler le nom. Là encore, il est confronté à la compagnie forcée d'une soixantaine d'individus soupant bruyamment dans un poêle, la pièce chauffée des pays germaniques qu'Érasme n'aime guère et dont il donne des descriptions pittoresques dans les *Colloques*. Arrivé à Strasbourg vers les neuf heures du matin, il est mieux traité grâce à l'hospitalité de l'imprimeur Mathias Schürer qui fournit un excellent vin. Les voyageurs prennent alors la route de Spire sans voir un soldat, en dépit de bruits alarmants. L'hospitalité leur sera généreusement accordée, cette fois par le doyen de Spire. Érasme se sent toujours très faible.

Son état de santé l'amène à louer une voiture de Spire à Worms, puis de Worms à Mayence. Ensuite, à Boppard, au sud de Coblenche, il loge chez le receveur d'impôts Eschenfelder qui donne une véritable fête en l'honneur de sa venue. En même temps Érasme présente un tableau pittoresque de sa vie privée car sa femme fait une telle scène à la servante qu'elle assomme presque cette dernière. Parvenu à Coblenche, il soupe chez l'official de l'évêque mais il a perdu l'appétit et se trouve de plus en plus malade. Il n'en passe pas moins cinq journées agréables chez un aristocrate humaniste, le comte de Neuenahr à Bedburg, sur la route d'Aix-la-Chapelle. Mais il est désormais véritablement malade et reste au lit durant l'essentiel de la journée. Il décide toutefois de poursuivre son chemin en direction d'Aix-la-Chapelle en dépit d'un vent violent ; son mal s'aggrave après un repas de poissons, c'est du moins ce qu'il dit. Il est vrai qu'il déteste le poisson.

La route se poursuit à cheval, entre Maastricht et Tongres, puis en voiture jusqu'à Saint Trudon et Tirlémont avant d'atteindre Louvain. Érasme se plaint de violentes douleurs à l'aine, de tumeurs qui apparaissent ; il loge à Louvain chez l'imprimeur Thierry Martens qui décide de faire venir un médecin. Constatant la présence de plaies ulcérées, les médecins pensent être en présence d'un cas de peste bubonique. Érasme, d'après ce qu'il dit du moins,

n'en croit rien ; mais il n'en garde pas moins la chambre durant quatre semaines chez Thierry Martens, qui semble l'avoir soigné avec dévouement. Au bout de dix-sept jours, il voit tomber des plaies de la chair morte et noire. Son état de santé se rétablit ensuite progressivement. Il semble bien, toutefois, qu'il ait contracté la peste bubonique car les symptômes décrits ressemblent beaucoup à ceux de cette maladie.

Au cours des deux jours de la chevauchée qui m'a amené de Strasbourg à Spire, ce que j'avais en dessous de la hanche gauche s'est légèrement enflammé, mais de telle façon que je ne ressentais rien sauf quand je m'asseyais trop brusquement. C'est cette lésion-là qui au cours de la chevauchée ultérieure s'est [...] aggravée au point que toute la région s'enflamma. En plus de cela la lésion à l'aîne gauche augmenta légèrement de volume, mais c'était un ganglion qui se laissait mobiliser sous la peau, et sans douleur. S'ajoutant à cela, il était apparu dans la partie supérieure de l'aîne gauche une sorte de tuméfaction dure qui augmentait progressivement, mais sans douleur ni ulcération. Or je guidais le cheval au moyen de ces régions du corps, trop peu préservées du vent.

Lettre à Beatus Rhenanus ; de Louvain, vers le 15 octobre 1518. Citée dans *Érasme*, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager... ; *op. cit.*, p. 1042. Traduction de Daniel Ménager.

L'auteur de cette lettre était sans doute conscient d'avoir échappé de peu à la mort, en dépit du ton léger qu'il prend pour raconter tout cela. Car il ajoute à la fin de cette longue missive : « S'il y a eu peste, j'ai chassé cette peste par l'effort et la peine, ainsi que par la force d'âme ; car très souvent une grande part de la maladie réside dans l'imagination de cette maladie ». Érasme croit beaucoup à l'influence de la psychologie sur l'état général du corps humain.

Les problèmes de santé chez Érasme sont chroniques. Il est probable que sa santé ait été fragile : son « corps chétif », en latin *corpusculum*, le préoccupe beaucoup et il attache toujours de l'importance aux soins dont il a besoin, ainsi qu'à la nourriture et à la boisson. Il est probable aussi qu'il y a dans ses problèmes de santé un aspect psychologique important. Les médecins jouent chez lui un rôle de premier plan, même s'il affirme à de nombreuses reprises ne pas croire beaucoup à l'efficacité des prescriptions médicales.

Il avait écrit dans sa jeunesse un *Éloge de la médecine* assez conventionnel qui est publié en 1518. Il traduit plusieurs textes de Galien en 1526 et avait suivi avec intérêt la traduction faite par Thomas Linacre du *De sanitate tuenda* qui est publiée chez Rubeus en 1517. Il semble avoir souffert de calculs urinaires très tôt, dès 1509 ; ce souci revient ensuite régulièrement dans sa correspondance avec les amis les plus anciens, comme Servais Roger.

Un texte nous semble révélateur à propos de sa santé et des remèdes qui peuvent exister, c'est l'*Épître apologétique sur l'interdiction de manger de la viande*, écrite à propos de l'abstinence de viande en carême, entre autres questions, et publiée à Bâle en 1522. Pour lui comme pour les médecins de son époque, la viande et le poisson sont indispensables. Il s'en explique et fait le point sur ses maladies chroniques ; on le soupçonnait de ne pas toujours respecter le carême de manière très scrupuleuse.

D'autre part, bien que ma mauvaise santé et mon dégoût naturel pour le poisson me mettent en danger chaque fois que revient le carême, je n'ai pour autant jamais suivi les conseils des médecins qui me recommandaient souvent de manger de la viande pour me fortifier ; à l'exception d'une fois, en Italie, alors que depuis plusieurs jours déjà le médecin me faisait craindre la mort si je désobéissais. Je ne me suis malgré tout obligé à suivre ses ordres, pendant quelques jours, qu'en avalant du jus de viande mélangé à du jaune d'œuf ; mais en ce qui concerne la viande elle-même je n'en ai pas pris, car, en dépit de l'appétit qu'elle faisait venir en moi, je n'arrivais plus à la supporter en raison de mes problèmes d'estomac.

Maintenant, imaginons que j'aie fait la même chose sans ordre du médecin. Quel est le médecin qui connaît mieux que moi le faible corps [*corpusculum*] dont je parle ? Imaginons donc que j'aie fait cela sans dispense officielle. Est-ce que la nécessité ne donne pas une meilleure excuse que celle qui vient de n'importe quel acte officiel ? [...]

Au temps du carême j'ai dû endurer des calculs de la vessie qui ont aggravé ma mauvaise santé d'une manière difficile à croire. C'est un mal atroce, qui vous met en danger de mort imminente, et une femme en train d'accoucher ne se trouve pas dans un état plus critique. Cela revenait à peu près tous les deux jours. Et donc,

comme si je possédais une forme maudite de fécondité, je concevais le premier jour, je tentais de me délivrer le second jour, et j'accouchais le troisième jour. Sachant tout cela, quel est celui qui, sain d'esprit, ne dirait que c'était un suicide que de m'abstenir de viande ? Ceux qui veulent imiter Érasme doivent l'imiter entièrement ; et alors tout leur sera pardonné.

Érasme, *Epistola apologetica de interdicto esu carniuum*, « Épître apologétique sur l'interdiction de manger de la viande » ; traduction de l'auteur.

Il y a un certain narcissisme dans l'attitude de l'écrivain face à sa propre santé, puis à la vieillesse. Il est vrai que les calculs urinaires ont des effets de plus en plus douloureux au fil des années. En août 1526, il écrit de Bâle à son médecin Guillaume Cop, qui réside à Paris et a été archiatre de Louis XII, puis de François 1er. La description est très précise, presque clinique : « Du jour où j'ai entrepris de mêler à mon vin une décoction de réglisse ma pierre [colique néphrétique] m'a fait souffrir un peu moins et déjà mes amis me félicitaient comme si j'en étais débarrassé. Hélas, en juillet dernier s'est déclaré brusquement un violent écoulement d'urine qui n'alla pas sans irriter les canaux, d'abord sans grand mal ; mais après un jour ou deux il s'en est suivi un vrai supplice comme si un calcul demeurait dans la vessie sans pouvoir en être expulsé. Pendant ce temps il s'écoulait une énorme quantité d'urine plâtreuse comme une sorte de pus. » Effrayé, l'humaniste consulte des médecins bâlois dont il ne semble pas très satisfait. Il a même consulté Paracelse, alors médecin officiel de la ville de Bâle, et une lettre d'Érasme à Paracelse, toujours sur les calculs urinaires, y reste conservée.

Toutefois, des remèdes ou des techniques de soin existent et, à ce propos, on lit avec intérêt la correspondance qu'il entretient deux ans plus tard avec Érasme Schets, banquier à Anvers qui s'occupait de la gestion des finances de l'humaniste. Ce document est daté d'octobre 1528 et nous renseigne autant sur les conceptions médicales de l'époque que sur celles d'Érasme.

J'ai de nombreux remèdes contre la gravelle [calculs urinaires] mais je les ai tous mis à la disposition d'un malade [...]. Il faut observer une diète modérée, surtout le soir, se garder de prendre froid, surtout aux pieds, ne pas trop comprimer les reins par une ceinture ou un vêtement, prendre des nourritures légères comme de l'agneau ou du poulet. Il faut éviter les aliments excessivement chauds ou gras comme les fritures, les vins généreux, ne pas manger beaucoup de pain et de préférence rassis. Il faut s'astreindre à uriner fréquemment.

Contre la douleur je n'ai rien trouvé de plus efficace que ceci : mettre dans un sachet de lin de la camomille et du persil, les faire bouillir dans un récipient bien propre jusqu'à ce que l'eau ait réduit de moitié, puis, une fois le sachet retiré, en exprimer aussitôt toute l'eau [...] et appliquer aussitôt le sachet sur les reins à l'endroit de la douleur [...].

Érasme à Érasme Schets. Bâle, le 1^{er} octobre 1528. Texte cité dans *Érasme*, op.cit. ; p. 1149. Traduction d'André Godin.

Cette hygiène de vie correspond à la fois au bon sens et à des traditions populaires, plus qu'à des prescriptions médicales propres au XVI^e siècle. Il avait déjà donné des explications détaillées de ce traitement en 1525, dans une longue lettre à Willibald Pirckheimer. Il semble qu'Érasme ait suivi au long de sa vie les conseils qu'il donne, à une exception près : il aimait beaucoup le vin de Bourgogne, cherchait toujours à s'en faire approvisionner et le considère comme un remède (!) tant pour les calculs que pour l'état général de sa condition physique. En revanche il se méfie de la bière et la rend responsable de l'aggravation de son mal lorsqu'il lui arrive d'en boire. En ce qui concerne les médicaments, il n'y est pas opposé sans y croire beaucoup. Dans cette même lettre de 1528 à Érasme Schets, qui semble souffrir des mêmes maux que lui, il ajoute : « Mais il n'y a aucune limite aux remèdes : la diète est le principal. Pas de bière nouvelle ou qui dépose, un usage modéré du vin rosé ».

Par ailleurs, Érasme est de plus en plus déçu par le pape Léon X. Se disant inquiet des progrès des Turcs en Orient et notamment de la prise de l'Égypte par le sultan Selim, le pontife multiplie les pourparlers avec divers souverains dans le but officiel de mettre sur pied une alliance contre les Turcs. En fait, il souhaite établir en Campanie son neveu Laurent, petit-fils du Magnifique. La curie romaine évolue dans une ambiance d'intrigues et de népotisme qui n'est pas moindre que du temps de Jules II, même si le pape a le tempérament moins guerrier. Érasme déplore tout cela dans sa correspondance avec ses amis anglais. Mais à la fin de l'année 1517, un événement inattendu vient d'Allemagne, par la voix de Martin Luther.

VI Érasme, Luther et la Réforme

La confrontation avec Luther

Le 31 octobre 1517, l'Europe entre dans l'histoire de la Réforme lorsque Luther affiche ses quatre-vingt-quinze thèses sur la porte de la *Schlosskirche* de Wittenberg. Les a-t-il véritablement affichées à cet endroit ce jour-là ? la critique historique n'en est pas certaine. En revanche, il fait bien parvenir ce même jour les quatre-vingt-quinze propositions à l'évêque de Magdebourg, Albrecht de Brandebourg. Envoi qui reste sans réponse.

Martin Luther est né à Eisleben, en Saxe, en 1485. Il a commencé ses études à l'université d'Erfurt lorsqu'il subit en 1505 la violence d'un orage qui emporte un de ses amis. Le vœu qu'il fait à ce moment l'amène à entrer chez les augustins ermites d'Erfurt. Il enseigne ensuite l'Écriture sainte à l'université de Wittenberg ; sa réflexion porte en particulier sur les épîtres de Saint Paul, aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates. Il en retire l'idée que les fidèles sont justifiés devant Dieu par la foi en Jésus et non par les œuvres de piété.

Comme beaucoup d'ecclésiastiques de son temps, Luther est scandalisé par les deux campagnes en faveur des indulgences qui sont organisées, d'abord sous Jules II en 1505, puis sous Léon X en 1515. On sait que le but en est le financement de la basilique Saint Pierre. C'est là l'origine des quatre-vingt-quinze propositions, qui font scandale sans étonner outre mesure. Rome a cru qu'il serait possible de ramener le théologien allemand à des conceptions plus modérées. Il a fallu plusieurs années pour que le pape prononce l'excommunication de Luther et que ses écrits soient solennellement brûlés en place publique, à Louvain et à Cologne. Ce 11 décembre 1520 est la date retenue comme marquant le début de la Réforme. Et c'est en réponse à cela que Luther brûle à son tour, à Wittenberg, une copie de la bulle d'excommunication.

Il semble bien que, dès cette date, le jeune augustin allemand ait porté un jugement négatif sur l'attitude générale d'Érasme. En marge de son exemplaire du *Nouveau Testament*, il écrit (mais quand exactement ?) « *Du bist nicht fromm* », « tu n'es pas pieux » ou « tu manques de foi ». *Fromm* se traduit par pieux, croyant ; la critique concerne la conception trop humaniste (trop humaine ?) de la rédemption, de la grâce.

Pourtant, en 1518, la rupture entre Luther et Érasme est loin d'être consommée. Bien au contraire : dans un premier temps, l'humaniste approuve l'initiative du moine augustin contre les indulgences et même, de manière générale, ses positions. Il est conscient d'un certain manque de mesure du personnage, de sa violence verbale, et impute tout cela à une question de tempérament, ce qui est d'ailleurs vrai. Mais il est surtout mécontent de la politique

pontificale : Léon X cherche à assurer le pouvoir temporel de son neveu en Italie centrale et organise en fonction de cela toute la diplomatie vaticane. On est bien loin des réformes souhaitées par les humanistes ; c'est pour toutes ces raisons qu'Érasme décide d'envoyer un exemplaire des quatre-vingt-quinze thèses à Thomas More, en mars 1518.

Deux mois plus tard, l'humaniste hollandais revient à Bâle. Il a demandé à Froben de préparer une réédition de l'*Enchiridion* dont il adresse la nouvelle préface à Paul Volz, abbé d'un monastère bénédictin d'Alsace. Cette préface peut être considérée comme un manifeste du christianisme érasmien, qui place au centre de toutes les préoccupations la « philosophie du Christ », expression alors inusitée et qui commence à se trouver sous la plume de l'humaniste. En attendant, la querelle luthérienne se poursuit et s'amplifie. En avril 1518, Frère Martin oppose ses *Resolutiones* aux *Antithèses* de Tetzl. En juillet, il est inculpé d'hérésie à Rome et cité à comparaître devant le Saint-Office. Il n'en fait rien et, au contraire, regagne Wittenberg durant l'automne ; le légat Cajetan demande, mais en vain, son expulsion à l'électeur Frédéric de Saxe. Une dispute dans les formes est prévue pour juin 1519 à Leipzig entre Luther et le théologien Jean Eck.

Pendant ce temps Érasme, toujours soucieux de sa propre orthodoxie, obtient de Léon X un bref officiel d'approbation du *Nouveau Testament* dont la seconde édition est sur le point de paraître ; le bref parvient à son destinataire au mois de décembre 1518. En même temps, il fait ce qu'il peut pour défendre Luther, ou du moins expliquer le sens de sa démarche, aux membres de la curie romaine qui sont favorables à l'humanisme. Luther est conscient de cet appui et de l'intérêt qu'il peut représenter. À cette date, Érasme apparaît bien comme le chef de file de l'humanisme européen, plus que Lefèvre d'Étaples, Budé, Thomas More, Hutten, qui sont d'ailleurs plus « nationaux ». Au début de 1519, le moine augustin sollicite donc l'approbation d'Érasme, d'abord par l'intermédiaire de Melancthon, puis directement par une lettre du 28 mars 1519.

Dans cette lettre, Luther interprète la nouvelle préface de l'*Enchiridion* comme une approbation des thèses de Wittenberg. En conséquence, il demande la reconnaissance pleine et entière d'Érasme et du mouvement humaniste dont il est le plus éminent représentant. Cette lettre est considérée par ceux qui entourent Luther comme une missive officielle, ce qui sous-entend bien l'importance que revêt alors la personnalité d'Érasme. Frédéric de Saxe lui-même confie la lettre à deux théologiens dont Josse Jonas, professeur de droit canon à Erfurt et admirateur de l'humaniste hollandais. L'électeur ajoute même sa propre lettre, portée par un courrier diplomatique qui accompagne la délégation.

Par rapport à tout cela, Érasme adopte une position toute en nuances. Il semble qu'il ait fait en sorte de garder pour lui ses opinions, ce qui implique de ne pas intervenir dans le débat. Il affirme donc qu'il ne connaît pas Luther personnellement, ce qui est vrai, et même qu'il n'a pratiquement rien lu des écrits luthériens, ce dont il est permis de douter. Mais il n'abandonne pas le moine allemand : au contraire, il va tout faire pour le protéger de l'inquisition. Au risque d'aménager quelque peu la réalité, il affirme que la volonté du pape Léon X, même si elle n'est pas exprimée de manière officielle, va dans le sens des idéaux qu'exprime le théologien de Wittenberg. Il écrit dans ce sens à Albrecht de Brandebourg, devenu cardinal de Mayence ; à Wolsey, alors légat pontifical en Angleterre. Grâce à Érasme, Frédéric de Saxe conclut une sorte de pacte avec Luther, qui désormais se trouve réellement protégé. L'humaniste recommande surtout à ses amis de ne pas prêter l'oreille aux moines et théologiens qui reprochent à Luther ses opinions sur la justification et la hiérarchie ecclésiastique.

Au point de vue des idées, Érasme estime nécessaire la présence du pontife romain à la tête de la chrétienté, ainsi qu'une hiérarchie ecclésiastique qui pourrait être assouplie. Même le principe de l'institution monastique, qu'il n'aime guère, peut être maintenu à condition d'en

réformer les habitudes. Enfin, l'humaniste n'est pas en accord avec la doctrine luthérienne du salut par la foi : il estime que les œuvres sont nécessaires et doivent être conservées. L'accord avec Luther se fait sur la base du seul humanisme et, au fond, reste tactique.

Les historiens ont souvent eu l'impression d'une certaine duplicité chez Érasme, qui est capable de tenir le langage des luthériens lorsqu'il leur écrit et, en même temps, de conserver de bonnes relations avec l'entourage du pape. Le terme même de « duplicité » est perçu de façon négative. En fait, l'humaniste a le génie du compromis, de la position intermédiaire qui seule peut maintenir l'unité et la paix, sans nier les divergences de points de vue. Durant toute sa vie, Érasme a cherché à maintenir cette position intermédiaire qui n'est ni une position « moyenne » ni une position confortable. Il se fait ainsi beaucoup d'ennemis, tant à Rome que chez ceux qui soutiennent Luther. Au cours des années 1519-1520 les théologiens et les ordres religieux cherchent sans doute à abattre Érasme avant Luther. Ils estiment que l'œuvre littéraire érasmiennne, à commencer par l'*Éloge de la Folie*, a aplani le chemin de Luther. Les milieux proches de la théologie scolastique lui attribuaient la paternité du *Jules exclu du Ciel*, ce dont il se défendait, et même des *Epistolae obscurorum virorum* (« lettres des hommes obscurs ») dues à Ulrich de Hutten. Pour contrer ces affirmations, Érasme fait en sorte que les milieux romains restent persuadés qu'il continue à travailler sur les Pères de l'Église, ce qui est d'ailleurs le cas. C'est pourquoi il remet au cardinal Lorenzo Pucci un exemplaire de l'édition de Saint Cyprien dont il achève la mise au point.

Une importante lettre datée du 13 août 1519 est adressée directement à Léon X. L'humaniste défend là son œuvre de restauration d'un christianisme authentique, alors que vient de paraître la deuxième édition du *Nouveau Testament*. Il rappelle son dévouement au Saint-Siège, qui a d'ailleurs approuvé le *Nouveau Testament*, et ajoute qu'il ne cherchera jamais à provoquer le désordre. Pour finir, il demande au pape d'imposer le silence non à Luther mais aux ennemis de la théologie humaniste.

Parmi les principaux ennemis d'Érasme et Luther à la fois figure en bonne place l'inquisiteur de Cologne Jacob Hoochstraeten. N'ayant pas réussi à obtenir la condamnation de Reuchlin, il cherche à monter une sorte de coalition contre le chef de file des humanistes. Il s'appuie pour cela sur la faculté de théologie de Louvain, irritée par la fondation du collège trilingue, qui vient d'être institué en 1517 par le testament du chanoine Jérôme Buysleden. Utilisant la lettre envoyée par Érasme à Luther et qui a été publiée par indiscrétion, Hoochstraeten réussit à faire examiner les œuvres d'Érasme par une commission de théologiens ; mais l'humaniste réussit à désamorcer cette conspiration en utilisant de puissants appuis, en particulier le prince-évêque de Liège Erard de la Marck et l'évêque d'Utrecht Philippe de Bourgogne. Érasme est protégé également par le cardinal Adrian Floriszoon d'Utrecht, futur pape Adrien VI, alors régent d'Espagne pour Charles Quint.

L'année 1519 apporte son lot de tristesses et de difficultés. En juillet, la dispute de Leipzig débouche sur une rupture brutale. En septembre la mort de John Colet, véritable maître à penser d'Érasme, porte un coup très dur à l'humaniste. Comme Ammonio, Colet a été victime d'une épidémie récurrente de suète (*sweating sickness*). Érasme est de plus en plus convaincu que l'humanisme doit rester solidaire de Luther. Il ne désavoue rien de ce qu'il a écrit dans la lettre qu'il lui a adressée et obtient pour lui la protection d'un autre grand seigneur, l'archevêque-électeur de Mayence Albert de Brandebourg. Et en ce qui concerne l'Angleterre il réussit grâce à ses amis à empêcher que les écrits de Luther ne soient brûlés à Londres en place publique.

Figurant dans la suite de son souverain Charles Quint, Érasme assiste en juillet aux entrevues du Camp du Drap d'or et est reçu publiquement par Henry VIII. De nouvelles offensives contre lui, émanant d'un théologien anglais établi à Louvain, Edward Lee, et du franciscain

Henry Standish, finissent par échouer. Plus incisives, les *Annotationes* de Diego Lopez de Zuñiga circulent au cours de l'année 1520.

Érasme est de plus en plus inquiet par rapport à la violence verbale des luthériens car il craint qu'elle ne dégénère en violence tout court : l'augustin allemand le compare au bélier pris par les cornes dans un buisson. Le 1^{er} août 1520, Érasme écrit à Luther pour lui demander de garder la mesure.

Mais il est déjà trop tard : le 15 juin, Léon X a publié la bulle *Exsurge Domine*. C'est pratiquement l'échec de la politique érasmiennne : cette « Bulle contre les erreurs de Martin Luther et de ses disciples » présente le réformateur comme le renard qui ravage l'Église. Elle exige qu'il rétracte ses « erreurs » sur pas moins de 41 points. Le 10 décembre 1520, à la fin du temps alloué pour ces rétractations, Luther brûle en public sa copie de la bulle. Et le 3 janvier 1521 le pape réagit en publiant une nouvelle bulle, *Decet romanum pontificum*, qui excommunique Luther.

Érasme savait bien que Luther ne plierait pas. La chrétienté allait droit vers le schisme. Érasme avait lu et relu le texte de la bulle, texte tout pétri d'intransigeance et peu propre à arranger les choses. Il lui sembla que ce n'était pas là l'œuvre de Léon X mais bien plutôt celle des ordres mendiants ou des facultés de théologie. Le grand humaniste refuse l'esprit de cette bulle qui reflète la haine vouée à Luther par une partie du clergé catholique et qui appelle inévitablement une réaction de rejet. Mais, au même moment, Rome commence à faire des démarches près d'Érasme : la curie souhaite qu'il se mette de manière plus visible au service de la cause romaine, en écrivant contre Luther. Le temps des attermoissements est terminé et la position médiane devient impossible à tenir.

Un nouvel échange de lettres a lieu entre le réformateur et Érasme. Ce dernier n'admet toujours pas les prises de position doctrinales de Luther mais reconnaît qu'il ne se sent pas véritablement compétent pour juger. Il refuse l'idée, souvent exprimée, d'une entente tacite avec les luthériens. Mais il désapprouve les pratiques inquisitoriales : il faut réfuter les livres, non les brûler. Les moines et les théologiens restent l'objet de son mépris.

Cela n'empêche d'ailleurs pas Érasme de se rapprocher d'un dominicain, Johannes Schmidt, né à Augsbourg puis devenu docteur à Padoue. Schmidt reste éloigné du thomisme et conserve un fond d'idéal humaniste. Pour autant, il n'apprécie pas les thèses de Luther. Mais, comme Érasme, il voudrait éviter la discorde religieuse et préserver la paix civile. Il propose pour cela de mettre sur pied une commission d'arbitres. Séduit par cette idée, Érasme cherche à utiliser les compétences de Schmidt et le recommande au chancelier Gattinara, lui-même acquis à l'humanisme érasmienn. Mais il est déjà trop tard pour essayer de résoudre la question religieuse sans rupture avec Rome.

C'est de l'été 1520 que date le portrait d'Érasme, au crayon, par Albrecht Dürer. Le crayon, envoyé par Willibald Pirckheimer, a été exécuté par l'artiste à partir d'une rencontre qui avait eu lieu cinq ans auparavant, donc de mémoire. Cela peut expliquer que le visage de l'humaniste ne soit pas très ressemblant. Mais, déjà marqué par la fatigue et les incertitudes, il conserve toute son énergie et c'est sans doute cela qui était resté gravé dans la mémoire de Dürer. Peu après, cette énergie est mobilisée pour écrire à Léon X et dénoncer ceux qui cherchent à faire l'amalgame entre les thèses luthériennes et la philosophie du Christ. En même temps, Érasme déconseille à Froben d'imprimer les ouvrages de Luther.

En effet, entre août et novembre 1520, Luther publie coup sur coup les trois grands écrits réformateurs, ceux qui fondent la doctrine protestante. En allemand, l'*Appel à la noblesse de nation allemande* ; puis, en latin le *De captivitate babilonica ecclesiae* (« la captivité babylonienne de l'Église ») et le *De libertate christiana*, « De la liberté du chrétien ».

L'idée générale, c'est que tous les chrétiens sont clercs : le sacerdoce universel leur ouvre à tous le droit de lire l'Écriture, leur bien le plus précieux. La réforme de l'Église ne viendra pas du pape mais du concile, que les princes peuvent légitimement convoquer, en dépit du pape. Luther voudrait restaurer un enseignement véritablement chrétien, c'est-à-dire fondé sur le texte de l'Écriture. Ainsi pourrait-on aboutir à une société chrétienne authentique, reposant directement sur l'Évangile. La doctrine sacramentaire est revue et Luther ne conserve que les trois sacrements institués par le Christ, baptême, pénitence et cène.

Par bien des aspects, et en particulier tout ce qui touche à l'authenticité de l'Écriture, Luther rejoint l'humaniste hollandais. Mais il place ses réformes dans un cadre résolument hostile à Rome. Érasme ne pouvait en aucun cas le suivre : pour des raisons qui tiennent à l'histoire religieuse et surtout à l'histoire culturelle de l'Europe, Rome est pour lui le pivot, le cœur de la chrétienté. Le christianisme passe par Rome et par la langue latine.

Les portraits d'Érasme

Le portrait au crayon de Dürer nous amène à nous pencher sur l'intéressante question des portraits de l'humaniste. Ses traits sont bien connus, nous possédons un nombre relativement important de portraits d'Érasme, qui avait cherché à se faire représenter au cours de sa vie par des artistes qu'il considérait avec raison comme figurant parmi les meilleurs de son époque. Toujours préoccupé par les questions d'argent, il n'avait pas lésiné pour obtenir ces tableaux.

Érasme entretient d'étroits rapports avec trois grands artistes, Quentin Metsys (1466-1530), Hans Hobein « le Jeune » (1497-1543) et Albrecht Dürer (1471-1528). Si Érasme avait manifesté dans son enfance des goûts artistiques, pour la musique ainsi que pour les arts plastiques, il n'avait pas approfondi ses compétences dans ces domaines, étant attiré essentiellement par les livres et les différentes formes de littérature. En Italie, on note une apparente indifférence par rapport à l'explosion de la Renaissance picturale : il ne mentionne pas les différents maîtres de la peinture ou de la sculpture, s'en tenant toujours aux classiques latins ou aux humanistes italiens.

Peut-être y a-t-il chez Érasme un peu du mépris que portait l'Antiquité aux travailleurs manuels, dont les peintres font partie même s'ils touchent à l'art. En tout cas le premier artiste contacté par lui pour obtenir un portrait est Quentin Metsys, dont il fait la connaissance à Anvers, où résidait Metsys, par l'intermédiaire de Pierre Gilles en 1517. A cette date, Érasme a un peu plus de quarante-cinq ans.

Quentin Metsys constitue un peu le trait d'union entre le réalisme de la peinture flamande du XVe siècle et les innovations picturales issues de la Renaissance italienne ; en 1510, son très beau *Portrait d'un chanoine* représente en fait l'archevêque Jean Carondelet, chancelier des Flandres et de Bourgogne. *Le prêteur et sa femme*, de 1514, illustrent à la fois le développement économique des pays et l'importance qu'y prend l'argent. Le portrait d'Érasme date de 1517, et servira ensuite de référence pour les trois portraits plus connus encore de Holbein. Réalisée plus tard, la *vieille femme grotesque* appartient probablement à l'univers de l'*Éloge de la Folie*.

Au cours d'un voyage aux Pays-Bas qu'il accomplit entre juillet 1520 et juillet 1521, Albrecht Dürer rencontre Érasme à quatre reprises et réalise deux portraits. Le premier, fait à Anvers en août 1520, est un dessin contre lequel l'humaniste a offert plusieurs cadeaux. Le second date de 1526 ; il s'agit d'une gravure effectuée à la demande d'Érasme. L'humaniste apparaît de face, le buste en diagonale par rapport au centre de la feuille. La commissure des lèvres, le pli de l'œil indiquent l'ironie. Le regard baissé, plus que chez Metsys ou Holbein, souligne le caractère méditatif. L'humaniste ne semble avoir apprécié que modérément ces

dessins de Dürer, estimant qu'il avait l'air d'un « franc coquin ». Il n'en comparait pas moins le graveur de Nuremberg à Apelle, qui s'entretenait de son art avec son disciple Persée. De son côté, Dürer ne semble pas avoir très bien compris les positions d'Érasme sur le plan religieux : il manifestait pour lui la plus grande admiration en qualifiant de « nouveau Luther », ce qui n'était sans doute pas pour ravir l'intéressé. Willibald Pirckheimer, ami commun des deux hommes, ne réussit pas à obtenir de Dürer qu'il fasse un grand portrait, comme le souhaitait malgré tout Érasme.

Érasme cherche également, après 1520, à obtenir un portrait de Hans Holbein, qu'il considère avec raison comme l'un des plus grands peintres de son temps. Sur sa recommandation, Holbein devient un protégé de Thomas More et est introduit à la cour d'Angleterre, pays où il reste ensuite jusqu'à sa mort.

Trois portraits de l'humaniste ont été exécutés par Holbein. L'un d'eux est envoyé à la cour de François 1^{er}, probablement pour obtenir la protection du roi de France, sans grand résultat semble-t-il. Ce tableau est au musée de Bâle. Les deux autres étaient destinés à des amis anglais, l'archevêque de Canterbury William Warham, qui se trouve à la National Gallery aujourd'hui ; le second était probablement destiné à Thomas More, et est actuellement au Louvre.

Le tableau du Musée de Bâle représente l'humaniste occupé à rédiger sur un pupitre son commentaire de l'Évangile selon Saint Marc, ce qu'il a effectué en 1523. Celui du Louvre, très proche, le représente de profil, allusion aux effigies d'empereurs romains gravées sur les médailles. La composition très sobre est centrée sur le visage et les mains de l'humaniste chaudement vêtu, coiffé de sa barrette et absorbé par son travail.

Au total, Érasme n'a rien écrit qui révèle une compréhension profonde de ces tableaux. Il apprécie surtout d'être valorisé par ces portraits, ce qui est conforme à une certaine coquetterie, indissociable de sa personnalité. Conscient de sa position éminente de chef de file des humanistes, il estime indispensable d'immortaliser ses traits pour la postérité. Mais le livre et l'écriture restent ses uniques domaines de référence.

Érasme à Louvain, 1517-1521

Au début du mois de mai 1517, Érasme avait décidé de ne pas se rendre en Espagne comme il l'avait annoncé. Au lieu de cela, il part pour Louvain où il va demeurer quatre ans, d'août 1517 à 1521.

L'université de Louvain s'est installée dans cette ville drapante alors en plein essor économique, au cours de l'année 1426, en partie d'ailleurs dans les halles des drapiers. Elle devient à partir de la fin du XVe siècle l'une des plus importantes d'Europe, favorisée par l'introduction de l'imprimerie dans la ville dès 1473, grâce à Jean de Westphalie.

Érasme est accueilli dès l'été 1517 au collège du Lys, dont il redoutait l'ambiance en raison de la présence de nombreux théologiens qui n'appréciaient guère ses récents écrits. Toutefois ceux-ci lui font bon accueil. Rassuré sur ce point, Érasme se consacre à la mise en place d'un collège trilingue, projet pour lequel un legs a été laissé par Jérôme de Busleyden. Le séjour à Louvain est interrompu par un voyage à Bâle commencé en mai 1518, que l'écrivain accomplit afin de préparer une nouvelle édition des trois œuvres écrites peu auparavant, le *Manuel du soldat chrétien*, la traduction du *Nouveau Testament* et l'*Institution du prince chrétien*. En septembre de cette même année, Érasme revient à Louvain après un voyage très

éprouvant ; sa santé est affaiblie, alors que l'atmosphère sur place a tendance à se dégrader. Plusieurs théologiens manifestent leur mécontentement en constatant l'admiration d'Érasme pour les travaux du savant hébraïsant Reuchlin, qui se trouve à ce moment au centre d'un important débat concernant la pertinence des études hébraïques et de l'intérêt porté par certains à la littérature juive. Dans ce contexte, la mise en place du collège trilingue est mal accueillie par Latomus (Jacques Masson) tandis qu'Edward Lee critique le principe même du *Nouveau Testament*.

Edward Lee (1482-1544) avait fait ses études à Cambridge et commencé une belle carrière à la fois ecclésiastique et politique ; c'était en outre un ami de Thomas More. En 1518 il vient apprendre le grec à Louvain et y rencontre Érasme. Défenseur de la tradition, il n'accepte ni le *Nouveau Testament* ni l'*Éloge de la Folie*. Ainsi débute avec Érasme une discussion qui tourne vite à l'aigre controverse. Thomas More essaie de réconcilier les deux adversaires lors de la célèbre rencontre du Camp du Drap d'Or (entre Ardres et Guînes, juin 1520) où Érasme était présent. Il n'obtient qu'une réconciliation formelle ; pour Lee, l'humaniste suit les erreurs de l'hérésie montaniste, et Érasme sait que sur ce point ses positions sont fragiles, si bien qu'il évite désormais d'utiliser le terme « esprit ».

Les années 1518 et 1519 sont dominées par l'échange de points de vue avec Luther, qui n'est pas encore une controverse. En effet, à la fin du mois de mars 1518 Martin Luther, poussé à la fois par son entourage et par un calcul politique, écrit à l'humaniste hollandais afin de le rallier à la Réforme de manière officielle ; Melanchthon pensait la chose possible. Érasme met fin à ces espoirs par sa réponse, qui se présente comme une déclaration à la fois ferme et polie de neutralité bienveillante. Il reconnaît que beaucoup des idées du moine augustin rejoignent les siennes et celles du mouvement humaniste en général, mais il ne veut pas s'engager plus loin en risquant par là de provoquer un nouveau schisme dans l'Église, danger qui lui apparaît désormais très important. Érasme reste alors neutre, mais seulement parce qu'il ignore jusqu'où Luther est prêt à aller. Au cours de l'année 1519 il apparaît clairement que le moine allemand ira jusqu'au bout de ses principes, et l'attitude d'Érasme est désormais mal acceptée par les théologiens de Louvain qui lui reprochent d'être trop complaisant et se font de plus en plus agressifs à son égard. En 1520 ils poussent l'humaniste à écrire contre Luther, et de manière beaucoup plus nette. Ils souhaitent de sa part une condamnation à caractère officiel, alors que l'université de Louvain est en train de devenir l'un des bastions de l'opposition à la Réforme. Mais Érasme n'accède pas à cette demande, alors même que son rayonnement ne cesse de grandir, à la grande colère des théologiens. L'*Éloge de la folie*, ouvrage hétérodoxe qui les ridiculise, est traduit en français au cours du mois d'août avec un grand succès et, en octobre, l'humaniste qui est aussi conseiller assiste au couronnement du nouvel empereur Charles Quint, ce qui semble confirmer son autorité.

En 1521 les menées contre Érasme se poursuivent à Louvain, et désormais le pape Léon X lui demande aussi de prendre position de manière officielle contre Luther. L'humaniste s'interroge à propos de ce qu'il doit faire.

C'est alors que lui est accordée, au cours de l'été 1521, une période de répit lors du séjour de quatre mois qu'il passe à Anderlecht, aujourd'hui faubourg situé au sud-ouest de Bruxelles mais alors village isolé, dans la grande maison du chanoine Pierre Wichmans. Cette vaste demeure agréable qui est devenue un musée depuis 1930, et est couramment appelée « maison d'Érasme », a permis à l'humaniste de goûter une période de calme et de bonheur dont il garde par la suite un souvenir ému. Pendant cet été 1521, il avait cherché à se faire inviter par le chanoine Pierre Wichmans, lettré qui recevait régulièrement des humanistes érudits. Il connaissait déjà Érasme et il est possible que ce dernier ait déjà fait plusieurs séjours chez lui ; il n'y reviendra plus après octobre 1521, en dépit de souhaits renouvelés. En mai 1521 il

avait besoin de cette période de repos à Anderlecht pour des raisons de santé, en particulier les fièvres persistantes dont il était victime. C'est du moins la raison qu'il a invoquée ; il ne faut pas oublier non plus l'arrière-plan religieux : les difficultés se sont accrues en 1520, car cette année voit Luther excommunié et ses partisans traqués. De nombreux théologiens considèrent Érasme comme un crypto-luthérien et se déchaînent contre lui à Louvain, tandis qu'au palais de Bruxelles ses protecteurs eux-mêmes lui semblent devenus plus distants. Il préfère s'éloigner un peu de ces deux villes pour passer quelques mois à Anderlecht, dans la maison mise à sa disposition par le chanoine Wichmans. On peut y voir aujourd'hui son cabinet de travail ainsi qu'un portrait anonyme et un ensemble d'éditions anciennes de ses œuvres. Il y suit en effet la publication des manuscrits qu'il a confiés à Froben et à son imprimeur de Louvain. Surtout, il écrit là de nombreuses lettres ; certaines sont essentielles à la compréhension de son action et de sa psychologie.

Après son départ d'Anderlecht en octobre 1521, Érasme retrouve brièvement Louvain où il a l'impression d'être l'objet de la haine tenace des théologiens. Il profite d'un voyage qui était déjà prévu à Bâle, à la fin du mois d'octobre, pour quitter les Pays-Bas, qu'il ne reverra plus. Il part corriger chez Froben les épreuves de sa troisième édition du *Nouveau Testament* et prend la direction de la Suisse par Aix-la-Chapelle, Coblenze, Mayence, Worms, Strasbourg et Colmar.

Parmi les lettres écrites à cette époque, celle d'Érasme à Luther (Louvain, 30 mai 1519) reste célèbre. Luther avait sollicité l'approbation de l'humaniste une première fois, en janvier 1519 ; puis, le 28 mars, il lui demande pratiquement de se déclarer en faveur de ses thèses. Le réformateur souhaite trouver des appuis à Louvain et bénéficier du crédit déjà européen d'Érasme. La réponse est un chef-d'œuvre de diplomatie : Érasme ne l'encouragera pas et n'a même pas lu ses livres (ce qui, à cette époque, est faux) mais met en avant la fatuité et l'ignorance des théologiens. Il se place sur le terrain de la défense des lettres, ce qui n'intéresse que très peu Luther, et Érasme le sait bien. Il réaffirme sa position : « je resterai moi-même afin de pouvoir travailler à la renaissance des bonnes lettres ». Il ajoute ce qui pourrait passer pour une sorte de profession de foi : « il me semble qu'on progresse mieux par la réserve et la modération que par les éclats », et il utilise même le Christ et Saint Paul pour illustrer son propos, ce qui ne pouvait que heurter son correspondant. Érasme éloigne définitivement Luther : leurs rapports seront désormais inamicaux. Peu importe qu'à la fin de sa lettre il le complimente pour ses *Commentaires sur les Psaumes* qui venaient d'être publiés à Wittenberg (1519) avec une préface de Melancthon rappelant ce que les humanistes doivent à Érasme. Le rapprochement avec Luther sera désormais impossible.

Cette lettre est portée à la connaissance de Léon X, alors pape depuis six ans. Le 13 septembre 1520, Érasme lui écrit de Louvain pour lui expliquer ce que sont ses positions par rapport à Luther. Il réaffirme n'avoir lu que très peu de choses de Luther, « peut-être dix ou douze pages », ce qui semble difficile à croire mais qui est peut-être une forme de politesse. En revanche il vante les qualités de traducteur de Luther, et pour dire les choses brièvement, ses compétences. Mais il poursuit en insistant sur les dangers que présente l'attitude du réformateur, qui écrit « de manière séditeuse ». Il cherche à se démarquer de Luther, alors que la faculté de théologie de Louvain a condamné ses écrits en novembre 1519. Un peu plus tard, en avril 1521, la Sorbonne les condamne à son tour. Érasme sait que bien peu de gens parmi les catholiques comprennent son attitude : s'il n'accepte pas Luther, pourquoi ne se décide-t-il pas à écrire contre lui ? un évêché lui a été promis s'il accepte de le faire. Le but de la lettre à Léon X, qui était de clarifier et justifier sa position, ne semble pas avoir été atteint. C'est sans véritable conviction qu'Érasme évoque un voyage à Rome, qui n'aura jamais lieu.

Au début de 1521, Érasme, dans une lettre datée de Malines, s'adresse à Nicolas Everaerts, ou Éverard (1461-1532), l'un de ses anciens amis devenu président du Conseil de Hollande. Rejoignant les idées de l'humaniste, Everaerts cherche comment éviter d'appliquer la bulle d'excommunication de Luther, et a derrière lui la majorité des États de Hollande, qui invoquent les coutumes régionales contre l'Inquisition dont les menace l'empereur. Dans cette lettre, Érasme déplore le ton brutal de Luther ainsi que ses excès de langage qui, en fin de compte, desservent la cause humaniste. Mais il se déchaîne surtout contre les représentants des ordres mendiants, et particulièrement contre les carmes et les dominicains, dont l'attitude ne fait qu'exacerber la querelle et rendre inévitable le schisme. C'est dans cette lettre qu'Érasme soupçonne Aléandre de vouloir l'empoisonner et donne la liste des principaux opposants à Luther : Cajétan (Tommaso de Vio, 1465-1534), l'évêque de Meissen Charles de Miltitz, représentant les ducs de Saxe près de la Curie, les nonces apostoliques Marino Caracciolo, placé près de Charles Quint, et Antonio Pucci nommé en Suisse, et les représentants les plus écoutés de la Sorbonne, Guillaume Duchesne et Noël Bédard. Le recours éventuel au poison n'a été évoqué par aucun autre texte de l'époque mais Érasme le mentionne comme un danger potentiel, y compris pour lui.

Une autre lettre intéressante est datée de Louvain, le 27 mai 1521, et son destinataire est Beatus Rhenanus, ami fidèle de l'écrivain. Elle a cette fois pour objet une question littéraire, celle de la publication des lettres d'Érasme. Ce n'est pas un simple projet, puisque déjà l'humaniste a publié en 1518 un *Auctarium selectarum aliquot epistolarum Erasmi*, puis en 1519 un *Farrago* ou « Fourre-tout ». En septembre 1519 l'humaniste annonce la publication d'un nouveau volume, qui ne paraîtra qu'en 1522 sous le titre de *Epistolae ad diversos* ou « lettres à diverses personnes ». Ce troisième recueil, plus important que les précédents, réunissait 621 lettres correspondant à un ensemble de 684 pages. C'est précisément le recueil dont il est question dans cette lettre : Érasme charge son ami d'en surveiller l'impression chez Froben, qui prenait parfois des initiatives peu appréciées d'Érasme et était en tout cas difficile à contrôler.

En dépit de qu'il affirme, Érasme publie donc ses lettres depuis plusieurs années. Mais il semble craindre d'être accusé de narcissisme, ou de fatuité d'écrivain ; il s'explique donc en détail à propos de ce projet. En 1519, Symphorien Champier avait publié une lettre reçue d'Érasme en 1517, après quoi Pierre Mosellanus (Peter Schalde) avait publié, toujours sans autorisation, une lettre de l'humaniste à Luther. Mécontent de ces indiscretions, inquiet des probables retombées, Érasme explique à Beatus qu'il préfère publier ses lettres lui-même, et ce faisant publier exactement ce qu'il veut. Cela ne signifie pas qu'il n'ait pas eu l'intention de publier sa correspondance : on sait qu'il avait redemandé ses propres lettres à plusieurs de ses amis, dès 1498. Mais l'âge a renforcé sa prudence, et il demande à Beatus de faire une « toilette » de ces missives : « mes lettres seraient mieux choisies et moins altérées que dans les copies que beaucoup détiennent ». Il a conscience d'être un grand épistolier, et conclut sur l'art d'écrire des lettres, illustré par les *lettres à Lucilius* de Sénèque, la correspondance de Cicéron, de Pline le Jeune, de Saint Jérôme, de Saint Augustin... Il compare Beatus à Tiron, l'affranchi de Cicéron qui avait préparé l'édition des lettres du grand avocat.

Très importante également est la longue lettre écrite d'Anderlecht le 13 juin 1521 à Josse Jonas, originaire de Nordhausen, près d'Erfurt. Cette lettre est la quatrième, et la plus longue, des vingt-deux qui ont été écrites durant les mois d'été passés dans la grande maison du chanoine Wychmans. Il s'agit là d'un pastiche des *Vies parallèles* de Plutarque, où il propose à son jeune correspondant humaniste, dont les sympathies vont de plus en plus à Luther, un double modèle de christianisme vécu, à travers les vies de Jean Vitrier et de John Colet, morts tous les deux depuis peu : Vitrier en 1516 probablement, et Colet en 1519 de la « suette »,

sorte de grippe maligne avec des répercussions cardiaques. Cette lettre traduite du latin par André Godin (*Vies de Jean Vitrier et de John Colet*, Moreana 1982) constitue un modèle sur le double plan de la littérature épistolaire et de la biographie.

Jean Vitrier, moine franciscain de Saint-Omer, a été un prédicateur à la fois mystique et austère. Ce réformateur intransigeant dont Érasme adoucit quelque peu les rugosités se réclame d'Origène, de Saint Cyprien et de Saint Jérôme et n'incline nullement en faveur de Saint Augustin, ni de Luther. Il n'aime pas plus qu'Érasme la vie en commun du monastère, avec ses règles tatillonnes et mal adaptées au rythme de chacun, mais préfère rester moine plutôt que causer le scandale en cessant de l'être. Grand prédicateur, il déteste (tout comme Érasme) la scolastique, et préfère s'appuyer sur l'Écriture. Il a songé au martyre dans les missions lointaines mais a finalement choisi de rester « martyr parmi les siens » en accomplissant sur place son apostolat. Maître spirituel, Vitrier a toujours manifesté une grande pureté de vie et de parole, et à l'évidence « il aimait ce dont il parlait ». En dépit de tout cela, il reste mal compris : son opposition aux indulgences entraîne une menace d'excommunication qui l'oblige à venir s'expliquer devant l'évêque de Thérouanne. Peu préoccupé des questions matérielles, il doit démissionner de sa charge de gardien de monastère car le jambon fait défaut. Il termine sa vie dans l'humilité d'un petit couvent de religieuses à Courtrai.

Bien différent par ses origines, John Colet a la chance d'être l'héritier d'une famille londonienne fortunée. Après de brillantes études à Oxford, il poursuit sa formation en France et en Italie où il lit de nombreux auteurs récents, en langue vernaculaire, dont il perçoit la lecture comme une préparation à prêcher l'Évangile. De retour en Angleterre, il s'installe à Oxford pour y commenter les Épîtres de Saint Paul dans un cours public et gratuit ; il n'a aucun titre pour professer la théologie, ce qui n'empêche nullement son succès. Son accès au doctorat, nous dit Érasme, lui aurait été conféré spontanément.

Entre 1503 et 1506 John Colet devient doyen de Saint-Paul, église cathédrale dont il cherche à rétablir la discipline du chapitre. Ses lectures constituent pour lui un enjeu important, de même que la pureté sous toutes ses formes, y compris au niveau de l'expression verbale ou écrite. Grâce à son propre héritage, et s'appuyant en outre sur la puissante corporation des *Mercers* à laquelle il appartenait de droit, il fonde une école qui a pu apparaître comme un modèle dans l'Angleterre de la Renaissance. En tout cas ses maîtres semblent avoir été bien rémunérés et pouvaient se marier, à la différence des *fellows* d'Oxford ou Cambridge à la même époque. Les deux premiers supérieurs, William Lily et John Rightwise, étaient des grammairiens. En ce qui concerne les élèves, Colet tenait à la gratuité de l'enseignement et à la qualité des locaux : Érasme décrit les amphithéâtres en pente douce où chaque élève avait sa place attribuée.

L'auteur raconte en forme d'anecdote qu'il avait loué Thomas d'Aquin devant Colet, provoquant sa colère : il était intraitable sur tout ce qui concernait les raisonnements trop théoriques, le langage hermétique, sur la vie monastique qui amenait à s'isoler du peuple ou sur les abus d'autorité fréquents chez les prélats. Érasme a tendance à atténuer le radicalisme sacramentaire de Colet, qui rapprochait celui-ci des idées luthériennes. Cette biographie de Colet culmine, comme celle de Vitrier, dans le récit des épreuves et des combats contre les tendances scolastiques de son évêque ou contre les parents d'élèves qui auraient souhaité voir son école évoluer vers le modèle des collèges d'Oxford destinés aux plus riches familles. En 1513, en pleine période de tension militaire contre la France, Colet aurait tenu des propos pacifistes sur la victoire véritable, celle du Christ. La conclusion d'Érasme sur les deux hommes fait valoir leurs mérites respectifs, pure spiritualité chez Vitrier et utilisation généreuse de puissants moyens matériels chez Colet. L'auteur propose à Josse Jonas de les inscrire tous deux au catalogue des saints, « même s'ils ne sont jamais canonisés par le pape ».

Les difficultés d'une mise au point avec Rome

Au cours de l'automne 1520, apparaît à Louvain et à Bruxelles un personnage qu'Érasme connaît déjà : il s'agit de Girolamo Aleandro (Jérôme Aléandre), qui partageait sa chambre alors qu'ils étaient tous deux chez Aldo Manuzio en 1508. Helléniste et hébraïsant, Aléandre était devenu un grand ami d'Érasme. Né dans la région de Venise en 1480, il fait la connaissance d'Aldo et d'Érasme en 1508. Il était dans la même chambre que l'humaniste hollandais. Membre de l'Académie aldine et introduit par le cardinal Grimani, il travaillait à l'édition de textes grecs dont il corrigeait les épreuves. Érasme avait été choqué par son ironie railleuse par rapport à la religion et, d'une manière générale, par son scepticisme. Mais il ne l'en avait pas moins recommandé à Guillaume Budé, et de 1508 à 1513, Aléandre officiellement invité par Louis XII avait pu enseigner le grec à l'université de Paris où il avait fait montre de brillantes qualités. Il avait ainsi contribué à la publication d'ouvrages grecs et latins chez Gourmont (on conserve un *Lexicon graeco-latinum* publié sous son nom en 1512) et il avait également réalisé un ouvrage concernant les « propos des hommes illustres » (*Illustrium virorum sententiae*).

Mais en même temps Aléandre avait des ambitions d'ordre politique. En 1513, il devient secrétaire de l'évêque de Paris Étienne Poncher, conseiller de Louis XII et favorable aux humanistes. En 1514, il passe au service du prince-évêque de Liège, Erard de la Marck qui apparaît ouvert à l'humanisme tout en restant acquis aux positions les plus traditionnelles de l'Église ; en même temps, il reçoit une prébende de chanoine et entre dans la carrière ecclésiastique. En 1519, il regagne l'Italie et Rome où Léon X le fait préfet de la Bibliothèque vaticane. L'année suivante, le pape l'envoie assister au sacre de Charles Quint en tant que nonce pontifical. Son rôle est en fait d'obtenir l'exécution de la bulle. Aléandre participe, du côté romain, à l'histoire de la Réforme ; il devient même rapidement l'un des plus ardents défenseurs de l'orthodoxie romaine contre Luther et ceux qui le suivent. L'édit contre la réforme luthérienne a été rédigé et présenté par Aléandre. Et après la clôture de la diète impériale, le nonce prend le chemin des Pays-Bas pour y empêcher le développement du protestantisme. À sa demande, deux moines d'Anvers seront brûlés vifs à Bruxelles : ce sont les premiers martyrs de la Réforme. Aléandre représente désormais le type de position romaine que détestent les humanistes et Érasme notamment.

Érasme retrouve son ancien ami, qui ne l'est plus, figurant dans la hiérarchie romaine, où il semble destiné aux plus grandes fonctions ; et il deviendra effectivement évêque de Brindisi (1524) puis cardinal (1536). Mais Érasme ne pensait pas que sa foi religieuse était sincère ; il répétait en outre, mais sans aucune preuve, que ses parents étaient des Juifs convertis. L'humaniste partageait les préventions antisémites de son époque, encore que pour lui le « judaïsme » signifie essentiellement le pharisaïsme hypocrite. En tout cas, l'amitié avec Aléandre se trouve définitivement compromise dans les années 1520.

La bulle pontificale, dont Érasme déteste la teneur, demande notamment aux membres du clergé de dénoncer dans les églises les erreurs de Luther et de ceux qui le suivent. Les prédications des dominicains ont commencé avant même que ne soit connu le texte de la bulle et elles associent généralement les noms d'Érasme et de Luther. L'humaniste se sent en danger à Louvain : très peu de temps après l'arrivée d'Aléandre, à la fin de septembre, Charles Quint a ordonné de faire exécuter la bulle dans ses terres des Pays-Bas. Le 9 octobre,

alors qu'il assiste à la messe dans la collégiale Saint Pierre, Érasme est pris à partie par deux prédicateurs, un carme et un dominicain. Il est montré du doigt comme étant celui qui a encouragé Luther.

Le 23 octobre a lieu le couronnement impérial de Charles Quint dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, auquel assiste l'humaniste en tant que conseiller. Ensuite, au mois de novembre, il passe trois semaines à Cologne. Il poursuit là une sorte de campagne discrète contre la bulle, qui a pris force de loi aux Pays Bas mais pas dans l'Empire, où se développe la Réforme luthérienne. Érasme s'entend avec les sympathisants de Luther contre Aléandre et la bulle ; les humanistes allemands qui ont soutenu Reuchlin et qui se regroupent pour la plupart derrière Luther suivent Érasme sur ce terrain. L'humaniste ne ménage pas son ancien ami car il reste persuadé que c'est lui qui est responsable du texte de la bulle. C'est probablement avec son active participation que la revue de l'université de Louvain, les *Acta Academiae Lovaniensis*, révèle le soi-disant athéisme du nonce pontifical.

Ce rapprochement avec les luthériens reste toutefois contrôlé. Invité par l'Électeur de Saxe, Érasme s'emploie à lui montrer les dangers que les outrances de Luther font courir à ses partisans et, plus généralement, à la Réforme de l'Église. Son principal souhait est désormais d'éviter le conflit et c'est dans ce but qu'il réclame la nomination d'arbitres indépendants. C'est à ce moment qu'il aurait prononcé sa boutade : « Luther a commis deux erreurs : il a touché à la tiare du pape et au ventre des moines ».

Pourtant, les deux anciens amis finissent par se rencontrer, à Cologne. Lors d'une discussion de plusieurs heures, les vieux griefs sont évoqués ; Érasme se rassure un peu, car, comme on l'a vu, il en était venu à penser qu'Aléandre cherchait à empoisonner les ennemis que Rome estimait être les plus redoutables. En fin de compte, Aléandre se borne à réitérer l'offre qui avait déjà été faite par Léon X : l'humaniste devait écrire contre Luther, c'est ce que tous attendaient ; et, en contrepartie, il obtiendrait un évêché. Mais Érasme refuse de céder à cette forme de chantage. Il comprend toutefois après la discussion combien vaine serait une tentative de médiation.

Du côté luthérien, c'est Ulrich de Hutten qui tente de brusquer Érasme, afin de faire pression sur lui. Pour Hutten comme pour Luther, la tiédeur de l'humanisme semble faiblesse et presque culpabilité. Mais les arguments qu'il propose sont d'ordre national plus que religieux : la nation allemande ne doit pas être soumise à la tyrannie des prêtres romains. Comme pour lui donner raison, Aléandre et Hoochstraeten soutiennent alors tant qu'ils le peuvent les ordres mendiants qui sont très présents dans l'Empire. Hutten passe d'ailleurs à ce moment au service de Zwingli, car Luther ne veut pas soutenir la révolte des Chevaliers, qui a éclaté en 1522. Érasme doit affronter les attaques de Hutten, qui l'accuse de publier sa correspondance avec les souverains pour conforter sa réputation et s'enrichir. L'humaniste réplique en 1523 par un écrit polémique, *l'Éponge pour essuyer les éclaboussures de Hutten*. Finalement il fait expulser de Bâle son ancien ami ; celui-ci, traînant toujours la syphilis, meurt peu après dans la petite île d'Ufenau sur le lac de Zurich.

Au début de l'année 1521, la diète de Worms constitue pour Érasme un dernier espoir d'éviter le conflit religieux. L'empereur a promis à l'électeur Frédéric de ne pas condamner Luther avant de l'avoir entendu. Jusque-là personne, du côté romain, n'a sérieusement mené la controverse avec Luther, c'est du moins ce que pense l'humaniste hollandais. Son titre de conseiller impérial devait logiquement l'amener à assister à cette entrevue, lors de laquelle il sera pourtant absent. Mais la diète se révèle être un nouvel échec pour l'humanisme érasmien. Le 26 mai 1521, Charles Quint met Luther au ban de l'Empire par l'édit de Worms, qui ordonne aussi la destruction de ses ouvrages. En outre, plusieurs articles interdisent de publier sur l'Écriture et les questions de foi sans l'autorisation d'une faculté de théologie ; ce

dispositif complémentaire semble dirigé contre les humanistes, Érasme en particulier, autant que contre les disciples du réformateur. Ce dernier, devenu pratiquement un hors-la-loi aux yeux de l'empereur, se trouve désormais protégé au château de la Wartburg où il est entouré de ses fidèles. Érasme, au contraire, doit affronter l'hostilité latente des deux partis en présence.

Du côté romain, les théologiens mobilisés pour la défense de l'orthodoxie révoltent, par leur vanité, leur intransigeance et parfois leur obscurantisme, l'humaniste hollandais. Érasme leur reproche de ne pas chercher à comprendre Luther, qu'il estime et avec lequel il a eu au départ beaucoup de points communs. Dans l'Empire, sévissent Aléandre, Cajétan et Hoochstraeten ; en France, le nonce Antonio Pucci et surtout le syndic de la Sorbonne, Noël Beda, fermé à toute nouveauté. Leur action est exclusivement répressive. Lorsque Charles Quint, suivant les conseils d'Aléandre, a ordonné de brûler tous les livres hérétiques saisis aux Pays Bas en mars 1521, il semble que ceux d'Érasme aient échappé de peu au bûcher.

Léon X reprend malgré tout contact avec l'humaniste pour qu'il accepte d'écrire contre Luther. Le pape, toujours favorable aux idées humanistes mais malade et influencé par son entourage, cède progressivement le pouvoir à Jules de Médicis, qui semble avoir été proche d'Aléandre. Ce dernier ne cesse de dénoncer Érasme comme le véritable inspirateur de l'hérésie, et Léon X reconnaît lui-même qu'il a pu douter de sa fidélité. Il souhaite sa venue à Rome pour participer à une défense efficace et concertée du Saint-Siège et du catholicisme romain. Par rapport à cette demande, Érasme répond que sa foi reste catholique, que sa fidélité par rapport au pape reste intacte et que Luther n'a pas pu trouver dans ses livres sa théologie du péché. Il désavoue même, avec quelque mauvaise foi, ce qu'il a laissé publier dans les Actes de l'université de Louvain. Il multiplie les lettres : à Aléandre lui-même, qu'il feint peut-être de considérer toujours comme un ami ; au chancelier Gattinara ; à Alvise Marliano, évêque de Tuy en Galice, qui reconnaît que le procès de Luther n'a pas été bien mené mais qui se joint aux autres prélats pour lui demander de prendre position contre Luther.

Les amis de l'humaniste semblent eux-mêmes douter de lui. En Angleterre, ils prennent radicalement parti contre Luther après Worms. À Rome, son plus fidèle appui reste sans doute Paolo Bombace, qui lui aussi répète qu'il doit prendre parti de manière plus nette pour l'Église romaine. Paolo Bombace (Bombasius, 1476-1527) a été lecteur de rhétorique et de poésie puis secrétaire du cardinal Antonio Pucci avant de devenir secrétaire apostolique en 1524. Admirateur d'Érasme depuis qu'il l'a rencontré à Bologne en 1506 et avec qui il est désormais en correspondance, il lui a envoyé deux extraits de Saint Jean tirés du *Codex vaticanus*, copie ancienne des Écritures dont il lui avait signalé la présence à la Bibliothèque du Vatican. Mais Bombace lui-même souhaite voir Érasme se déclarer plus nettement contre le moine saxon. Il en va de même pour Jacopo Sadoletto, ou Jacques Sadolet (1477-1547), grand helléniste admirateur d'Érasme, ami de Pietro Bembo et d'Oliviero Caraffa, choisi par Léon X comme secrétaire en même temps que Bembo. Ce religieux qui était aussi poète a accompli en 1517 le pèlerinage de Lorette, ce qui a pu influencer Érasme lors de sa décision, en 1523, de composer une messe pour Notre-Dame de Lorette. Nommé évêque de Carpentras, Sadolet est en défaveur sous Adrien VI qui n'aime guère les poètes mais est rappelé par Clément VII. Très favorable à Érasme il s'emploie à le soutenir près du pape. Mais il estime lui aussi que l'écrivain doit s'engager de manière officielle contre Luther. En fin de compte, c'est Jules de Médicis lui-même qui se décide à insister près d'Aléandre pour amener l'humaniste hollandais à écrire contre Luther.

Par rapport à tout cela, Érasme décide de capituler ou, plus exactement, de faire semblant de capituler. Il annonce qu'il va se réconcilier avec Aléandre, chose qu'il pense parfaitement impossible, et qu'il va se mettre à écrire, non pas contre Luther mais sur ce que dit Luther. Il sollicite pour cela une dispense pour pouvoir lire tous les écrits de Luther, ouvrages interdits

s'il en fut, et un délai de plusieurs années... Inutile d'ajouter que ces promesses ne conviennent pas du tout au Saint Siècle. Ce que l'on souhaite à Rome, c'est un désaveu public et sans équivoque de Luther ; alors qu'Érasme continue à envisager la possibilité d'une médiation, en réexaminant ce que dit Luther alors que son procès a déjà été fait.

Aléandre est devenu l'âme d'une coalition contre l'humanisme érasmien et il affirme qu'il le considère comme responsable de l'hérésie qui se développe aux Pays-Bas. L'empereur ainsi que son confesseur Jean Glapion, un cordelier normand, semblent lui maintenir leur confiance ; mais Aléandre est rejoint par un carme, Baechem, et un dominicain, Diercks. Hors des Pays Bas, le légat Marino Caracciolo et le théologien Diego de Zuñiga complètent le parti d'opposition à Érasme : Zuñiga a écrit deux livres contre lui. Le 6 octobre 1521, l'entrevue qui a lieu à Louvain entre Érasme et Aléandre se passe mal. Aléandre s'oppose à ce que son ancien compagnon obtienne l'autorisation de lire Luther ; l'humaniste comprend qu'il n'y a plus aucun avenir pour lui à Louvain. Quelques jours plus tard, les deux hommes se rencontrent par hasard à l'hôtellerie de l'Homme sauvage. Là, Aléandre lui apprend que Pirckheimer s'est soumis à l'Église romaine, qui l'a absous. Et ils discutent longtemps des souvenirs qu'ils ont en commun. Il a pu sembler à cet instant à Érasme qu'était revenu le temps de leur entente ; mais ce n'est qu'un épisode fugitif, le moment du retour sur une partie de leur jeunesse. Trop de choses les séparent désormais. Décidément, il faut rentrer à Bâle.

Le 28 octobre, l'humaniste quitte Louvain et, par Cologne, Coblenz et Mayence, prend la route de Bâle où il arrive à la mi-novembre. Mais les choses évoluent : Léon X meurt le 1^{er} décembre 1521. Il se trouve désormais remplacé par Adrien d'Utrecht, qui a fait ses études à Louvain et a été précepteur de Charles Quint. Devenu le pape Adrien VI, il souhaite la réforme de l'Église. Pour Érasme, c'est un compatriote et il le considère même comme un ami.

Par rapport au Saint Siècle, l'humaniste continue à défendre sa conception d'un christianisme plus libre que celui que l'on imagine à Rome, et il précise sa position dans les *Colloques* dont la première édition paraît en mars 1522. L'évangélisme proche de la spiritualité antique y transparaît dans plusieurs de ses colloques, en particulier dans la *Confabulatio pia* et le *Colloquium religiosum* (« le banquet religieux »). À travers les *Colloques*, l'auteur dévoile ses conceptions d'une réforme de l'Église devant le nouveau pape et, le 1^{er} août 1522, il lui dédie les œuvres d'Arnobé, auteur chrétien qui parlait la langue du peuple.

Adrien VI est très différent de son prédécesseur. Austère, il a réduit le nombre de ses serviteurs à quatre (contre une centaine pour Léon X...), évite les banquets, préfère s'entourer de pauvres et de malades plutôt que de courtisans, se lève la nuit pour célébrer l'office. Ce prélat spirituel pense comme Érasme que la réforme de l'Église doit commencer de l'intérieur, par la suppression des abus tels que la simonie ou la non-résidence. Tout cela réjouit notre humaniste, qui n'est toutefois pas sans ignorer que son compatriote est très intransigent sur la doctrine : Luther doit être puni.

Par ailleurs, Adrien VI se révèle piètre politique. Cherchant à imposer la trêve entre les princes chrétiens pour qu'ils s'allient contre le Turc, il ne réussit qu'à provoquer la colère de François 1^{er} qui envahit la Lombardie. Son bref pontificat (un an et huit mois) se termine dans l'impopularité.

Comme Érasme sait qu'Adrien VI est bon théologien, il compose à son attention un mémoire sur la littérature chrétienne des premiers temps et un autre sur les Psaumes. Il souhaite que le pape fasse régner la paix, l'exhorte à ne pas prêter l'oreille aux calomnies des adversaires de l'humanisme. En réponse, le pape l'invite à Rome. Érasme diffère ce séjour, ne voulant pas qu'on lui force la main pour écrire contre Luther. Il se borne donc à envoyer au pape une nouvelle lettre et un second exemplaire d'Arnobé. Au fond, il ne se fait guère d'illusions sur

les possibilités d'action du pape hollandais, trop étranger aux intrigues de Rome pour pouvoir prendre sa défense de manière efficace ; il est d'ailleurs persuadé que le pontificat ne durera pas longtemps, ce en quoi l'avenir lui donnera raison. C'est désormais Aléandre qui impose ses conceptions à la curie romaine. Pas pour très longtemps car, envoyé comme nonce près de François 1^{er}, il est capturé comme lui à l'issue de la bataille de Pavie en 1525 et ne sera libéré que sous forte rançon. Par la suite, il ne parviendra pas à s'opposer à la conclusion d'une paix entre les princes allemands et les protestants. Enfin, nommé membre de la commission pour la réforme en préparation du concile de Trente, il n'aura guère le temps d'y travailler avant sa mort en 1542.

Le 22 mars 1523, Érasme écrit de nouveau au pape. Il explique une fois de plus qu'il refuse de s'engager dans une controverse contre Luther. Un livre qui serait écrit par lui au sein de la cour pontificale ruinerait sa crédibilité et ne serait donc d'aucun intérêt. Il ajoute qu'il est impératif de revenir à la paix religieuse et que la rigueur en matière de foi débouche toujours sur le conflit. Allant plus loin, Érasme propose de garantir l'amnistie aux partisans de Luther tout en recherchant les origines du mouvement de révolte ; il rappelle qu'en Angleterre la répression n'est jamais venue totalement à bout de la secte de Wyclif et que par rapport à ce type de déviance la seule méthode véritablement efficace serait de corriger les abus qui sont à l'origine de la révolte. D'une manière générale, Érasme souhaiterait que soient mieux définis les domaines de la liberté et de l'autorité.

L'humaniste propose enfin à Adrien VI d'être le promoteur de la liberté chrétienne telle qu'elle a été proposée par l'*Enchiridion*. Mais pour bien cerner les difficultés et y porter remède, il serait nécessaire de réunir une assemblée d'arbitres impartiaux et portés à la clémence plus qu'à la sévérité. Et pour parer au dogmatisme des théologiens, cette assemblée serait composée de laïques savants. Érasme n'attend pas grand-chose des conciles, qui précisément sont ruinés par les aspects dogmatiques, comme on a pu le constater lors des sessions du dernier concile du Latran, qui se sont tenues de 1512 à 1517 sans qu'il n'en sorte rien. En conclusion, l'auteur de la lettre refuse toujours d'écrire contre Luther mais souhaiterait écrire sur la paix de l'Église.

C'est dans cet esprit qu'Érasme décide dans un premier temps de mettre au point un dialogue entre trois interlocuteurs : Thrasymaque, belliqueux et le verbe haut, représente Luther ; le sage Eubule parle pour l'Église romaine ; Philalèthe, ami de la vérité, est cet arbitre que souhaitent promouvoir les humanistes. Cette ébauche semble avoir reçu les encouragements de Jean Glapion, le confesseur de Charles Quint. Mais Érasme se décourage assez vite et, ce qui est rare, ne termine pas le travail en cours, détruisant même les pages réalisées. Il semble qu'il n'ait pas eu suffisamment confiance en ses qualités de théologien, ni en sa connaissance de la pensée luthérienne. Au fond, même si Adrien VI a réussi à imposer silence aux théologiens de Louvain, l'humaniste sait bien que Rome voudrait qu'il écrive contre Luther, et non à propos de la querelle avec lui. Mais il continue à répéter à ses correspondants, dont Pirckheimer et Zwingli, qu'il se refuse à écrire contre le réformateur.

Il semble que finalement Adrien VI ait quand même fini par accepter le projet. En tout cas le nonce Ennio Filonardi vient prier Érasme de continuer la rédaction. Mais on est déjà en septembre 1523 et le pape meurt le 14 de ce mois, achevant ainsi son bref pontificat.

Le 18 novembre, Jules de Médicis, cardinal qui dirigeait déjà la politique vaticane dans les derniers mois de son cousin Léon X, devient pape sous le nom de Clément VII. Il rompt avec l'austérité de son prédécesseur : les artistes reviennent à Rome, le pape poursuit la construction de la basilique Saint Pierre et enrichit les collections de la Bibliothèque vaticane. C'est lui qui demande à Michel Ange de représenter le Jugement dernier dans la chapelle Sixtine et il suit personnellement les travaux. Poursuivant la tradition des Médicis, il

subventionne les arts et encourage les sciences : il approuve Copernic, fait publier toute l'œuvre d'Hippocrate, protège Léon l'Africain. Enfin, il condamne les conversions forcées des Indiens du Nouveau Monde.

Tout cela fait de Clément VII un véritable pape de la Renaissance. Érasme s'en réjouit mais il n'oublie pas non plus que le cardinal Jules de Médicis s'entendait avec Aléandre contre lui alors que Léon X était moribond. En fait, Clément VII est surtout un esprit politique : dès les premiers mois de son pontificat, il heurte Charles Quint à propos des affaires italiennes et l'empereur soutient ses ennemis, les Colonna. Érasme sait que le pape Médicis va mêler le Saint-Siège à l'imbroglio politique de l'Italie et de l'Europe. Il fonde quand même quelques espoirs sur l'intelligence du nouveau pape. Clément VII, sans attendre davantage, invite l'humaniste à Rome à son tour ; et ce dernier répond comme à son habitude par l'envoi d'une œuvre, en l'occurrence une *Paraphrase des Actes des Apôtres*.

De cette période, date une initiative assez étonnante. En dépit de l'opinion plutôt négative qu'il a toujours eue vis-à-vis des pèlerinages, Érasme compose en octobre 1523 une messe en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. La popularité de ce sanctuaire marial est en plein développement ; l'humaniste a peut-être vu là l'occasion d'affirmer sa sensibilité catholique par rapport au nouveau pontificat et, en même temps, de se démarquer des luthériens.

D'après la tradition, lorsque les derniers croisés quittent la Terre Sainte en 1291, les anges transportent dans les airs la maison de la Vierge, sise à Nazareth, pour éviter qu'elle ne tombe aux mains des musulmans ; la maison touche terre en Dalmatie d'abord, puis dans la Marche d'Ancône, en un lieu qui prend alors le nom de Loreto. Cette légende est de celles qui faisaient sourire Érasme, comme après lui Voltaire. En fait, le récit n'est véritablement pris au sérieux à Rome qu'après 1470, date à laquelle Paul II confirme l'authenticité de la maison de Lorette par une bulle. En 1472, Pietro di Giorgio Tolomei compose le récit « officiel » de la légende ; c'est seulement après cette date que les pèlerins commencent à affluer au sanctuaire, où la *Santa Casa* se trouve enchâssée dans d'autres bâtiments grâce au concours des artistes les plus renommés, sous le pontificat de Jules II.

Érasme n'a jamais visité le sanctuaire et, comme nous l'avons dit, il n'ajoutait guère foi à ce type de récit miraculeux. Mais, en novembre 1523, le texte de sa messe paraît chez Froben ; texte assez simple et d'une grande spiritualité, mais sans aucune allusion à la légende. La préface de ce petit opuscule dédié au curé de Porrentruy, Thibault Biétry, contient une série de réflexions sur le rôle des prêtres de paroisse et la piété. La messe d'Érasme obtient un grand succès dans le clergé de Franche Comté, à tel point que l'archevêque de Besançon décide d'accorder quarante jours d'indulgence à ceux qui la célèbreraient. La messe de Lorette connaît une seconde édition en 1529 par les soins de Froben.

Une autre initiative d'Érasme, un peu antérieure, doit être mentionnée. À Bâle, l'humaniste est en relation avec l'évêque Christoph von Utenheim, à la fois son protecteur et son ami. En avril 1522, il lui écrit à propos de l'abstinence alimentaire du Carême : des scandales avaient éclaté, des partisans de la réforme ayant publiquement mangé de la viande. Érasme lui-même était connu pour ne pas respecter scrupuleusement les jours de jeûne. Tout cela amène notre humaniste à engager un débat sur cette question ; cette lettre du 21 avril n'était pas destinée, semble-t-il, à la publication, mais elle circule sous le manteau et Froben la publie en août 1522, sous le titre *Epistolae apologeticae de interdicto esu carniū*, « épîtres apologétiques sur l'interdiction de manger de la viande ». Le titre, très long, ajoutait : « et sur des institutions humaines semblables ».

En effet, ce texte examine la réglementation ecclésiastique à propos de trois domaines : le jeûne, le célibat des prêtres, les fêtes obligatoires. L'humaniste ne s'oppose pas à ces diverses

prescriptions qui ont leur utilité sur le plan de la foi, mais explique qu'il s'agit d'institutions purement humaines et qu'elles sont le reflet d'une époque et d'un contexte donnés. Érasme ne s'associe nullement aux provocateurs bâlois qui ont cherché le scandale. Il n'en reste pas moins qu'en l'état actuel des choses l'Église catholique oblige ses fidèles, clercs et laïcs, sous peine de faute grave. Dans la pratique, les pauvres en sont victimes plus que les riches, comme il apparaît dans le cas des fêtes chômées :

Saint Paul ne fait aucune différence entre les jours ; pour lui tous les jours sont également saints, et toute œuvre qui est en rapport avec la charité évangélique n'est plus une œuvre profane. Par la suite, c'est pour une raison tout à fait digne de louange que nos ancêtres ont voulu faire du dimanche un jour de fête, car il était alors possible de réunir toute la communauté afin d'entendre l'Évangile. Mais bientôt on commença à demander de respecter des jours de fête qui obligeaient les gagne-deniers à ne pas travailler, alors qu'il y avait une plus grande sainteté à travailler de ses mains quand l'épouse et les enfants mouraient de faim, qu'à écouter les discours difficiles à comprendre des prêtres à l'église.

[...] Je ne dis pas cela parce que je souhaite que les laïcs méprisent les jours de fête ; mais les dignitaires de l'Église me sembleraient bien inspirés de supprimer complètement tous ces jours fériés, à l'exception du jour du Seigneur et de quelques autres qui sont exceptionnels. Et j'irai même plus loin en ajoutant que lors des jours fériés qui auraient été conservés, il faudrait permettre aux petites gens, après la messe et l'homélie, de continuer à exercer leur métier, du moins dans les cas les plus difficiles, afin de pouvoir aider leurs enfants et leur famille, ou même gagner un peu d'argent destiné aux pauvres.

Érasme, *Epistola apologetica de interdicto esu carniū*, « épître apologétique sur l'interdiction de manger de la viande » ; traduction de l'auteur.

En outre, les diverses prescriptions : jeûne, célibat, fêtes obligatoires, sont assorties de dispenses que l'on obtient à prix d'argent. Érasme lui-même bénéficiait d'une dispense du jeûne, pour raisons de santé, et s'en explique plus loin. Le plus souvent, ces dispenses s'obtiennent à prix d'argent et à un prix élevé ; d'où une inégalité sur le plan social et un effet pervers, celui de développer l'appât du gain dans le haut clergé. Érasme développe un autre point, qu'il connaît bien, celui du célibat ecclésiastique. Il faut attendre la fin du IV^e siècle pour qu'il soit imposé aux évêques, prêtres et diacres dans l'Église d'Occident, puis le pontificat de Léon le Grand pour qu'il concerne aussi les sous-diacres. Même s'il idéalise quelque peu l'Église des premiers temps, Érasme a bien vu le retard de la législation canonique sur le sujet. Et, là aussi, des dispenses accordées par les évêques se sont multipliées. Au départ, il s'agit d'une taxe à titre d'amende par les officialités diocésaines ; ce principe d'une taxe, souvent lourde, sur les prêtres concubinaires, avait été condamné sans succès par les conciles du XV^e siècle.

Chez les prêtres des premiers temps du christianisme, il y avait un tel amour de la chasteté que certains ne permettaient que difficilement à un chrétien de se marier lorsqu'il avait été baptisé célibataire, et plus difficilement encore de se remarier. Cette règle, à partir d'une certaine date, fut recommandée aux évêques et aux prêtres, puis fut ensuite étendue aux diacres et aux sous-diacres. En fin de compte cette coutume, d'abord acceptée de manière spontanée, fut confirmée par l'autorité pontificale.

Dans l'intervalle, le nombre des prêtres avait beaucoup augmenté tandis que leur piété avait diminué. Aujourd'hui ce sont des groupes importants de prêtres que l'on rencontre dans les couvents ou les collèges ! Mais même si l'on met ceux-ci à part, il y a partout une quantité innombrable de prêtres. Et parmi eux, bien peu vivent dans la chasteté, au vu de tous ceux qui entretiennent au grand jour, chez eux, des concubines qui tiennent lieu d'épouses. Et je préfère ici ne pas faire allusion aux passions les plus secrètes.

Érasme, *Epistola apologetica...* « épître apologétique sur l'interdiction de manger de la viande » ; traduction de l'auteur.

L'humaniste affirme à plusieurs reprises qu'il ne conteste pas l'intérêt des prescriptions citées ci-dessus, jeûne, célibat ou fêtes chômées, pour promouvoir la véritable piété. Mais il pense aussi qu'elles sont trop coercitives et développe l'idée qu'au fond la seule véritable prescription chrétienne est la charité. En ce qui concerne le jeûne, qui caractérise en

particulier les vendredis et le temps du carême, un autre beau texte d'Érasme, le colloque *Ichtuophagia* (« manger du poisson ») présente beaucoup de similitudes avec cette *Épître apologétique*. Recommandable en soi, le jeûne a évolué au cours du temps : si l'Église des premiers siècles le prolongeait jusqu'au soir, il est réduit à partir du XIV^e siècle à un seul repas au milieu de la journée. Mais il est surtout compris comme une interdiction absolue de manger de la viande, ce qui déclenche les sarcasmes de notre humaniste.

Admettons donc qu'il n'y a dans tout cela rien qui prête à rire, mais qui ne ressent la froideur de ces règlements comparés aux préceptes de l'Évangile dont il aurait fallu tenir compte en priorité ? Il convient également de se demander si la liberté évangélique, défendue avec tant de force par Paul, fait bon ménage avec la rigidité tatillonne qui exige de tous un tel comportement. Mais contentons-nous de considérer combien se vérifie une fois encore la parole de l'apôtre Paul : « la pratique matérielle n'a qu'une utilité liée aux circonstances, la piété a une valeur universelle ». Jamais les cuisines ne sont plus animées que pendant les jours maigres, jamais l'on ne fait plus de préparatifs et de dépenses. Le résultat, c'est que le gagne-denier souffre de la faim tandis que le riche vit avec plus de recherche que d'habitude.

Érasme, « épître apologétique sur l'interdiction de manger de la viande ». Traduction de l'auteur.

Le traitement de ces questions reste novateur au début du XVI^e siècle, même si certains aspects ont été débattus par Luther et d'autres partisans d'une réforme religieuse. Mais la question n'était pas véritablement à l'ordre du jour dans les milieux proches de Rome et le concile de Trente renforcera ces diverses prescriptions, qui prennent un caractère résolument obligatoire à l'époque de la Réforme catholique.

La question du libre arbitre

Au début de 1524, Érasme semble décidé à se rendre à Rome. Il le fait savoir au nonce Filonardi, annonçant qu'il partira de Bâle en mai pour l'Italie. Mais il apprend aussi qu'Aléandre domine pratiquement la cour romaine, alors que son ami Campeggio est parti pour Nuremberg en tant que légat.

Lorenzo Campeggio (1474-1539), dont le nom est parfois francisé sous la forme « Campêche », a commencé une carrière ecclésiastique après la mort de son épouse en 1509, sous Jules II. Il a accompli des missions diplomatiques près de Maximilien 1^{er} puis du duc de Milan, et le pape Léon X l'a fait cardinal en 1517. En 1518, il est envoyé en Angleterre pour mettre en application le processus de paix élaboré par Léon X. Son action aboutit au traité de Londres, plan de non-agression entre les principales puissances européennes. Cette action est bien évidemment saluée par Érasme, qui a contribué à l'idée du plan de paix ; Thomas Wolsey est, avec Campeggio, le principal artisan du traité signé à Londres par les ambassadeurs des pays concernés et qui se veut la réponse aux progrès des Ottomans. En 1523, Campeggio devient cardinal, reçoit le titre de « protecteur d'Angleterre » alors qu'Adrien VI encourage son action. Mais son départ pour la diète de Nuremberg laisse le champ libre à Girolamo Aleandro.

Probablement influencé par ses amis anglais, et par Thomas More en particulier, l'humaniste finit par accepter l'idée d'entrer dans un débat avec Luther. Mais la question qui l'intéresse, plus que la primauté de Rome, les sacrements ou le célibat des prêtres, est le libre-arbitre. Il n'est pas d'accord avec une certaine forme de déterminisme luthérien qui prédestine le sort des âmes et que reprendra Calvin plus nettement encore.

Avec la messe de Lorette, et peut-être était-ce là le but recherché, Érasme a réussi à interpeller Rome, qui lui demande par l'intermédiaire du grand pénitencier Silvestro Mazzolini de préciser ses positions doctrinales. L'humaniste répond, en janvier 1524, qu'il n'a jamais contesté le dogme et met en avant les services qu'il a rendus selon lui au catholicisme. Par une autre lettre, adressée au cardinal Campeggio, il ajoute qu'il n'accepte

aucune des prises de position qui se trouvent dans le *De captivitate babylonica*. Et en février, dans une nouvelle lettre à Campeggio, il annonce qu'il va publier sous peu un traité sur le libre-arbitre contre Luther. Enfin, une dernière lettre à Clément VII annonce la mise en chantier du traité et déplore en même temps les attaques et calomnies dont il fait sans cesse l'objet à Rome. L'envoi de Campeggio comme légat dans l'Empire semble indiquer que Clément VII se rapproche de l'idée d'une politique érasmiennne de conciliation. Au cours du printemps, Érasme continue à se préoccuper de questions théologiques avec une *Apologie contre Zuñiga* puis une nouvelle édition des *Colloques*.

Commencé au début du mois de février, le traité sur le libre-arbitre oblige son auteur à travailler sur un domaine qu'il n'a pas l'impression de maîtriser totalement. Lorsque Campeggio lui demande avec insistance de venir le rejoindre en Allemagne, il se dérobe en évoquant ses ennuis de santé ou la médiocrité des auberges. Il ajoute qu'il n'a plus guère d'autorité dans l'Empire ; en fait, il n'a aucune envie de se confronter directement aux luthériens, qui n'admettent pas plus que Rome les positions intermédiaires. Toutefois, lorsque Luther lui propose avec hauteur un accord aux termes duquel ils éviteraient d'écrire l'un contre l'autre, il refuse, sachant que Rome considérerait un tel pacte comme une trahison. Dans l'entourage de Clément VII, nombreux sont ceux qui estiment qu'Érasme évite le véritable combat pour se réfugier dans des questions d'ordre moral et psychologique.

Le traité *De libero arbitrio*, « Du libre arbitre », est imprimé chez Froben au début de septembre 1524. L'ouvrage ne comporte aucune dédicace, pour éviter toute accusation de flagornerie. Il est de ton très modéré et, en essayant de comprendre l'adversaire, défend un idéal d'humanisme chrétien fondé sur le libre arbitre, c'est-à-dire sur l'exercice de la raison et de la volonté. Au contraire de ce que souhaite la plus grande partie de la curie, ce n'est nullement une œuvre de combat. Les conceptions d'Érasme restent ce qu'elles étaient ; la nouvelle édition des *Colloques* qui paraît à peu près en même temps a conservé toutes les hardiesses qui inquiètent Rome depuis longtemps et en présente même de nouvelles. L'astrologie et les superstitions les plus grossières que ne démentent pas les moines sont tournées en dérision dans *L'exorcisme*. Mais « Du libre arbitre », quelle que soit sa valeur intrinsèque, n'obtient pas un grand succès. Les quelques approbations reçues (celle de Clément VII, celle de Henry VIII aussi) sont de pure forme. Érasme continue à se justifier par rapport à tous ceux qui le considèrent responsable du mouvement luthérien qui, à l'évidence, continue à se développer, et pas seulement en Allemagne.

Sachant qu'il est mal perçu par les deux partis, Érasme n'en continue pas moins à prêcher la modération par des lettres qu'il multiplie, par exemple à l'archiduc Ferdinand, le frère de Charles Quint. Ses adversaires se mobilisent : le 12 mars 1525, la Faculté de théologie de Paris, sous la conduite de Noël Beda, censure toute une série de textes d'Érasme traduits par Louis de Berquin. Le 7 avril, elle condamne plusieurs passages des *Paraphrases* puis en juin la traduction de la *Querimonia Pacis* (« Complainte de la Paix »). Érasme ne peut plus dire que ses écrits n'ont jamais été censurés par aucune faculté ; il tente d'aplanir un peu la querelle avec Noël Beda, mais les discussions avec lui restent totalement inutiles. Rome ne le soutient pratiquement pas ; au sein de la Curie, beaucoup l'accusent d'avoir simulé une dispute programmée à l'avance. Le grand pénitencier Thierry de Heeze préférerait qu'à l'avenir Érasme s'abstienne d'écrire...

Un nouvel ennemi s'ajoute à ceux qui peuplent déjà la cour de Rome : le prince Alberto Pio de Carpi, mécène et ami des arts, ancien ambassadeur de Louis XII près du Saint Sièg, rend Érasme responsable du tumulte que provoquent les luthériens ; en retour, l'humaniste rejette cette responsabilité sur les moines et les théologiens. Du côté catholique, nul ne semble reconnaissant à Érasme d'avoir écrit *Du libre arbitre*.

La réponse de Luther vient en décembre 1525 sous la forme d'un pamphlet, le *De servo arbitrio* (« Du serf arbitre ») publié à Wittenberg. Le ton en est caustique, brutal, parfois même violent. Érasme s'y trouve traité d'épicurien sceptique, en bon disciple de Lucien qu'il est. C'est un hypocrite qui encense le pape à seule fin d'obtenir des avantages matériels ; c'est aussi un ignare en matière de théologie, science qu'il a prétendu étudier dans le seul but de tromper les lecteurs. Ce faisant, il n'a réussi qu'à produire un livre à la fois inepte et impie.

L'auteur de ce pamphlet reconnaît toutefois que son adversaire a touché du doigt une question essentielle, celle de la grâce et de la volonté humaine, qui conditionnent la liberté. C'est là un problème bien plus important que ceux que ressassent ordinairement ses partisans aussi bien que les catholiques : primauté du siège de Rome, nombre des sacrements, pèlerinages, reliques, célibat ecclésiastique. Pour Luther, la grâce de Dieu l'emporte sur la liberté du chrétien et le triomphe de la vérité est placé bien au-dessus de la recherche de la paix. Érasme reste désespérément tiède, sa prudence finit par entraîner l'abandon du message chrétien. Pour le réformateur, la nature humaine est corrompue, à la différence de ce qu'affirment les humanistes, et l'homme est incapable d'atteindre le salut par sa seule volonté ; il ne peut être sauvé que par la grâce de Dieu, c'est-à-dire par l'enseignement du Christ. Luther rejette et méprise la position que cherche à tenir Érasme : sans aller jusqu'à la liberté complète du pélagianisme qui réduit à presque rien l'action divine, il se refuse à admettre une inertie complète de la volonté humaine même si le chrétien est guidé par la grâce.

Luther reconnaît toutefois qu'Érasme a compris où était le nœud du problème. Michelet, dans ses *Mémoires de Luther*, montre que l'ancien moine saxon essaie de ménager plus ou moins son adversaire jusqu'en 1524. Puis, de plus en plus, il va le détester tout en reconnaissant qu'il est capable de pertinence.

Ces ménagements ne pouvaient durer. La publication du *De libero arbitrio* fut une déclaration de guerre. Luther reconnut que la véritable question venait enfin d'être posée. « Ce que j'estime, ce que je loue en toi, c'est que seul tu as touché le fond de l'affaire, et ce qui est le tout des choses ; je veux dire le libre arbitre. Toi, tu ne me fatigues pas de querelles étrangères, de papauté, de purgatoire, d'indulgences et autres fadaïses, pour lesquelles ils m'ont relancé. Seul, tu as saisi le nœud, tu as frappé à la gorge. Merci, Érasme !...

« Il est irrégulier, dis-tu, il est superflu, de pure curiosité, de savoir si Dieu est doué de prescience, si notre volonté agit dans ce qui touche le salut éternel, ou seulement souffre l'action de la grâce ; si ce que nous faisons de bien ou de mal, nous le faisons ou le souffrons... Grand Dieu ! qu'y aura-t-il donc de religieux, de grave, d'utile ? Érasme, Érasme, il est difficile d'alléguer ici l'ignorance. Un homme de ton âge, qui vit au milieu du peuple chrétien et qui a longtemps médité l'Écriture ! il n'y a pas moyen de t'excuser ni de bien penser de toi... »

Mémoires de Luther écrits par lui-même. Traduits et mis en ordre par Jules Michelet ; édition présentée et annotée par Claude Mettra. Mercure de France, 2006 ; p. 212.

Sans doute mécontent de cette réponse que constitue le *Serf-arbitre*, Érasme écrit le 2 mars 1526 à l'électeur Jean de Saxe une lettre à la fois grave et mesurée dans laquelle il essaie de juger Luther. Il pense que c'est effectivement l'influence de ses écrits qui a permis au moine saxon d'écrire ses meilleures pages mais ensuite son orgueil l'a entraîné trop loin. Toujours au début de cette année 1526 il écrit le premier *Hyperaspites* (« Superéponge »). Il s'y défend contre les insultes qu'il a reçues, et surtout l'accusation de scepticisme. Et il réhabilite les philosophes de l'Antiquité, et en premier lieu Platon qui a enseigné l'idée de Création ainsi que l'immortalité de l'âme. Les païens vertueux disposent de la lumière naturelle, contrairement à ce que dit Luther. Plus tard, les jésuites insisteront beaucoup sur cette idée qui appartient au premier humanisme. Mais en ce qui concerne les rapports entre la grâce d'origine divine et la volonté qui émane des hommes, Érasme pense qu'il faut être très prudent : l'Église a été longue à prendre position et le dogme reste incertain. Tout cela hérisse Luther.

[Luther] s'indignait surtout de l'apparente modération d'Érasme qui, n'osant attaquer à sa base l'édifice du christianisme, semblait vouloir le détruire lentement, pierre à pierre. Ces détours, cette conduite équivoque, n'allèrent point à l'énergie de Luther. « Érasme, dit-il, ce roi amphibole qui siège tranquillement sur le trône de l'amphibologie, nous abuse par ses paroles ambiguës, et bat des mains quand il nous voit enlacés dans ses insidieuses figures, comme une proie tombée dans ses rets. Trouvant alors une occasion pour sa rhétorique, il tombe sur nous à grands cris, déchirant, flagellant, crucifiant, nous jetant tout l'enfer à la tête, parce qu'on a compris, dit-il, d'une manière calomnieuse, infâme et satanique, des paroles qu'il voulait cependant que l'on comprît ainsi... Voyez-le s'avancer en rampant comme une vipère pour tenter les âmes simples, comme le serpent qui sollicita Ève au doute et lui rendit suspects les préceptes de Dieu ». Cette querelle causa à Luther, quoi qu'il en dise, tant d'embarras et de tourments, qu'il finit par refuser le combat, et qu'il empêcha ses amis de répondre pour lui. « Quand je me bats contre de la boue, vainqueur ou vaincu, je suis toujours sali ».

Mémoires de Luther écrits par lui-même... Mercure de France, 2006 ; pages 214-215. Texte de Jules Michelet.

À la différence de Luther, Érasme pense que la réforme de l'Église ne pourra avoir lieu que le jour où la paix régnera dans l'ensemble de la chrétienté. Mais les princes rendent impossible une véritable concorde entre les États en raison de leurs querelles politiques incessantes ; d'où ces guerres qu'il déplorait dans la *Querimonia Pacis* (« la Complainte de la Paix ») publiée chez Froben en décembre 1517. Il y développe l'idée que l'Évangile est trahi en permanence par ceux qui devraient le conserver, les moines, les prélats, les théologiens et leurs subtiles arguties.

Il appartient au pape de protéger l'entente entre les peuples chrétiens ; mais il semble plus disposé à s'entendre avec les grands de ce monde qu'avec les peuples. Après le pontificat guerrier de Jules II, Léon X dont Érasme attendait beaucoup n'a pas réussi à réconcilier Charles de Habsbourg et François 1^{er}. Mais le voulait-il vraiment ? Et les princes, comment peut-on leur faire confiance ? Conseiller d'État, l'humaniste a donné son avis à Charles Quint, son souverain ; en janvier 1522, il lui a répété dans la *Paraphrase au Premier Évangile* que toute guerre « même entreprise pour la plus légitime des causes, entraîne un cortège infini de crimes et de malheurs... ». Mais sans résultat. Et dans la préface d'un nouveau traité, *De conscribendis epistolis*, que Froben imprime en août 1522, il dénonce la rivalité de l'empereur et du roi de France et les horreurs qu'elle entraîne. Érasme déplore l'exaltation de l'idée impériale par Charles Quint à la suite des Habsbourg qui l'ont précédé, et surtout par ses conseillers. Le rôle du souverain devrait se limiter à une bonne administration des domaines qui sont sous son contrôle, de manière à les mettre en valeur et assurer la prospérité de ceux qui y vivent. L'idée d'empire universel ne séduit pas du tout Érasme, qui n'y voit qu'une vaine et présomptueuse illusion, ou plus simplement un moyen pour certains des conseillers d'assouvir leurs ambitions personnelles.

Après la mort de Léon X, Érasme a reporté ses espoirs sur Adrien VI, esprit cultivé et chrétien d'une spiritualité élevée. Il lui a demandé dans la préface du commentaire d'Arnope au Psautier d'intervenir près de Charles Quint, son ancien élève. Sans grand résultat. Après la mort d'Adrien VI, il continue à espérer dans la personne du nouveau pape Clément VII, à qui il dédie sa *Paraphrase aux Actes des Apôtres*. Clément VII a compris le message mais, là encore, les résultats se font attendre.

VII. L'échec d'une troisième voie ? 1526-1529

Les dix dernières années de la vie d'Érasme correspondent à l'échec plus ou moins net d'une série de tentatives visant à mettre en place ce que l'on a parfois appelé une « troisième Église », en tout cas, une religion plus influencée par l'humanisme, moins marquée par la notion augustinienne de grâce que celle de Luther et des sacramentaires, moins dépendante que celle de Rome des apports successifs du droit antique et de l'aristotélisme. À la fin des années 1530, la voix des humanistes en général n'arrive plus à se faire entendre par rapport à celles de la Réforme, puis de la Réforme catholique, qui récupèrent une partie (mais une partie seulement) du message humaniste. La voix d'Érasme s'éteint, de manière un peu symbolique, en 1536.

Le sac de Rome

Le 1^{er} juin 1525, la Sorbonne, faculté de théologie de Paris, censure la *Complainte de la Paix*, acte symbolique auquel le pouvoir royal n'est peut-être pas étranger. Érasme sait que son pacifisme dérange. Pourtant, à la fin du mois de septembre, il écrit à Marguerite d'Angoulême, sœur du roi qui vient de perdre son mari le duc d'Alençon. Il souhaite une réconciliation entre le roi de France et Charles Quint et aimerait que les sentiments chrétiens et humanistes de Marguerite puissent favoriser cette idée.

Le traité de Madrid signé le 14 janvier 1526 ne correspond pas vraiment à ce que souhaite Érasme. Le roi renonce à ses droits sur la Bourgogne, la Flandre et l'Artois ; il reconnaît à l'empereur la suzeraineté sur l'Italie. Dès le 22 février, Thomas More écrit à son ami flamand François Craneveldt que ces accords ne seraient pas respectés. Mais Érasme semble continuer à croire possible une réconciliation des deux adversaires. Le 16 juin, il écrit à François 1^{er} quels seraient les multiples bienfaits de la concorde entre les États que contrôlent les deux souverains, en particulier ce qui lui tient le plus à cœur : le développement des études et la réforme de l'Église. Inutile de préciser qu'il n'est guère entendu. Il est vrai que, dans cette lettre, il reconnaît parler franchement au roi, censé apprécier cette franchise ; il attaque nominalement Sutor et Noël Bédard, défend Louis de Berquin qui a été jeté en prison.

Louis de Berquin était difficile à défendre. Ce gentilhomme originaire de l'Artois, qui siégeait au conseil de l'État, a pris parti pour les réformes religieuses et accusé d'hérésie les professeurs de la Sorbonne, faculté de théologie dont le doyen est alors Noël Bédard (1470-1537) ancien professeur du collège de Montaigu. Érasme avait été presque pris de panique en apprenant que Berquin s'était mis à traduire ses livres en français. Il lui avait écrit, dans une lettre datée du 25 août 1525 :

Je crois que tu n'agis que dans de bonnes intentions, très savant Berquin, mais en attendant tu ajoutes à mon accablement le poids de grandes rancunes en traduisant mes ouvrages en langue vulgaire et en les portant à la connaissance des théologiens. Il en est parmi eux d'honnêtes et de sincères, je le sais, mais la mauvaise humeur de quelques-uns a souvent raison de la modération du plus grand nombre. [...] Tu agirais peut-être mieux dans le sens de ton intérêt, mon cher Berquin, si tu ne réveillais pas une querelle qui s'est déjà une fois assoupie. Notre cher Papillon nous a quittés, précédé par Deloynes.

Érasme, op. cit., p. 1118 ; Érasme à Louis de Berquin, Bâle le 25 août 1525. Traduction de Daniel Ménager.

Érasme n'hésitait pas à préciser à Berquin les dangers tels qu'il les percevait ; il pensait que le luthérien Antoine Papillon, protégé de Marguerite de Navarre, avait été éliminé par le poison. Peine perdue : ces conseils de prudence étaient restés sans effet, et Berquin avait provoqué le scandale en attaquant la Sorbonne, puis continué à entasser chez lui des livres interdits sans tenir compte des mises en garde.

Dénoncé, il est emprisonné à la Conciergerie. Marguerite de Navarre intercède alors en sa faveur, rejoignant Érasme dans sa supplique. François 1^{er} qui rentre de Madrid ordonne de surseoir au jugement. L'alerte a été chaude pour Berquin.

La lettre à François 1^{er} fait suite à la missive qu'Érasme avait adressée à Marguerite de Navarre, après le désastre de Pavie, lettre « de consolation » dans laquelle l'auteur, se reconnaissant sujet de Charles Quint, ménageait son propre souverain, et qui était restée sans réponse. Marguerite jugeait probablement offensante pour sa dignité cette consolation qui avait de multiples finalités, alors que les difficultés se multipliaient pour la Maison de Valois.

La monarchie française, que l'on soupçonne alors de sympathie pour les réformés, hésite sur la conduite à tenir. Accusé d'avoir traduit les Évangiles en français, Lefèvre d'Étaples qui avait fait partie du « cénacle de Meaux » de 1521 à 1525 à l'appel de Guillaume Briçonnet s'est enfui à Strasbourg sous un faux nom, Antonius Peregrinus, « semblable à ce vieillard de la comédie qui était Chrémès à Athènes et Stilpon à Mégare » ajoute Érasme. En novembre 1525 la Sorbonne avait censuré quarante-huit propositions des *Épîtres et Évangiles* qu'il avait dirigés. Mais Lefèvre n'était pas véritablement menacé par le pouvoir royal ; peu après il est rappelé à la cour. Érasme avait beaucoup d'estime pour les travaux importants de Lefèvre d'Étaples : traduction en latin d'Aristote, puis travaux bibliques avec l'édition d'un *Psautier quintuple* (1509) ainsi que les *Commentaires sur les Épîtres de Paul* (1512). Malgré cela, les rapports entre les deux savants restent assez tièdes, leur christologie ne s'accordant pas vraiment : Lefèvre discernait chez Érasme une tendance à l'arianisme. Au-delà de cette divergence sur le fond, Érasme ne s'était pas privé d'égratigner de ses sarcasmes le malheureux Lefèvre, qu'il ne détestait pas par ailleurs. Celui-ci lui en avait gardé une certaine rancune ; ils s'étaient rencontrés pour la première fois en 1511 et se revoient à Bâle une dernière fois en 1526 sans avoir jamais entretenu de rapports véritablement cordiaux.

Le 6 mai 1527, l'armée impériale pénètre dans Rome et met la ville au pillage. Elle comporte des catholiques et des partisans de Luther : les *tercios* espagnols dépendent en principe du cardinal de Bourbon, les lansquenets allemands de Georg Frundsberg. Les premiers font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, massacrent ceux qui s'opposent à eux ; les seconds profanent les églises et saccagent les monuments de l'Antiquité. Clément VII se réfugie à l'intérieur du château Saint Ange, dans lequel il se trouve pratiquement pris au piège.

Parmi les victimes du désastre figurent Paolo Bombace, helléniste devenu secrétaire apostolique pour qui la Bibliothèque vaticane n'avait plus de secrets. Il entretenait une correspondance régulière avec Érasme, qui le comptait au nombre de ses plus fidèles amis. Ses écrits ont été dispersés et détruits, pour la plupart, lors du pillage de la ville. Jacques Sadolet, secrétaire de Clément VII, avait eu la chance de partir de Rome quelques jours plus tôt, mais sa riche bibliothèque contenant des manuscrits grecs et latins avait été embarquée à bord d'un navire qui quitte le port d'Ostie mais se trouve bientôt touché par la peste et assigné à la quarantaine. La bibliothèque, on ne sait trop pourquoi, peut-être par peur de la contagion, se trouve dispersée et en grande partie détruite elle aussi.

Le 15 mai, l'humaniste écrit au roi de Pologne Sigismond 1^{er} : il déplore une fois de plus la guerre qui oppose deux princes chrétiens et constate avec amertume l'ampleur des victoires ottomanes à Rhodes, en Syrie et en Égypte. Les Turcs envahissent désormais la Hongrie et vont menacer Vienne. Or, le roi Sigismond reste pour Érasme un modèle de souverain car il a refusé l'annexion de provinces prussiennes ou russes et même les couronnes de Norvège et de Suède après la chute de Christian II de Danemark. Sigismond n'accepte que les guerres défensives pour protéger les peuples de ses provinces, ce qui correspond pleinement aux idées érasmiennes sur les questions militaires.

Le 22 mai, la Ligue de Cognac regroupe François 1^{er} et la plupart des princes italiens, affolés par la victoire décisive de Charles Quint. Contrairement à ce qu'Érasme avait toujours conseillé, le pape entre dans cette ligue où il fait figure de souverain parmi les autres. Faire

entrer le Saint Siège dans ce type d'alliance particulière aboutit à dégrader son image et à ruiner sa crédibilité par rapport à l'Église universelle : c'est ce que pense Érasme et c'est ce qu'il n'a cessé de répéter aux puissants de ce monde. Mais il n'a pas été entendu et voit réapparaître l'image d'un pape faisant la guerre, l'image honnie de Jules II.

Les événements ne sont connus à Bâle que vers la fin du mois de mai. Par rapport à tout cela, Érasme a des réactions qui peuvent paraître assez froides ; mais il faut tenir compte du fait qu'il était tenu à une certaine réserve en raison de son titre de conseiller. Le sac de Rome l'affecte sans doute moins que la perspective de la reprise des hostilités qui vont suivre et qui risquent fort d'être durables. Parmi les érasmiens, d'aucuns, comme Jean-Louis Vivès alors aux Pays-Bas, pensent que la victoire de Charles Quint peut permettre la réforme chrétienne que tous attendent. Pour l'Espagnol Alonso de Valdès, la Ville éternelle a subi le châtement qu'elle méritait en raison d'une longue période de désordres. C'est ce qu'il explique dans le *Dialogue de Lactance et de l'Archidiacre*. Érasme pensait probablement à peu près la même chose. Mais il veut aussi maintenir la possibilité, si ténue soit-elle, d'une médiation entre les deux souverains et préfère donc garder le silence et se borner à des paroles de compassion, qui peuvent paraître très générales et assez formelles par rapport aux malheurs subis par Rome.

Pratiquement prisonnier des troupes de Charles Quint dans le château Saint Ange, Clément VII capitule. L'empereur accepte de lui rendre son magistère spirituel mais pas l'administration des États de l'Église : Clément VII reste dépendant de Charles Quint et ne joue plus aucun rôle dans la politique italienne. Érasme est informé de tout cela par ses amis des Pays Bas, comme Jean Louis Vivès et Marc de Lauwereyn, chanoine de Bruges.

Le 2 septembre 1527, Érasme réitère en termes solennels sa fidélité à Charles Quint. Le texte de sa lettre, traduit par Alonso de Valdès en castillan, est publié en 1528 accompagné de trois colloques. Cette publication renforce l'idée que l'humaniste approuve la politique hostile à Clément VII de l'empereur, même s'il déplore évidemment les excès commis par les lansquenets et les tercios. Il n'écrit d'ailleurs à Clément VII que le 3 avril 1528 pour lui dire les sentiments d'horreur qu'il éprouve en pensant à ces journées de pillage. Mais il ne semble pas vraiment faire preuve de compassion ; il était persuadé que le pape devait se rendre à Nice pour inaugurer, sous l'égide du duc de Savoie, une conférence de souverains pour la paix. Il mentionne cette réunion qui n'aura pas lieu, en souhaite le succès et revient à ses griefs habituels contre les calomnies que répand Aléandre contre lui. Cette lettre à Clément VII s'appesantit moins sur les malheurs du pape, qui aurait pu mourir dans le château Saint Ange, que sur ceux des humanistes, en particulier Bembo et Sadolet. Une autre lettre, à Sadolet cette fois, évoque les désaccords au sein de l'Église ; plus qu'aux partisans de Luther, Érasme s'en prend aux moines et aux théologiens.

Le sac de Rome, en 1527, a provoqué un choc sans précédent chez les humanistes et les lettrés de toute l'Italie. La Ville éternelle avait été épargnée jusque-là, y compris en 1494 lors de la descente vers Naples des troupes de Charles VIII. Rome faisait figure d'asile inviolable, ce qui n'est plus le cas après ces journées dont, en fin de compte, l'empereur est responsable.

Le Cicéronien

Un nouveau dialogue, de volume plus important qu'un colloque, prend tournure, s'amplifie et finalement paraît en mars 1528 chez Froben : c'est le *Ciceronianus*. L'ouvrage est adressé à Johann von Vlatten, un Allemand attaché au personnel diplomatique du duc de Clèves. En 1523, ce personnage avait déjà reçu d'Érasme la dédicace d'une édition des *Tusculanes*. Mais désormais il ne s'agit plus de cultiver Cicéron en tant qu'auteur.

Depuis les années 1520, un petit groupe d'humanistes manifeste une sorte d'engouement pour Cicéron, ses idées et surtout son style, car il est considéré comme la référence suprême en matière de classicisme latin. D'où une forme de purisme dans lequel Érasme voit, pour le moins, une affectation à la fois vaniteuse et stérile. De ce point de vue, il ne s'agit guère que d'une question de forme, une sorte de préciosité avant la lettre. Mais allant au fond des choses, Érasme perçoit dans cette attitude une forme de détachement par rapport au christianisme et un désir confus de retour au paganisme. Dans leur volonté de présenter « à l'antique » les faits du monde contemporain, certains passionnés de lettres anciennes finissent par se tromper d'époque et mal interpréter des textes de l'antiquité dont le caractère intemporel leur échappe. En 1509, Tommaso Fedra Inghirami avait prêché devant Jules II, le vendredi saint, en remplaçant les noms de la Vierge, des anges et des mystères chrétiens par ceux de divinités ou de sacrifices romains. Érasme connaissait bien ce personnage, qui l'avait introduit dans l'entourage du pape et lui avait révélé les trésors de la Bibliothèque vaticane. Il s'entendait bien avec Inghirami mais n'appréciait guère chez lui une forme d'académisme à la fois pompeux et suranné. En revanche, il avait beaucoup moins de sympathie pour Christophe de Longueil, qui venait pourtant comme lui des Pays-Bas. Originaire de Malines, Longueil avait fréquenté les universités françaises et avait même été initié aux lettres classiques par Guillaume Budé. Il avait ensuite décidé de partir pour Rome, où il avait rencontré Bembo et Sadolet.

La fréquentation assidue de l'Académie romaine avait fait de Longueil un incondicional de Cicéron, perçu comme la référence ultime tant en ce qui concerne l'expression que les idées. Mais Longueil, par rapport aux autres puristes cicéroniens, faisait partie des « barbares » venus de mondes périphériques. Il avait dû faire ses preuves, et avait notamment prononcé cinq discours de type officiel sur la grandeur de Rome. À partir de ce moment, il était devenu citoyen de l'*Urbs*. Mais non sans difficultés : certains refusaient ses professions publiques d'admiration pour Guillaume Budé, un autre barbare. Devenu le jouet d'une controverse, Longueil avait élaboré pour sa défense un plaidoyer en deux parties, sur le modèle cicéronien évidemment, qui avait confondu ses adversaires.

Érasme avait suivi tout cela. Il reconnaissait bien volontiers que Longueil possédait une grande connaissance de la langue et de la littérature latines. Après la tenue de la Diète de Worms, Longueil s'était fixé à Padoue et avait écrit un discours contre les luthériens, peu avant sa mort, en 1522. Son décès était passé assez inaperçu et cela avait conforté Érasme dans l'idée que la vie de Longueil avait été gâchée par son obstination à se faire l'imitateur servile de Cicéron. Au fond, exalter le passé de Rome n'avait guère de sens pour l'humaniste chrétien : la religion prêchée par le Christ était venue adoucir la brutalité des mœurs, éliminer la corruption qui sévissait de manière récurrente chez les Romains. Car Érasme comme tous ceux qui s'étaient longuement penchés sur la civilisation romaine savait à quoi s'en tenir sur ses insuffisances et ses défauts. Les qualités éminentes de la littérature et de la philosophie latines se suffisaient à elles-mêmes et n'avaient rien à gagner à l'exaltation triomphante du passé.

D'ailleurs, la querelle autour de Cicéron et de sa prééminence littéraire existait bien avant Longueil et Érasme. Lorenzo Valla pensait déjà que le latin de Quintilien l'emportait sur celui de Cicéron. Pour Ange Politien, les écrivains contemporains avaient tout intérêt à rechercher leurs propres modèles. En 1512 et 1513, l'affaire avait atteint l'entourage du pape : lors d'un débat tumultueux, Pietro Bembo, qui mettait à la mode antique les brefs de Léon X, s'était opposé à Jean-François Pic de La Mirandole, suspect d'hétérodoxie et hostile à toute forme d'imitation servile des auteurs latins.

Secrétaire de Léon X, Pietro Bembo (1470-1547) était proche de Sadolet et n'était pas hostile à l'humanisme érasmien. Issu du patriciat vénitien, il s'était retiré dans sa ville d'origine pour

se consacrer à la littérature. Son admiration pour Cicéron ne l'a pas empêché d'écrire, en italien, des poésies imitées de Pétrarque et des dialogues sur l'amour, *Gli Arsolani*, écrits au château d'Arsolo. En latin, son *Histoire de Venise* veut imiter le style de Cicéron.

Dans ce contexte, le *Ciceronianus* affirme le droit de critique par rapport au passé romain et refuse toute forme de conformisme. Trois personnages se donnent la réplique dans ce dialogue d'Érasme : Nosoponus représente le partisan inconditionnel de Cicéron, étroit d'esprit et arc-bouté sur ses positions. Hypologus est censé jouer le rôle d'arbitre. En fait, il est cicéronien, mais le lecteur s'aperçoit au cours du dialogue qu'il n'est pas véritablement convaincu. Il représente le partisan de Cicéron par conformisme intellectuel et social. Enfin, le troisième personnage, Bulephorus, correspond au bon conseiller. C'est Érasme qui parle et donne son point de vue.

Nosoponus est probablement Longueil, même si cela n'a jamais été précisé par l'auteur, qui avait toutefois reçu à Louvain, chez lui, le chef de file des cicéroniens. Il raconte un peu plus tard à Alciat que le personnage n'avait pas daigné sourire une seule fois pendant les trois jours où il avait été reçu. Nosoponus ne craint pas d'affirmer qu'en sept ans il n'a pas touché d'autres livres que ceux de Cicéron ; et il réussit à désigner Dieu, le Christ et la Vierge à l'aide de périphrases que l'on peut trouver chez les auteurs latins païens. En fin de compte, Érasme n'a pas beaucoup de peine à expliquer que le style de Cicéron, style oratoire, ne convient qu'au monde latin de son époque. Et que même les idées qu'exprimait le grand avocat ne conviennent pas toutes à tous les temps, de même que le vocabulaire latin de la fin de la République ne peut rendre le sens des termes chrétiens. Bref, Cicéron a fait son temps et le latin classique que l'on utilise au Vatican est surtout utilisé lors des réceptions d'ambassadeurs. Quand il s'agit de choses sérieuses, on s'exprime en toscan. Il est étonnant de constater ici que l'humaniste hollandais qui s'est toujours refusé à écrire en une autre langue que la latine reconnaît que cette langue ancienne est dépassée par les idiomes modernes lorsqu'il s'agit de conversations portant sur le fond des choses.

Le *Ciceronianus* est aussi un ouvrage d'histoire littéraire, dans lequel l'auteur présente un tableau des humanistes italiens à partir de Pétrarque, qui a remis au goût du jour les lettres anciennes. Après lui, un certain nombre d'humanistes comme Filelfo, Poggio Bracciolini, Ange Politien, Pomponio Leto, se sont intéressés à la langue latine. La critique littéraire est représentée par Lorenzo Valla, la philosophie par Ermolao Barbaro, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole. Loin de copier sans réflexion les maîtres anciens, ces différents écrivains ont réfléchi aux idées comme à l'expression des auteurs latins et ont élaboré à partir de cette réflexion leurs propres façons d'exprimer ce qu'ils voulaient dire.

Érasme s'en prend sans ménagements aux poètes italiens modernes. Il n'appréciait guère les poètes anciens eux-mêmes : il éprouve, en fonction de son éducation, une sorte de répulsion à l'égard des poètes légers comme Tibulle ou Catulle que l'Église qualifiait d'« obscènes ». Chez Térence, qu'il édite en 1532, il semble apprécier surtout la qualité du style. Il ne réalise qu'un seul commentaire de poème, celui de la *Nux*, poème allégorique que l'on attribuait à tort à Ovide. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait reprocher à ces poètes d'être païens. En revanche, il semble détester Pontanus (Giovanni Pontano, 1429-1503), principal représentant de l'Académie napolitaine, qui est l'auteur d'œuvres morales à travers lesquelles, selon Érasme, on ne peut savoir s'il est chrétien ou non ; et de recueil de poésies, *De hortis Hesperidum*, *De fortuna*, dont le titre seul reflète l'influence antique. Un « singe de Cicéron » pour notre humaniste. Il est un peu moins sévère pour Sannazar (Jacopo Sannazaro, 1458-1530) dont *L'Arcadie* est imprimée à Venise en 1502, le *Carmen de passione Dominica* en 1513. Il traite de sujets ouvertement chrétiens mais ses poèmes restent encombrés de références aux Muses et aux Sybilles ; il invoque Phébus et utilise *deorum* pour désigner les saints. De même, les critiques d'Érasme sont acerbes à l'encontre de Michael Tarchianota

Marullus (Marulle, 1445-1500), né près de Constantinople et accueilli en Italie par Laurent de Médicis. Ses qualités de poète sont réelles mais ses *Epigrammata* (1493) et ses *Hymnes naturels* (1497) dédiés aux dieux de Rome et de la Guerre sont caractéristiques des abus nés d'une admiration sans bornes de l'Antiquité.

Avec le *Cicéronien*, Érasme dénonce l'indifférence religieuse qu'il a perçue chez une partie des humanistes, cette indifférence qu'il a cru percevoir aussi chez Aléandre. La réponse à cet ouvrage vient d'un personnage alors peu connu, Jules César Scaliger. Né en 1484 près du lac de Garde, il s'est établi dans le sud-ouest de la France en 1526. Scaliger obtient la reconnaissance des ennemis d'Érasme en multipliant contre lui des attaques souvent sans rapport avec le contenu du *Cicéronien*. Induit en erreur, Érasme pense que ce discours caustique et même haineux ne peut provenir que d'Aléandre, qu'il perçoit alors comme son pire ennemi et qui est devenu pour lui une véritable obsession. De son côté, Scaliger ne réussit à faire imprimer son texte qu'en 1531.

Les Colloques

Les *Colloques* restent une des principales œuvres d'Érasme, l'une de celles qui sont encore lues aujourd'hui, avec les *Adages* et l'*Éloge de la Folie*. Elle a été enrichie, transformée, améliorée tout au long de la vie de l'auteur, depuis la première édition (1518) faite par Froben sans l'assentiment d'Érasme, jusqu'à la dernière, en 1533. Au total, quatorze éditions du vivant de l'auteur, dont les principales correspondent à 1518, 1519, 1522, 1523, 1526 et 1533. Ensuite, se sont multipliées les éditions en latin et surtout les traductions, dans la plupart des langues européennes. À l'intérieur des recueils, les « colloques » de taille diverse ont vu leur nombre augmenter pour atteindre plus de soixante-dix.

Le projet initial remonte très loin, à l'année 1498. L'humaniste se trouve à Paris et cherche des moyens d'assurer sa subsistance ; il rencontre Augustin Vincent, ou Caminade, et ses deux élèves Henri et Christian Northoff. Il va lui aussi leur donner des cours et c'est pour aider les élèves qu'il met au point un manuel pour apprendre à écrire en latin et aussi à se comporter en société. Dans cette optique il présentait des phrases, tournures, expressions nécessaires à la conversation, relatives à la rencontre d'un ami ou à la santé. Pour Érasme, cet idéal de l'« honnête homme » qui préfigure celui du XVII^e siècle est indissociable de l'esprit chrétien. Pour faciliter la lecture, ces formules se trouvent insérées dans des dialogues traitant de questions religieuses, morales ou politiques. Le titre d'origine était modeste : *Formules d'entretiens familiers utiles aux jeunes gens pour polir leur style et diriger leur vie*.

Grande est la surprise de l'écrivain lorsqu'il apprend que ce manuel plus ou moins oublié depuis vingt ans est publié en 1518, chez Froben à Bâle, avec une préface de Beatus Rhenanus. Procédé pour le moins cavalier que d'éditer un ouvrage sans consentement de son auteur ; même si les conceptions sur la propriété intellectuelle ne sont pas les mêmes qu'aujourd'hui, Érasme est très mécontent. Il l'est plus encore lorsqu'il constate que les exemplaires sont remplis de fautes. En revanche, il est secrètement flatté un peu plus tard du succès de l'ouvrage. Il décide donc de publier une édition corrigée, tout en affirmant qu'il n'en est pas l'auteur ; cette seconde édition voit le jour chez Martens à Louvain en 1519.

Il n'est pas certain qu'Érasme ait gardé rancune à Froben de l'édition de 1518. Comme de nombreuses contrefaçons circulent, parfois pleines d'erreurs, il met au point une troisième édition augmentée de manière à arrêter cela. Pour bien montrer à Froben qu'il ne lui en veut pas, il dédie ce recueil à son fils Erasmus, qui est aussi le filleul de l'écrivain. Ce second recueil paraît donc chez Froben en mars 1522. Ensuite, il y aura une dizaine d'éditions jusqu'à

1533, la dernière du vivant de l'auteur. Elles portent le titre initial jusqu'en 1526, où elles deviennent les *Opus familiarum Colloquiorum* ce qui leur confère une dimension plus « littéraire ». Chaque nouvelle édition voit s'ajouter de nouveaux entretiens ou « colloques ». Le dernier de ces dialogues, *L'épicurien*, peut être vu comme le testament philosophique et religieux d'Érasme.

Le « banquet religieux » (*Convivium religiosum*) est publié à Bâle en deux temps au cours de l'année 1522 ; la version définitive a suivi de quelques mois un premier texte plus court. Considéré comme l'un des plus beaux écrits de notre auteur, il présente un repas entre neuf amis qui discutent de l'Écriture. Parmi les convives, figurent John Colet (Timothée) et Jean Vitrier (Eulalius). Le maître de maison, Eusebius, est évidemment Érasme ; au long du festin les préoccupations spirituelles ne font jamais oublier la saveur des mets.

Eusebius a invité ses amis à un repas dans sa maison de campagne : fruits et légumes du jardin constituent l'essentiel des agapes. Ce domaine qui pourrait faire penser à la villa de Cicéron à Astura, près d'Antium, est placé sous la protection du Christ, qui transforme ainsi l'état d'esprit de l'Antiquité païenne : « c'est Lui, et non pas un obscène Priape, que j'ai chargé de veiller sur mon jardin et sur tout ce que je possède, sur mon corps et sur mon âme ». Le jardin, qui évoque un jardin botanique avec ses plantes répertoriées, est doublé à l'intérieur du logis de fresques représentant elles-mêmes des jardins emplis d'une foule d'animaux qui sont autant de prétextes à diverses explications symboliques. Le spectateur découvre sur les murs de cette maison toute la cosmographie de la Renaissance : « Pour l'heure, jetez seulement un coup d'œil sur le troisième mur où sont des lacs, des fleuves, des mers, avec tous les poissons remarquables. Ici le Nil, dans lequel vous voyez un dauphin, ami des hommes, aux prises avec un crocodile [...] ».

La place d'honneur revient au plus âgé, Timothée (Colet). Eulalius (Vitrier) commente les Épîtres de Paul et discute en particulier sur la suppression des interdits alimentaires et l'institution matrimoniale. Eusebius (Érasme) se lance dans une longue tirade sur la vertu de certains auteurs païens, approchant celle des chrétiens.

Les Écritures ont partout, c'est vrai, la première autorité, mais il m'est arrivé parfois de trouver des phrases dites par les Anciens ou écrites par des païens, parmi lesquels des poètes, qui ont une résonance si pure, si sainte, si divine, que je ne peux croire qu'alors qu'ils étaient en train d'écrire leur intelligence n'était pas sous l'influence d'un bon ange. Il est possible que l'esprit du Christ se soit répandu d'une manière plus vaste que nous ne le pensons. Et la communauté des saints comporte beaucoup de noms qui ne se trouvent pas sur cette terre dans nos catalogues. J'ouvrirai mon âme à mes amis : quand je lis les ouvrages de Cicéron intitulés *De la vieillesse*, *De l'amitié*, *Traité des devoirs*, *Sur les questions tusculanes*, je couvre parfois ces livres de baisers et suis rempli de vénération pour cette âme sainte qui fut inspirée par l'Esprit du ciel. Mais au contraire, quand je lis certains ouvrages récents qui traitent de politique, d'économie, d'éthique, ô Dieu éternel ! qu'ils sont froids en comparaison des anciens ! Si bien qu'en ce qui me concerne j'aimerais mieux voir disparaître tout Scot et bon nombre de ses semblables plutôt que les livres du seul Cicéron, ou du seul Plutarque.

Érasme, *Colloquium religiosum* (« Le banquet religieux »). Traduction de l'auteur.

Les convives poursuivent sur une discussion des mérites respectifs de Cicéron, Caton, Platon, et c'est à cet instant que l'un d'eux, Nephalius, affirme : « Aussi quand je lis de tels traits de ces grands hommes, j'ai peine à me retenir de dire : « Saint Socrate priez pour nous ». Lui donnant la réplique, Chrysoglottus évoque le salut possible des païens : « Et moi je ne me retiens pas de penser que les âmes saintes de Virgile et d'Horace sont sauvées ». Le thème du salut des païens se poursuit ensuite à la Renaissance et plus tard : certains jésuites, comme Lessius, l'ont développé au début du XVII^e siècle avant les libertins, qui découvrent ce thème avec la *Vertu des Payens* de La Mothe de Vayer. Dante avait déjà supposé le « pré-christianisme » de Virgile dans la *Divine Comédie*. Mais, comme l'a fait remarquer Jean-Claude Margolin, il est plus difficile de béatifier Horace.

Le *banquet religieux* développe également le thème de la charité, qui est étroitement lié à ceux de pauvreté et de mendicité. Une discussion entre Timothée-Colet et Eusebius-Érasme met les choses au point.

TIMOTHEUS Le Christ nous demande de donner à tous ceux qui demandent ; mais si je faisais cela, ce serait moi qui serais obligé de mendier en moins d'un mois.

EUSEBIUS Pour moi je pense que le Christ parle de ceux qui demandent ce qui est indispensable. Mais ceux qui demandent, ou même qui exigent des sommes importantes pour faire installer des salles à manger dignes de Lucullus, ou pire encore pour satisfaire leur amour du luxe et du plaisir, c'est leur faire la charité que de refuser de leur donner. À l'inverse c'est commettre un vol que de donner à ceux qui en feront un mauvais usage des biens qui reviennent à des gens qui sont dans le besoin.

C'est pourquoi il paraît difficile de ne pas accuser de péché mortel ceux qui jettent l'argent par les fenêtres, à seule fin de construire des bâtiments ou décorer les monastères et les églises, alors qu'au même moment on peut voir tant de temples vivants du Christ qui en sont presque à mourir de faim, nus, grelottants, torturés par le manque de tout ce qui leur serait nécessaire. Quand j'étais en Angleterre, il m'est arrivé de visiter le tombeau de Saint Thomas [Thomas Beckett] ; il est couvert d'une quantité infinie de pierres précieuses de grande valeur, sans parler d'autres richesses surprenantes. Il serait mieux, à mon sens, de distribuer aux pauvres toutes ces richesses superflues afin qu'ils puissent satisfaire leurs besoins élémentaires, plutôt que de garder tout cela jusqu'au jour où des tyrans viendront s'en emparer d'un seul coup ; on pourrait orner le tombeau de fleurs et de feuillages, ce qui serait, je pense, plus agréable à ce grand saint.

Érasme, *Colloquium religiosum*. Traduction de l'auteur.

Sans doute conscient d'un certain décalage entre ces propos et son mode de vie désormais relativement bourgeois, Érasme fait une sorte d'autocritique ou, plus exactement, se défend face à un contradicteur. Timothée (Colet) lui objecte : « tu trouves mauvais qu'on dépense des sommes démesurées pour des églises. Mais ta maison aussi, tu aurais pu la faire construire pour beaucoup moins cher ». En effet, à lire le *Banquet religieux*, on a l'impression d'un véritable palais de la Renaissance. Il semble que les jardins aient été inspirés par celui de Froben ; Érasme ne vivait pas sur un tel pied à Bâle mais sa maison était confortable. Ses revenus avaient augmenté et lui permettaient une aisance relative. Il donne la parole à Eusebius pour défendre sa position :

Pour moi, je pense que [ma maison] ne dépasse pas le niveau de la simple propreté ou, si tu aimes mieux, de l'élégance. En tout cas, si je ne me trompe, elle est loin d'être luxueuse. Certaines personnes font construire des propriétés plus magnifiques tout en mendiant leur vie. Et cependant mes jardins eux-mêmes, en dépit de leur modestie, paient leur dette aux pauvres. Tous les jours je réduis mes dépenses, je suis plus frugal ainsi que ma famille afin d'être plus généreux envers les pauvres.

Érasme, *Colloquium religiosum*. Traduction de l'auteur.

Dans cette même édition des *Colloques* de 1522 figure l'*Apotheosis Capnionis*, « Apo théose de Capnion » ; c'est un hommage à Jean Reuchlin (1455-1522) grand hébraïsant qui enseignait à Tübingen et vient de mourir. Il s'appelait lui-même *capnion*, « petite fumée » en raison de son nom qui contient la racine *Rauch* (« fumée ») ; il apparaît là au Paradis, proche de Saint Jérôme et observé de loin par les dominicains qui voulaient faire jeter ses œuvres au feu, figurés sous forme de harpies. Le colloque est à la louange des trois langues anciennes et de ceux qui ont su les retrouver.

L'édition de 1523 est augmentée d'autres colloques. *Uxor mempsigamos*, « la femme qui se plaint du mariage » met en avant le principe de l'indissolubilité du mariage. L'humaniste n'est guère original dans ce domaine car pour lui comme pour ses contemporains la femme reste soumise à l'autorité de son époux. Mais il condamne toutefois les vocations religieuses et les mariages forcés. Il pense que le mariage doit reposer sur le choix des deux partenaires et les

parents ne peuvent pas imposer à leur fille, pour des raisons qui sont le plus souvent sociales, un mariage. En ce sens, il reste humaniste au sein du schéma paulinien et de la mentalité de son temps.

Le *Naufragium* (« le naufrage »), de 1523, lui aussi, a été censuré par la Sorbonne après avoir déclenché toute une polémique. L'enjeu est là encore le culte rendu à la Vierge et aux saints. Alors que leur vaisseau va sombrer, les passagers terrorisés adressent aux saints protecteurs, Saint Christophe notamment, et à la Vierge, des prières intéressées ainsi que des vœux qui ne seront pas honorés s'ils échappent à la mort. Parmi toutes ces prières le Christ est oublié ; et lors du naufrage, l'attitude égoïste d'un homme d'Église contraste avec la confiance sereine et altruiste d'une jeune mère. L'humaniste fait preuve dans ce petit texte d'une grande liberté de parole : « Jadis Vénus était la protectrice des marins parce qu'on la pensait née de l'écume de la mer. Depuis qu'elle a abandonné cette fonction protectrice, la Vierge Mère a succédé à cette mère qui n'était pas vierge » fait-il dire à un passager, ce qui contribue à provoquer le courroux de ses adversaires, Alberto Pio de Carpi en particulier.

L'édition de 1523 contient aussi les *Diversoria* (« les auberges »), une comparaison très pittoresque des auberges d'Allemagne et du Lyonnais. Comme on l'a vu, Érasme détestait l'inconfort et surtout l'ambiance « des « poêles » ou pièces surchauffées des auberges en pays germanique. Il insiste à plaisir sur la grossièreté des mœurs, au demeurant un véritable lieu commun de la littérature au XVI^e siècle. Il oppose à cela le bon accueil et le raffinement des hôtelleries dans la région de Lyon, qu'il appréciait beaucoup ainsi que la Bourgogne.

En 1524, les *Colloques* continuent à s'enrichir de nouvelles pièces. *Mendicitas*, « la mendicité », permet à l'auteur un ensemble de réflexions sur le nombre croissant de mendiants et de vagabonds que de nombreux bourgeois souhaitent voir astreints à un travail. Érasme reste là partagé entre l'amour de la liberté, dont il fait l'éloge, et son hostilité profonde à toute forme de paresse. Le *convivium fabulosum* qui a été traduit par « banquet des conteurs » met en scène le plaisir de raconter diverses histoires mais n'atteint pas à la profondeur du « banquet religieux ».

En 1526, le *Funus* ou « les funérailles » met en scène la manière de mourir, pompe et préoccupations matérielles ou simplicité évangélique. Arc-boutés sur leurs prérogatives, médecins et religieux se rejoignent dans l'appât du gain et l'hypocrisie. Plus abstrait, le *De rebus ac vocabulis*, « des choses et des mots » (1527) évoque le problème de l'idée exprimée par le discours. Deux interlocuteurs portent des noms qui ne correspondent pas à ce qu'ils sont. Puis Érasme revient à des préoccupations pédagogiques avec *Diluculum*, « le point du jour », en 1529. Il y développe les avantages du travail matinal et d'une vie réglée, ce que l'on peut rencontrer également chez Rabelais comme dans de nombreux ouvrages de la Renaissance. Enfin, l'année 1533 voit paraître le dernier des colloques : c'est *Epicureus*, « l'Épicurien », éloge du véritable épicurisme. Luther, dans sa colère contre Érasme, l'avait traité d'« épicurien ». Loin de considérer cela comme une injure, l'humaniste revendique cette appellation et termine les *Colloques* sur cette ultime méditation portant sur la vie spirituelle.

Si être épicurien consiste à vivre dans les plaisirs, personne ne mérite mieux ce nom que les hommes d'une vie sainte et pieuse. Considérons le sens des mots : personne n'est plus digne du nom d'Épicure, qui en grec signifie « protecteur », que le maître adorable de la philosophie chrétienne. Alors que la loi naturelle était presque effacée par les vices et que la loi de Moïse excitait les passions plus qu'elle ne les apaisait, alors que la tyrannie de Satan ne rencontrait pas d'obstacles en ce monde, le Christ seul apporta un secours efficace au genre humain qui périssait. Ils se trompent donc du tout au tout ceux qui piaillent que le Christ était morose et mélancolique, et qu'il nous a conviés à une vie sans attrait. C'est lui tout au contraire qui nous a révélé la vie parfaitement heureuse et débordante de plaisirs authentiques.

Érasme, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager ; op. cit., pages 386-387. « L'Épicurien » ; traduction Chomarar, Margolin, Ménager.

Érasme n'est guère apprécié des théologiens rigoristes pour ses œuvres littéraires, mais elles sont assez difficiles à attaquer car, précisément, ce sont des fictions littéraires. En revanche l'humaniste fait paraître durant l'été 1527 chez Froben une traduction latine d'un fragment grec du *Commentaire sur l'Évangile selon Saint Matthieu* dû à Origène. Ce texte court provoque une nouvelle flambée de colère chez les théologiens, car il donne une nouvelle vitalité à la pensée très contestée d'Origène. Mais il n'est guère apprécié non plus par les amis anglais d'Érasme, More et Fisher en particulier, qui font part au vieux savant d'une certaine réprobation en termes voilés : ils craignaient l'usage que risquaient d'en faire les sacramentaires zwingliens à propos de la présence du Christ dans l'Eucharistie. Malgré cela, Érasme poursuit son travail d'édition de l'ensemble du *corpus* d'Origène, parachevant le travail déjà très important de Jacques Merlin. Il n'achèvera pas lui-même cette dernière œuvre, que Beatus Rhenanus devra terminer en 1536 avant de l'éditer sous le nom d'Érasme.

VIII Fribourg et Bâle, la recherche d'un terrain neutre 1529-1536

Érasme, à partir des années 1527-1528, a de plus en plus tendance à rechercher un séjour où il se trouve à des groupes les plus radicaux, tant réformés que catholiques, et surtout à l'abri de l'accusation de favoriser tel ou tel des deux partis. Mais ce lieu de résidence « neutre » existe-t-il ? bien évidemment non, et l'écrivain se trouve confronté à la vague réformée qui secoue le pays de Bâle. En dépit de ses souhaits renouvelés de revoir les Pays-Bas, en dépit de ses amitiés dans une Angleterre elle aussi emportée par la crise religieuse, Érasme revient finit ses jours à Bâle après une expérience assez peu concluante à Fribourg.

Érasme à Fribourg

Bâle, jusque-là ville commerçante et paisible, se voit emportée à partir des années 1527-1528 dans le tourbillon des réformes religieuses. Les réformés bâlois sont dirigés par un ancien ami d'Érasme, Œcolampade. Au cours des années 1515 et 1516, cet hébraïsant d'une rare compétence aidait l'humaniste hollandais, chez Froben, à déchiffrer les textes bibliques dans cette langue avec laquelle Érasme a toujours eu des difficultés. Ensuite, Œcolampade prêche une réforme radicale de l'Église, dépassant Luther sur le plan théologique car il refuse la consubstantiation et l'idée de présence réelle de même que la notion de sacrement. Et au-delà de la théologie, les réformés bâlois n'admettent pas la timidité de Luther face aux princes, ni son respect de la hiérarchie. Ils refusent les discours modérés que tient Melancthon, qui semble édulcorer Luther. Ils rejoignent le radicalisme de Zwingli et des réformés de Zurich, ainsi que celui de Bucer à Strasbourg.

La révolte religieuse éclate en 1529, au début du Carême. Dans la cathédrale prise d'assaut, statues et images sont détruites. Les révoltés occupent ensuite les portes de la ville et les principaux lieux stratégiques, en particulier les places sur lesquelles sont braqués des canons. Désormais maîtres de la ville et de sa municipalité, ils font abolir la messe le 10 février puis célèbrent le 14 le culte évangélique à la cathédrale, en prenant comme modèles les cultes de Zurich et Strasbourg.

Érasme décide alors de quitter la ville, qu'il aime beaucoup par ailleurs. Il ne semble pas que sa sécurité ait été menacée. Il a conservé de réels rapports d'amitié avec Œcolampade, qui ne cherche pas à faire pression sur lui. Ce ne sont pas les autorités bâloises qu'il craint, mais les réactions de Rome s'il reste à Bâle. Il sait qu'inévitablement ses ennemis l'accuseront de

collusion secrète avec les partisans d'Écolampade. Mais il n'en décline pas moins l'invitation à venir s'installer à Besançon, ville impériale ; ni les propositions qui lui sont faites de venir à Cologne, bastion du catholicisme. A-t-il peur de paraître « trop » catholique ? son choix se porte finalement sur Fribourg en Brisgau, ville germanophone dans la dépendance des Habsbourg, assez peu éloignée de Bâle, dont la population et le conseil municipal sont restés catholiques sans toutefois avoir joué un rôle très actif dans la défense des conceptions romaines. Érasme sait que l'université de cette ville lui est très favorable ; il a quelques amis sur place, en particulier le juriste Ulrich Zäsi (Zasius).

Le 10 avril, l'humaniste est prêt à partir pour Fribourg, non sans regrets par rapport à Bâle. Un sauf-conduit lui a été établi par les services de l'archiduc Ferdinand, frère de Charles Quint. Une dernière rencontre avec Écolampade est organisée dans les jardins de Froben ; l'ancien ami d'Érasme préférerait qu'il ne quitte pas la ville, pour éviter de lui faire une mauvaise publicité. Mais l'humaniste ne veut pas, par sa présence, donner l'impression de cautionner ce qui s'y est passé, et notamment les scènes d'iconoclasme. Les deux hommes semblent s'être quittés de manière amicale ; le 13 avril 1529, au pont de Bâle, Érasme s'embarque avec quelques amis dont Boniface Amerbach. La ville de Fribourg ne se trouve qu'à une cinquantaine de kilomètres au nord de Bâle.

Les autorités impériales avaient mis à la disposition d'Érasme une belle et grande maison de Fribourg, qui au départ avait été construite pour l'empereur Maximilien. C'est la maison « Zum Walfisch » où il s'installe au cours du printemps. Sa première lettre dans cette ville date du 21 avril 1529. Il y vit entouré de quelques amis, comme à Bâle ; il s'y consacre à terminer un certain nombre de travaux en vue de l'édition, ce qui est plus difficile qu'à Bâle car l'atelier de Froben n'est pas sur place, et Fribourg est moins bien desservie par les routes. Il n'en termine pas moins l'impression de son *Saint Augustin* dont il dédie les 10 volumes, en mai, à Alfonso de Fonseca, l'archevêque de Tolède. Lors des débats de Valladolid en 1527, Fonseca avait défendu les idées érasmiennes qui rejoignaient celles de Las Casas contre Sepulveda et le parti des colons. Après les œuvres de Saint Augustin, il publie celles de Saint Jean Chrysostome. Mais il regrette Bâle, où il a passé huit années. Érasme aime les grandes villes, celles du brassage des populations, des marchandises et des idées. Il a beaucoup aimé la vie à Paris, à Rome, plus que dans des villes strictement universitaires comme Louvain ou Cambridge. Mais il aime aussi l'ambiance marchande qu'il a connue à Londres, à Anvers, à Bruxelles et à Bâle ; en revanche, il a tendance à s'ennuyer dans les petites villes comme Fribourg en Brisgau, dont on pourrait dire avec quelque anachronisme qu'elle est « provinciale » bien avant Balzac. Et puis, à Fribourg, la vie est chère, sans doute à cause des difficultés de communication.

Il apprend là que, le 17 avril 1529, son traducteur Louis de Berquin a été condamné par le Parlement de Paris pour avoir caché chez lui des ouvrages interdits. Il avait déjà été censuré à plusieurs reprises par la Sorbonne ; on se souvient que Marguerite de Navarre et Érasme avaient intercédé en sa faveur près du roi. Louis de Berquin avait échappé de peu à la mort mais il recommence à prêcher en faveur des réformes. En juin 1528, la mutilation d'une statue de la Vierge en plein quartier Saint Antoine sert de prétexte à la reprise des poursuites contre Berquin, à la demande de Louise de Savoie, en l'absence de Marguerite et de François 1^{er}. Le 16 avril 1529, Berquin est mis au pilori et on lui perce la langue avec un fer rouge. Envoyé mourir en prison, il réussit à faire appel devant le grand Conseil ; le Parlement le condamne alors à être pendu sur-le-champ et son corps est brûlé le lendemain, place Maubert. Tous ses livres sont brûlés en même temps que lui, à l'exception de quelques traductions d'Érasme. Une fois de plus, l'humaniste se trouvait assimilé à la cause protestante.

Érasme continue à travailler, en dépit de maux physiques de plus en plus présents. Sa correspondance est désormais très importante. En février 1529, il trace les devoirs d'une veuve chrétienne dans sa *Vidua christiana* dédiée à Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint devenue régente des Pays Bas et veuve du roi Louis. Mais cette même année circule le faux bruit de sa mort, répercuté à Rome par les ordres mendiants. Il confiera un peu plus tard à Jacques Sadolet que la maladie l'a tenu prisonnier des médecins durant toute l'année 1530. En avril 1531, paraît à Brescia, à l'initiative de l'humaniste Emilio Migli qui est aussi chancelier de cette ville, une traduction en toscan de l'*Enchiridion* qui a beaucoup de succès, mais moins toutefois que la version castillane de 1524.

Le De pueris instituendis

Alors qu'il se trouve encore à Fribourg en mars 1530, Érasme compose un petit traité destiné à l'éducation des enfants : *la civilité puérile*, nom sous lequel il est généralement connu. Avec ce petit ouvrage, Érasme est à l'origine d'un genre littéraire qui a perduré jusqu'à l'époque contemporaine. Destiné aux enfants de l'aristocratie, comme l'auteur le dit dans son préambule, le traité est dédié au jeune prince Henri de Bourgogne.

Les idées d'Érasme concernant l'éducation sont développées essentiellement dans deux traités, le *De Pronuntiatione* (1528) et le *De Pueris instituendis* (1529). Le second est en fait beaucoup plus ancien : c'est un ouvrage qui semble avoir été écrit dès 1509 en Italie, un peu avant le *De ratione Studii* de 1511. Il n'a pas été publié alors mais a été complété et même repris entièrement par la suite. Le *De Pronuntiatione* est composé entièrement en 1528 pour le jeune Maximilien et son tuteur Jacques de Borselen. Il ne se limite pas à étudier la prononciation du grec et du latin mais propose un programme complet d'études et de culture générale pour le grand public. Ce programme se retrouve dans la « civilité puérile », destinée à une longue carrière.

En effet, ce petit ouvrage est utilisé ensuite, et jusqu'au XIXe siècle, par les frères des Écoles chrétiennes, en dépit du nom de l'auteur. Il est vrai qu'Érasme est là très respectueux des formes vis-à-vis de l'Église et du clergé, en particulier dans le chapitre III (« de la manière de se comporter dans une église ») et dans le chapitre V (« des rencontres »).

Ce type de littérature pédagogique a son origine dans l'Antiquité : Érasme connaît les passages du *De officiis* (« Des devoirs ») de Cicéron qui lui sont consacrés, l'*Éducation de la Jeunesse* de Plutarque, les distiques de l'École de Salerne très répandus aux XVe-XVIe siècles. La source essentielle reste probablement les *Disticha de Moribus* de Dionysius Cato, composés sous les Antonins mais que l'on confondait alors avec Caton l'Ancien. On appelait ce traité « le Caton » et on l'utilisait comme manuel. Érasme en avait lui-même fait deux éditions, Strasbourg (1519) et Bâle (1520). Le Caton sera mis en vers français plus tard (1559) par François Habert sous le titre *Les quatre livres de Caton pour la doctrine de la Jeunesse*. Mais ces traités de l'Antiquité étaient consacrés à la civilité en général et quelques passages seulement traitaient des enfants. Ces derniers font davantage l'objet d'ouvrages du début de la Renaissance : Maffeo Vegio, *De educatione liberorum et scenum claris moribus libri sex*, Milan 1491 et Pierre Michault, *Doctrinal du temps présent* appelé aussi *Doctrinal de cour*, Bruges 1466. Par rapport à tout cela, le traité d'Érasme s'étend beaucoup plus sur les questions de bienséance, de comportement social, d'hygiène ; certains de ses aspects évoquent le colloque *Diversoria* sur les auberges.

Sept parties divisent ce petit manuel de 190 pages dans l'édition Bonneau (1877) : 1. La décence et l'indécence du maintien ; 2. Le vêtement ; 3. La manière de se comporter dans une église ; 4. Les repas ; 5. Les rencontres ; 6. Le jeu ; 7. Le coucher.

Comme on l'a vu un peu plus haut, l'auteur annonce dans son préambule qu'il destine ce traité aux enfants de la noblesse. Toutefois, il a une conception bien particulière de cette catégorie de la société :

La modestie, voilà ce qui convient surtout aux enfants, et principalement aux enfants nobles : or il faut réputer nobles tous ceux qui cultivent leur esprit par la pratique des belles-lettres. Que d'autres fassent pendre sur leurs écussons des lions, des aigles, des taureaux, des léopards : ceux-là possèdent plus de vraie noblesse, qui pourraient orner leurs armoiries d'autant d'emblèmes qu'ils ont cultivé d'arts libéraux.

La civilité puérile, Paris, Isidore Liseux, 1877. Traduction Alcide Bonneau.

L'auteur accorde beaucoup d'importance au maintien ainsi qu'aux expressions : préoccupation nouvelle, que l'on retrouve, deux ans plus tard, dans le *Pantagruel* que publie Rabelais. Le regard doit être doux, sans affectation ; il faut éviter les yeux fixes de l'effronterie, les yeux égarés dénotant la folie, les yeux fuyants qui révèlent un caractère sournois. Comme dans Rabelais, et avant lui, les questions de propreté jouent un grand rôle : éviter la morve au nez et, pour cela, utiliser un mouchoir, en évitant d'utiliser son bonnet ou son bras, ce qui socialement serait déplacé. Éviter de siffler comme aiment le faire certains courtisans ; ne pas cracher à terre, éclater de rire bruyamment, se farder, éructer, enlever à la pointe du couteau des restes d'aliments dans les dents. Les gestes parasites sont déconseillés : se gratter, regarder dans le vide, garder la bouche béante. La discipline du corps, qui sera aussi la grande affaire de la pédagogie des jésuites au XVIIe siècle, est conseillée là très tôt. Elle va de pair avec l'hygiène mais considérée d'un point de vue social plus que médical : éviter les poux, le contact avec les excréments, se dissimuler aux regards pour les besoins naturels. Il convient de se tenir droit, à la fois modestement et sans raideur. Certaines convenances sociales exigent parfois de savoir s'adapter : la révérence, par exemple, apparaît différente en fonction du pays, et les marques de politesse ne sont pas exactement les mêmes en Angleterre, France, Italie... À la fois physiquement et moralement, droiture, naturel et modestie semblent devoir aller de pair. Tout ceci sans concession aux diverses formes de mode : « tout ce qui plaît aux sots n'est pas nécessairement convenable, la véritable convenance consiste à satisfaire la nature et la raison ».

La discipline du corps est facilitée par le choix du vêtement, qui est « en quelque sorte le corps du corps et donne une idée des dispositions de l'esprit » (édition Bonneau, p. 107).

Dans une église, le recueillement est indissociable du maintien. L'auteur anticipe à ce point de vue sur les dispositions qui seront prises ou réactualisées par le concile de Trente, quelques décennies plus tard : saluer le Christ et les saints en entrant ; attitude de la prière ; attention concentrée, surtout lors de la prédication ; éviter de se promener dans l'église.

Le respect dû à Dieu dans les églises est dû également au prochain que l'on rencontre et se manifeste alors sous forme de politesse. Le contrôle du regard et de la voix font partie de la politesse de même que la gaieté à table est due aux convives. Éviter les repas silencieux où l'on pourrait dire de certains que « toute leur attention est absorbée par les plats ». Dans la conversation, éviter de blesser autrui par des paroles irréfléchies. Érasme a, sans doute là, pensé à son cas personnel : « c'est non seulement un outrage et une cruauté, mais une sottise, que d'appeler borgne un borgne, boiteux un boiteux, louche un louche et bâtard un bâtard ».

Suivre les conseils d'Érasme amène à devenir respectueux, pudique et discret tout en affirmant une personnalité policée et éduquée. Dans le cadre de la société impulsive du XVIe siècle, ce peut être un moyen de survie. C'est aussi, déjà, le portrait de l'« honnête homme » du XVIIe siècle que l'on voit se dessiner. Érasme semble discuter familièrement avec son

jeune élève, sait utiliser un vocabulaire concret, multipliant les allusions au bestiaire, évite d'apparaître docte ou abstrait.

L'édition d'origine donne en outre des conseils sur les premiers rudiments de l'éducation et souligne l'utilité des trois langues permettant l'accès direct à l'Écriture. Leur étude peut débiter dès les jeunes années. Érasme revenait ainsi à l'idée qui avait présidé à la mise en œuvre du collègue trilingue de Louvain et à l'*Oratio de linguis* de Pierre Mosellanus.

Imprimée à Bâle en latin en 1530, cette *Civilité puérile* connaît vite des traductions : une édition bilingue latin-anglais de Robert Whytington, Londres, 1532 ; une traduction française de Saliat, Paris, Simon Colines, 1537. Elle inspire deux imitateurs connus : Mathurin Cordier, qui a été le professeur de Calvin et qui publie une *Civile honesteté* ; et Jean-Baptiste de la Salle qui en fera un manuel à destination des frères des écoles chrétiennes, au risque d'enlever à l'original ce qui faisait sa fraîcheur.

Beaucoup plus important, et prenant la forme d'un petit traité (près de 80 pages dans l'édition de Jean-Claude Margolin), la *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis* (« Déclamation sur la nécessité de donner aux enfants une éducation précoce et libérale ») appartient au genre déclamatoire hérité de la littérature gréco-latine, comme l'*Éloge de la Folie*. Le texte est publié à Bâle, chez Jérôme Froben, en 1529 mais a été préparé beaucoup plus tôt, en Italie entre 1506 et 1509, comme on l'a vu ci-dessus. Selon Jean-Claude Margolin, Érasme n'avait pu le faire paraître alors, absorbé qu'il était par des tâches éditoriales plus urgentes, et surtout parce qu'il avait prêté ce manuscrit qui ne lui avait pas été restitué.

Il semble que ce texte ait été conçu comme une sorte d'illustration du traité de stylistique qu'il préparait autour de 1509, le « traité de la double abondance » (*De duplici copia verborum ac rerum*) et qui est publié en 1512. Les sources restent les auteurs classiques qu'il affectionne, Quintilien (*Institution oratoire*), Plutarque, ou plus exactement le Pseudo-Plutarque (*De l'éducation des enfants*), ainsi que les Évangiles et les Épîtres de Saint Paul. Au long du texte, se multiplient les sentences ou les allusions à diverses répliques tirées de Ménandre, Plutarque, Sénèque ou Aulu-Gelle.

L'auteur s'adresse officiellement au jeune Guillaume de Clèves, qui a treize ans en 1529. Mais, en fait, Érasme vise le précepteur du jeune garçon, Conrad Hersebach, qu'il a connu chez Froben. L'ensemble du texte constitue un plaidoyer pour une éducation soignée dès un âge très jeune. L'auteur développe l'idée selon laquelle l'homme, à la différence des animaux, est dépourvu de défenses naturelles et ne dispose que de sa seule intelligence, qu'il lui faut cultiver. C'est là le thème du « singe nu » que retrouve la psychologie contemporaine (Desmond Morris, *Le singe nu*, 1967).

Une éducation attentive et irréprochable est en effet la source de toutes les vertus. [...] C'est cette puissance qui nous a été principalement laissée. La même raison a conduit la nature à attribuer aux autres créatures la vitesse ou la faculté de voler, une vue perçante, un corps vigoureux ou volumineux, des écailles, une toison, un pelage, des lamelles, des cornes, des griffes, du venin, avantages qui leur permettent à la fois d'assurer leur propre sauvegarde, de pourvoir à leur nourriture et d'élever leurs petits. L'homme est le seul être que la Nature ait produit avec un corps mou, nu, dépourvu de toute armure ; mais à la place de tous ces attributs elle l'a gratifié d'un esprit doué pour le savoir, parce qu'en lui seul il les contiendrait tous à la condition d'être exercé. Par ailleurs, plus les animaux ont de sagesse instinctive, moins ils ont d'aptitudes pour apprendre. Les abeilles n'apprennent pas à construire leurs alvéoles, à amasser le pollen, à fabriquer du miel ; les fourmis ne sont pas instruites à rassembler dans un trou en été de quoi vivoter durant l'hiver ; tout cela elles le font par instinct naturel. Mais l'homme ne sait ni manger, ni marcher, ni parler sans une instruction préalable. [...] Quel animal sauvage et sans utilité deviendrait l'homme, s'il n'était pas formé et instruit tout à la fois avec zèle et promptitude ?

Érasme. Édition Blum, Godin, Margolin, Ménager ; Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992.
Traduction de J.-C. Margolin, pages 483-484

Montaigne, un peu plus tard, évoque lui aussi le débat entre raison et instinct dans l'apologie de Raymond Sebond (*Essais*, II, 12).

Difficultés et échecs d'une politique de conciliation

La politique de conciliation que préconise Érasme depuis longtemps semble alors plus envisageable qu'elle ne l'était un peu auparavant. En effet, les différents partisans d'une réforme apparaissent divisés : en avril 1529, Luther et Melancthon ont rencontré Zwingli, Bucer et Ecolampade à Marburg (Hesse). La rencontre s'est mal passée, les différents protagonistes n'ayant pu s'entendre sur les questions liées à l'Eucharistie, la présence réelle, la consubstantiation. Ces désaccords incitent Charles Quint à agir. Il se rapproche de Clément VII, dont il devient l'allié en décembre 1529 ; après quoi, le 22 février 1530, a lieu la cérémonie du couronnement par le pape à Bologne. L'empereur sait qu'il ne peut risquer le danger d'une sécession des réformés, surtout menée par les princes et les municipalités, alors que les Turcs contrôlent deux tiers de la Hongrie et menacent Vienne. La pensée d'Érasme est représentée, autour de l'empereur, par le chancelier Mercurino Gattinara (1465-1530) ; ce dernier, nommé Grand Chancelier en 1518, est devenu après la mort de Guillaume de Croÿ en 1521 le conseiller le plus influent de Charles Quint. Il explique le mécontentement d'une partie des fidèles par les abus directement liés aux abus de l'Église romaine. Charles Quint a fini par accepter l'idée d'un concile universel qui contraindrait la Curie à accomplir les aménagements nécessaires, sous contrôle impérial. L'empereur s'engage à rétablir l'unité religieuse de l'Empire à partir du moment où Clément VII lui promet de réunir sous des délais assez brefs cette assemblée œcuménique. Afin d'accomplir tout cela, l'empereur a besoin de mieux connaître les positions des réformateurs. C'est pourquoi il invite les différents chefs des églises réformées à la Diète qui doit s'ouvrir le 21 juin 1530 à Augsbourg.

Mais, en juin 1530, Gattinara meurt à Innsbruck, ce qui compromet les préliminaires de ce qui aurait pu devenir une politique érasmiennne. Peu auparavant, un ancien élève de Louvain, Cornelius Scheffer, diplomate attaché aux services impériaux, a reçu la mission d'écrire à Érasme pour lui demander son avis sur les possibilités de pacification religieuse. Les lettres qu'il écrit à cette date l'humaniste au chancelier dont il ignore le décès, ainsi qu'à l'empereur, sont perdues.

Érasme était très gêné par rapport au chancelier Gattinara. Celui-ci lui est très favorable, comme l'avait été le chancelier Sauvage. Mais Gattinara, qui avait eu des déboires avec la noblesse en 1517, défendait la conception médiévale de monarchie universelle. Érasme pensait non sans raison que ces idées risquaient de mener Charles Quint vers une politique belliqueuse ; l'humaniste semblait plutôt acquis, à la fin de sa vie, à l'idée d'autonomie des provinces ou de petits États comme les Pays-Bas ou la confédération helvétique.

La Diète commence ses sessions à la fin du mois de juin, en l'absence d'Érasme ; il aurait dû normalement participer à cette assemblée mais on ne le voit pas davantage à Augsbourg qu'on ne l'avait vu à Worms en 1521. Certes, Érasme invoque des problèmes de santé et il est effectivement malade de manière chronique ; mais il évite aussi de défendre personnellement son programme de réformes, n'ayant pas grande confiance en son éloquence et en ses capacités de persuasion face à une foule. Il écrit toutefois au cardinal Campeggio, le légat pontifical qui avait sollicité son avis. Encore une fois, il se plaint de ses détracteurs, en particulier d'Alberto Pio de Carpi, qui est aidé d'un collaborateur, probablement Juan Ginès de Sepulveda. Il insiste désormais sur les discordes qui apparaissent entre réformés, notamment entre partisans de Luther et de Zwingli. Ce dernier, ainsi que Capiton et

Écolampade, lui semblent plus à craindre que l'homme de Wittenberg pour la paix religieuse. En revanche, il reconnaît chez Charles Quint une certaine modération, qu'il faudrait encourager. De toute façon, le pouvoir impérial n'est pas assez influent en Allemagne pour que l'empereur puisse obtenir quoi que ce soit par la force. Érasme a même quelques lignes pour déplorer la persécution cruelle des anabaptistes, comme le remarque Augustin Renaudet (*Érasme et l'Italie*, p.211). À un ami de Padoue, Luca Bonfigli, il explique pourquoi il a décidé de ne pas participer à la Diète : il ne se sent pas la force d'imposer ses solutions et a peur d'être perçu comme un luthérien. Le 18 août, dans une nouvelle lettre à Campeggio, il explique qu'une guerre religieuse provoquerait la subversion et la ruine de l'Église ; il semble prévoir un échec de la Diète et proposerait, de son côté, la solution adoptée en 1436 par rapport aux tendances radicales de Bohême. L'Église, après avoir prêché la croisade contre l'hérésie, avait fini par composer avec les révoltés : ce sont les *Compactata* d'Iihlava. Il a conscience du fait que cette solution, qui est pour lui une solution de tolérance, sera perçue comme une capitulation. Beaucoup plus tard, le 3 octobre 1555, à Augsbourg, les Habsbourg capituleront de cette façon par rapport aux protestants d'Allemagne.

Dans ce contexte général de menaces pour la Paix, le texte d'une lettre-réponse datée de Fribourg le 17 mars 1530 prend toute son importance. Il ne concerne pas l'unité de l'Église mais les Turcs ; il représente aussi l'aboutissement de la pensée d'Érasme en matière de pacifisme, et ses limites. À l'origine de ce texte pèse la menace turque sur l'Occident : après la chute de Constantinople en 1453 et la fin de l'Empire romain d'Orient, la victoire turque de Mohács en 1526 et la mort de Louis II de Hongrie sur le champ de bataille permettent l'avancée ottomane en direction de Vienne. Le professeur de droit Johan Rinck de Cologne adresse à Érasme une « consultation » : *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*, « consultation très utile sur la question de savoir s'il faut faire la guerre aux Turcs ». La réponse forme un véritable petit livret, qui se présente aussi comme un commentaire du Psaume XXVIII, un des onze psaumes (sur cent cinquante) qu'il a commentés. Dans ce texte essentiel, Érasme ne répond pas vraiment à la question de savoir s'il faut établir une sorte de cordon sanitaire contre les Turcs à l'est et au sud de l'Europe. Il sait que la menace est bien réelle, et qu'elle n'efface pourtant pas les rivalités entre les princes européens. En ce qui concerne la croisade dont on parle beaucoup, Érasme sait aussi qu'elle est devenue, et surtout à Rome, un prétexte pour se procurer des fonds. Mais il faut avant tout chercher à préserver la paix, à n'importe quel prix ; toutes les formes de négociations diplomatiques doivent être envisagées, même le paiement de fortes sommes pour conserver la paix. « Il faut dans certains cas savoir fermer les yeux ; la complaisance invite à la complaisance. Il arrive parfois qu'il faille acheter la paix. Quand tu auras fait le calcul en mettant en balance les pertes que la guerre occasionne et le nombre de citoyens qui sans elle auront été sauvés de la mort, elle paraîtra achetée à bon marché, quel que soit le prix dont on l'ait payée ».

Toutefois, lorsque ces moyens sont épuisés, la guerre défensive s'impose pour la sauvegarde des vies mais aussi des valeurs tant religieuses que morales. Dans les cas ultimes, il s'agit de légitime défense. Toutefois il ne faut pas se faire d'illusions : massacrer les Turcs n'a guère de sens ; ce qui serait agréable à Dieu, c'est de les rendre chrétiens : « Alors votre triomphe sera très agréable au Christ, si nous accomplissons l'exploit, non tant de les massacrer que de les faire entrer dans la communauté de notre religion et de notre foi. [...] D'ailleurs juguler les Turcs, qu'est-ce d'autre qu'offrir un sacrifice à Orcus [Pluton, dieu des enfers] ? Posséder ce que possède le Turc, commander à ceux auxquels il commande et n'avoir aucune autre considération pourra nous rendre plus orgueilleux et plus avarés, mais cela ne nous rendra pas plus heureux ; et il y aura plus grand danger pour nous de dégénérer en Turcs qu'à les agréger au troupeau du Christ ».

Ce pacifisme militant assumé face aux Turcs doit l'être également face aux courants religieux dissidents. La question se pose évidemment à la veille de la Diète d'Augsbourg.

Lorsque la Diète commence ses débats à Augsbourg, Luther, alors au ban de l'Empire, n'y est pas présent. Successivement, les principaux chefs des mouvements réformés, désormais structurés en Églises, présentent leurs confessions de foi. Le 25 juin, celle de Wittenberg a été confiée à Melanchthon. Le 12 juillet, Bucer expose ce qu'est celle de Strasbourg et des villes du sud de l'Allemagne. Puis, le 31 juillet, c'est Zwingli qui présente celle des cantons suisses de Zurich, Berne et Bâle. Dans l'ensemble, Melanchthon a tendance à atténuer les oppositions ou du moins les désaccords entre Wittenberg et Rome. Il se contente de refuser au siège de Rome la suprématie absolue sur les autres Églises, mais sans nier son caractère apostolique. Il reconnaît les sept sacrements catholiques ainsi que le caractère indélébile du sacerdoce. Lors des débats, il va plus loin en ce qui concerne la reconnaissance de points aussi contestés que la confession auriculaire, les jeûnes obligatoires, la hiérarchie épiscopale. Il se contente de demander le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces. En fait, la position de Melanchthon peut apparaître alors très proche de celle d'Érasme, à cette différence que Melanchthon est plus sensible à la différence culturelle qui oppose la Rome de la Renaissance et l'Allemagne. Melanchthon reste luthérien, même si Luther lui-même pense qu'il va trop loin dans la conciliation.

En revanche, les sacramentaires sont indignés par cette position conciliante : Zwingli, en particulier, insiste sur les points de friction avec les positions romaines. Les théologiens catholiques, de leur côté, ne veulent rien céder : ni le célibat des prêtres, ni la nécessité des œuvres, ni la transsubstantiation, ni la suprématie de Rome. En septembre, c'est la rupture : les luthériens se voient accorder un délai de sept mois pour revenir dans la communion romaine. Les princes désormais « protestants » ainsi que les différents représentants des villes du sud et des cantons suisses quittent Augsbourg ; c'est pratiquement la rupture ouverte et une déclaration de guerre. La suite logique en est, le 15 novembre 1530, l'ordre impérial d'appliquer à la lettre l'édit de Worms, c'est-à-dire le rétablissement des évêques et la restitution des biens d'Église sécularisés sur l'ensemble du territoire.

L'échec d'Augsbourg n'a pas surpris Érasme qui, à la fin du mois de novembre, écrit à Campeggio « je souhaitais la paix de l'Église, je ne l'espérais pas ». Mais il faut désormais craindre la guerre religieuse.

Et, en effet, les menaces se précisent. En mars 1531, les protestants allemands s'entendent contre l'adversaire et forment à Smalkalden une « ligue pour la défense de l'Évangile » regroupant sacramentaires et luthériens. En mai 1532, le roi de France dont on ne sait trop où vont les sympathies religieuses fait alliance avec cette ligue. La guerre, toutefois, n'éclate pas en Allemagne mais dans les cantons helvétiques. La première guerre de religion du XVI^e siècle a lieu sur le champ de bataille de Kappel, qui voit tomber Zwingli. Il n'avait pas la sympathie d'Érasme : « Zwingli a trouvé des juges parmi les hommes », écrit-il sans s'attarder davantage à Boniface Amerbach le 24 octobre 1531.

L'humaniste attribue la faillite de la paix religieuse aux catholiques en priorité. Les conseillers ecclésiastiques de Charles Quint l'entraînent vers une politique de domination de l'Italie et flattent l'orgueil dynastique lié à la Maison des Habsbourg. Les ordres mendiants sont animés d'une volonté fanatique de défendre leurs propres privilèges, liés au triomphe du catholicisme. Le pape Clément VII semble lui-même dépourvu d'idées bien nettes, en-dehors des intérêts des Médicis qui ramènent toujours aux préoccupations italiennes, alors qu'une partie de l'Europe est en train d'échapper à Rome et que les Turcs contrôlent les trois quarts de la Hongrie.

En octobre 1533, Érasme reste préoccupé par la paix de l'Église et c'est dans l'optique d'une réconciliation qu'il publie le *De sarcienda Ecclesiae concordia*. Il conseille aux fidèles des différents mouvements la tolérance mutuelle, ce qui suppose de s'abstenir de pamphlets violents, de respecter les images que beaucoup vénèrent, et propose la convocation d'un concile.

Une fois de plus, on pourrait penser qu'une solution érasmiennne à la crise est envisageable. L'attitude de la monarchie française est décisive car depuis 1530 elle semble glisser tout doucement vers la Réforme. En 1531, Marguerite de Navarre, la sœur du roi, a écrit le *Miroir de l'âme pécheresse* et invité Lefèvre d'Étaples à s'établir à Nérac. Le vieux maître est désormais gagné à la Réforme sacramentaire de Strasbourg. À l'intérieur de l'ancien « groupe de Meaux » fondé par Guillaume Briçonnet, certains prédicateurs sont eux aussi totalement gagnés aux idées nouvelles, comme Guillaume Farel. De 1531 à 1533, des prédicateurs luthériens sont venus au Louvre et ont prêché devant le roi lui-même. François 1^{er} semble approuver une forme modérée d'évangélisme, dont on ne sait pas très bien s'il faut la situer du côté de l'humanisme ou de la Réforme. Sans doute ne le sait-il pas lui-même ; en tout cas, il ne se détachera véritablement des réformés qu'en 1534, après l'affaire dite « des Placards ». La gravité, aux yeux du roi, est d'ailleurs le crime de lèse-majesté imputable à des sujets qui ont apposé des affiches sur la porte des appartements royaux. Il ne semble pas que ce soit le contenu de ces « placards » qui l'ait beaucoup ému.

Les positions doctrinales se précisent autour de 1530. Melancthon a revu et précisé ses *loci communes rerum theologicarum*, exposé le plus complet de la doctrine luthérienne qui avait été déjà présenté mais de manière plus succincte en 1521. Comme Érasme, il pense encore possible une réconciliation des Églises et c'est dans cet esprit qu'il adresse en 1534 à Guillaume du Bellay, ambassadeur de François 1^{er} dans l'Empire, son *consilium de moderandis controversis religionis*, conseils de modération qui ne seront guère entendus.

Réseau de correspondants et ultimes travaux

En dépit de la maladie qui l'accable désormais en permanence, Érasme continue à travailler. Au début des années 1530, l'un de ses principaux correspondants reste Jacques Sadolet, évêque de Carpentras qui a été à la fois membre de l'Académie romaine et de l'Oratoire. Admirateur d'Érasme et acquis comme lui à la conviction qu'une réforme en profondeur est nécessaire, il avait conseillé à Clément VII dans une lettre du 17 septembre 1530 d'accorder à l'humaniste hollandais une haute dignité dans l'Église. En février de cette même année, Érasme lui avait dédié les *Œuvres de Saint Basile* et mettait en avant, dans la dédicace, toutes les vertus des Pères de l'Église de langue grecque. En avril 1533, il lui adresse cette fois son *Explanatio Symboli*, un résumé du Symbole des Apôtres, du Décalogue et de l'oraison dominicale publiée chez Froben le mois précédent. Cette même année, il achève un *Commentaire de l'Épître aux Romains* de Saint Paul dans lequel il étudie en particulier la question de la grâce dans les écrits pauliniens.

Parmi les admirateurs d'Érasme, il faut citer également Pietro Bembo, Vénitien d'origine devenu l'un des maîtres de la poésie toscane. L'humaniste hollandais ne l'a jamais rencontré, à la différence de Baldassare Castiglione dont le *Courtisan* paraît à Venise en 1528. Érasme avait fait sa connaissance à l'Académie aldine en 1508 ; Castiglione était connu pour ses compétences d'helléniste. Mais, à Fribourg, s'est installé un jeune et brillant humaniste portugais, Damian de Goes, qui a d'abord été l'agent commercial de Jean III aux Pays Bas et en Afrique. Goes a parcouru Rome en 1530 et rencontre Érasme peu après. Autre admirateur, Luca Bonfigli, de Padoue, rejoint l'humanisme chrétien en ce qu'il manifeste un même intérêt pour Platon et Aristote, qu'il est le premier à commenter à partir du texte d'origine, et pour les

Pères de langue grecque. Publiées en 1527 à Florence, ses *Variae Historiae* réunissent divers écrits et morceaux choisis d'auteurs païens et chrétiens de l'Antiquité. Andrea Alciati (Alciat) est un Milanais qui a enseigné à Avignon et à Bourges ; il propose des commentaires aux *Adages* d'Érasme dans ses *Emblemata* parus à Augsbourg en 1531.

Les dernières années sont restées empoisonnées par les ultimes rebondissements avec les ennemis de Rome, Alberto Pio et surtout Aléandre.

Érasme s'était fait des ennemis avec la publication du *Cicéronien*, qui avait déclenché toute une querelle en Italie. Un groupe de jeune lettrés admirateurs des gloires de la Rome ancienne prépare une riposte : c'est le *Bellum civile inter Ciceronianos et Erasmicos* que Gaudenzio Merula fait imprimer à Milan en 1535. Il s'agit d'un pamphlet injurieux sans grande valeur littéraire. Excédé, Érasme se plaint au duc François-Marie Sforza de ce texte qui prétend utiliser la correspondance d'Érasme et cite des lettres que l'humaniste n'a jamais écrites ; il demande au gouvernement ducal de réprimer cette insolence. Au-delà de l'Italie, Étienne Dolet s'engage à son tour pour Cicéron ou plutôt contre Érasme. De 1527 à 1530, le personnage a étudié à Padoue puis passé une année à Venise où il suit les enseignements de Pomponazzi. Il est emprisonné en 1534 sur ordre du Parlement de Toulouse puis, relâché, échappe par la fuite à une seconde arrestation. Il se fixe alors à Lyon, capitale de l'imprimerie en France et, à la fin de l'hiver 1534, écrit son *Dialogus de imitatione ciceroniana adversus Desiderium Erasum Roterodamense pro Christophoro Longolio*. L'ouvrage s'attarde moins à défendre Longueil qu'à attaquer Érasme. Hostile à l'humanisme chrétien et au christianisme en général, Dolet n'admet pas davantage les théologiens réformés que ceux de l'Église romaine. Ce pamphlet de ton brutal et même injurieux constitue une attaque en règle contre la sensibilité érasmienne. L'humaniste se refuse à répondre et rend Aléandre responsable de cette manœuvre. Il sait par ses correspondants d'Italie qu'Aléandre a été présent à la cour impériale au cours de l'année 1532, qu'il a obtenu un évêché en Sicile en plus de l'archevêché de Brindisi et qu'il est ensuite devenu légat à Venise où il a la charge de la censure des livres. Cela suffit pour qu'Érasme imagine son action occulte derrière tous les écrits qui lui sont hostiles. Jusqu'à sa mort, l'humaniste rend Aléandre responsable d'une sorte de machination contre lui.

En 1534, Érasme publie son *De praeparatione ad mortem*, la « préparation à la mort ». Cette œuvre est adressée à Thomas Boleyn, comte de Wiltshire, secrétaire du roi et époux d'Ann Boleyn. Il lui avait écrit en juin 1533, demandant instamment à l'humaniste un opuscule pour se préparer à la mort. Érasme lui répond en décembre de la même année, alors qu'il est toujours à Fribourg. Le traité est achevé ; il comporte une cinquantaine de pages dans les éditions actuelles et rejoint totalement les préoccupations de l'humaniste qui sait que ses jours sont désormais comptés.

La *Préparation à la mort* d'Érasme s'inscrit dans un courant d'écriture spirituelle lié à la *devotio moderna* et rejoint aussi la tradition médiévale des *artes moriendi* ou *memento* qui développent le thème de la vanité des choses humaines face au caractère inéluctable de la mort. Le fidèle chrétien, comme tout homme, sait qu'il doit mourir mais ne connaît pas l'heure de sa mort. Dans le cas du chrétien cependant, la nécessité d'être en état de grâce exige d'être prêt à chaque instant. La méditation de la mort apparaît là comme la philosophie véritable, ce qui avait déjà été dit par l'Antiquité, Cicéron en particulier. La présentation que fait Érasme de la vie est loin d'être optimiste, même s'il faut tenir compte de son âge, du destinataire et du contexte en général.

Que l'on parcoure par la mémoire toutes les étapes de la vie humaine : conception immonde, gestation périlleuse, naissance pitoyable, enfance exposée à mille maladies, jeunesse souillée de tant de vices, maturité

accablée de tant de soucis, vieillesse tourmentée de tant de maux ; dès lors je ne pense pas que l'on puisse trouver une seule personne, même née sous une bonne étoile, qui, si Dieu lui accordait de repasser par tous les âges de sa vie passée en suivant le même chemin depuis la conception, avec la perspective de jouir des mêmes bonheurs et de subir les mêmes malheurs, accepterait la proposition. Ainsi quelle preuve d'irréflexion nous donnons quand nous nous montrons à ce point bouleversés au moment d'abandonner ce que nous refuserions de reprendre s'il nous était permis de le recevoir de nouveau !

Érasme, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager ; op. cit., pages 866-867. « La préparation à la mort », traduction de Claude Blum.

Cette *Préparation à la mort* est par ailleurs imprégnée de sensibilité évangélique. Les sacrements ne sont pas considérés comme absolument efficaces et, en tout cas, moins essentiels que la Foi. La référence essentielle est le Christ souffrant, le Christ sur la croix. L'auteur ne mentionne pas, ou très peu, le recours à des saints protecteurs, le souci des pompes funèbres ou des monuments et des tombeaux. Tous ces aspects matériels et qui ont une fonction sociale disparaissent au profit d'une intériorisation de la réflexion sur la mort, pensée comme une mort solitaire. La maladie, la vieillesse mais aussi la peur sont divers aspects liés à la mort qui peuvent être présents en cette vie.

Et de même ce n'est pas nécessairement une preuve de force ou de foi de ne pas craindre la mort ; car il arrive que ce soit un signe d'insensibilité et d'abrutissement ou encore le signe d'une sauvagerie scythique ; de même, avoir peur au moment de mourir ne signifie pas toujours un manque de confiance ou un mauvais état de conscience. Assez fréquemment les sentiments purement naturels, étant donné les différences de tempérament, sont, chez les uns plus atténués, chez les autres plus intenses. C'est ainsi qu'Ézéchias fut pris d'épouvante devant la mort : il s'était pourtant conduit devant Dieu avec une grande pureté ; mais son épouvante n'était pas une révolte contre Dieu. C'est avec larmes qu'il éleva vers Dieu sa prière et fut exaucé.

Érasme, op. cit. ; p. 889. « La préparation à la mort », traduction de Claude Blum.

La peur face à la mort ne signifie pas forcément un manque de foi mais la véritable réponse à ce type d'angoisse reste l'identification au Christ souffrant sur la croix. L'influence de la *devotio moderna* durant les années passées à Deventer, Bois-le-Duc et Steyn a marqué la sensibilité religieuse d'Érasme et reste perceptible à la fin de sa vie. La vie est de toute façon conçue comme une méditation perpétuelle sur la mort, thème que reprendra Montaigne.

Un autre aspect important, à la fin de cette *Préparation à la mort*, mérite d'être souligné. Peut-être en raison du danger que représente le schisme, Érasme insiste sur l'importance du dogme. Cet humaniste toujours critique, volontiers ironique et qui a souvent été présenté comme un perpétuel sceptique met en valeur la foi simple et naïve, par un étonnant renversement.

Voici une anecdote non pas tirée, il est vrai, de la Sainte Écriture, mais qui vient assez bien au sujet que nous traitons en ce moment. Il s'agit de deux hommes qui, à l'heure de la mort, furent tentés sur la foi par le démon. Le premier était un savant philosophe, le second n'était qu'un simple chrétien ignorant. Le démon attaque le premier sur sa croyance, sur la divinité et l'humanité du Christ, sur la naissance virginale, sur la résurrection des morts. Le philosophe commença à raisonner : il démontra qu'il était impossible de joindre en un seul être les choses qui n'ont entre elles aucune affinité, comme le fini et l'infini, le créé et l'incréé. Il dit ensuite qu'il était contraire aux lois naturelles qu'une vierge enfante sans être unie à un homme et que, selon Aristote le prince des philosophes, il ne saurait y avoir retour de la « privation » à « l'avoir » [Aristote, *Catégories*]. Abrégeons : l'homme trébucha et tomba ; l'ennemi eut la victoire.

Le second, l'ignorant, fut interrogé : croyait-il à tel ou tel article ? Il répondit brièvement qu'il croyait ce que croyait l'Église. Seconde question : « Mais que croit l'Église ? - Ce que je crois ; - Mais toi, que crois-tu ? - Ce que croit l'Église. - Mais l'Église ? - Ce que je crois. » Cet homme, incapable d'argumenter mais ferme dans la simplicité de sa foi, mit en déroute le tentateur qui s'enfuit.

Érasme, op. cit. ; p. 899. « La préparation à la mort », traduction de Claude Blum.

Poursuivant sur sa lancée, le chef de file de l'humanisme propose de défendre le dogme par rapport à toutes les questions qui engagent la foi et sont indémontrables de manière rationnelle : sainte Trinité ; ubiquité ; présence réelle dans l'Eucharistie ; nature du feu

infernale. À l'époque de Léonard de Vinci et de Copernic, alors que les hommes commencent à peine à élaborer les premiers balbutiements de la méthode expérimentale, Érasme sépare les domaines de la foi et de la raison. En ce sens, sa *Préparation à la mort* dépasse largement les ouvrages de piété qui étaient jusque-là consacrés à ce sujet.

Paul III, la réunion d'un concile et le chapeau de cardinal

Clément VII meurt, après des mois de maladie, le 25 septembre 1534. Le conclave porte son choix sur Alexandre Farnèse, qui prend le nom de Paul III. Le nouveau pape, devenu prêtre assez tardivement, avait d'abord vécu comme un grand seigneur de la Renaissance et avait dû son élévation à sa sœur Giulia, proche d'Alexandre VI. Mais le futur Paul III avait compris l'urgence d'une réforme de l'Église et, plus précisément, de la nécessité de réunir un concile. Il annonce son intention de le réunir dès le 15 novembre 1534, alors que Clément VII avait longtemps différé cette décision.

Érasme, dans une lettre du 23 février 1535, félicite Paul III de son accession au pontificat. Et, de fait, le nouveau pape est favorable à l'humanisme érasmien alors que précisément les circonstances politiques générales n'évoluent pas en sa faveur. Dans l'Empire, Melanchthon représente un porte-parole officiel du luthéranisme avec lequel Érasme ou, du moins, ses partisans peuvent dialoguer. Les positions théologiques sont très proches. Mais les Églises qui se revendiquent de Luther dénoncent l'attitude de Melanchthon, jugé trop accommodant par rapport à Rome ; et, à Wittenberg, Luther lui-même ne sort pas de sa réserve, manifestant par le silence son désaveu. En France, les choses ont beaucoup évolué après l'affaire des Placards, survenue dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534. François 1^{er} considère désormais les réformés, sacramentaires ou luthériens, comme des sujets déloyaux ; et à partir de novembre 1534, le pouvoir royal les poursuit.

Par un bref du 31 mai 1535, Paul III manifeste son admiration pour l'œuvre d'Érasme et le remercie des travaux qu'il continue d'accomplir pour la paix de l'Église. Il souhaite sa présence au concile qui doit se tenir bientôt. Il ajoute que sa politique est celle d'un rapprochement des différentes tendances confessionnelles et qu'il a prévu de nommer un certain nombre de cardinaux pour œuvrer dans cette direction ; le nom d'Érasme fait partie de ceux qui ont été prononcés. Paul III avait également prévu pour lui la prévôté de Deventer, charge très importante aux Pays Bas, afin qu'il puisse dignement tenir son rang. Informé de tout cela, l'humaniste en discute, dans une lettre du 31 août 1535, avec l'évêque de Cracovie Pierre Tomiczki.

Sans doute flatté, Érasme refuse. Il refuse le chapeau de cardinal comme il a refusé d'autres offres prestigieuses, le collège des lecteurs royaux par exemple ou la participation aux différentes diètes. Il est malade, c'est vrai ; mais probablement aussi ne veut-il pas voir l'échec de ses propositions, ou plus vraisemblablement les compromis qui seraient échafaudés à partir de ses propositions. Il refuse donc le chapeau de cardinal et, en juin, rentre à Bâle.

L'humaniste n'arrivait pas à s'habituer à la petite ville de Fribourg. Il y a là les moines et les théologiens à l'esprit étroit qu'il déteste. Il a pourtant acheté une maison en 1531, peut-être pour se persuader de rester. Mais pendant l'été 1532, il a été volé. Il préfère décidément Bâle, ville marchande et industrielle, ville où fleurit l'imprimerie ; ville désormais réformée, ce qui ne semble guère lui poser de problème. Curieusement, cet ecclésiastique qui vient de refuser la pourpre cardinalice semble plus à l'aise en milieu protestant.

En tout cas, il continue à travailler. Fribourg, puis Bâle le voient poursuivre traduction et commentaires de l'*Ecclésiaste*, livre de prédication évangélique qu'Érasme avait l'intention

de dédier à John Fisher, l'évêque de Rochester. Mais ce dernier meurt tragiquement, sur l'échafaud, le 21 juin 1535.

Du côté de l'Angleterre, les choses se sont dégradées rapidement. En octobre 1529, Thomas More a accepté les fonctions de chancelier. C'était certainement une imprudence mais Thomas More a aussi, et peut-être plus qu'Érasme, confiance en Henry VIII qui est d'ailleurs son roi. L'affaire du divorce entraîne au cours de ces années les pires difficultés avec Clément VII et Charles Quint. Le 18 mai 1532, l'Église d'Angleterre n'admet plus les actes émanant du pape, sinon avec approbation du roi. Devant cette évolution vers le schisme, Thomas More a déposé les sceaux deux jours avant, le 16 mai. Il est poursuivi pour crime de haute trahison ; il sera exécuté le 8 juillet 1535. Fisher est exécuté lui aussi.

C'est un drame aussi pour Érasme qui voit disparaître l'un de ses amis les plus chers. Thomas More lui avait fait découvrir l'Angleterre et les aspects les plus brillants de son humanisme. Il avait contribué à la mise en forme de *l'Utopie*. Avec lui s'éteint toute une partie de sa jeunesse. Il poursuit malgré tout les tâches qui sont en cours, surveille l'impression de *l'Ecclésiaste* par les successeurs de Froben et travaille à une édition des œuvres d'Origène, édition qui sera achevée par Beatus Rhenanus.

Mais la santé de l'écrivain continue à se dégrader. De 1527 à 1535, il a subi des attaques très dures de colique néphrétique, avec désormais des complications comme les lésions rénales dégénérant en infection des reins et urémie. La fièvre est devenue permanente au début de l'année 1536 et elle s'accompagne d'une tumeur ou abcès de l'abdomen, qui pourrait provenir d'un calcul infecté provoquant l'ulcération de la vessie. Ce mal allait l'emporter et il est peut-être lié à la dysenterie dont Érasme parle souvent au cours de ses dernières années.

Lorsque arrive l'hiver 1535-1536, les mains d'Érasme sont à-demi paralysées et ne lui permettent pratiquement plus d'écrire. Il tombe malade et reste alité à la fin du mois de juin ; il meurt dans la nuit du 5 au 6 juillet 1536, en l'absence de prêtre catholique et donc des sacrements de la pénitence et de l'extrême-onction. Il meurt comme un chrétien évangélique, face à Dieu et à lui-même. C'est à ce moment qu'il aurait murmuré des prières, ou du moins quelques mots, dans sa langue hollandaise natale. Il a légué tous ses biens aux pauvres. La ville de Bâle lui fait des funérailles solennelles ; son cercueil est porté par les étudiants de l'université jusqu'à la cathédrale dédiée au culte réformé où se trouve toujours son tombeau. Boniface Amerbach fait graver une épitaphe sur la pierre tombale et se charge de gérer l'argent destiné aux fondations pieuses. À la fin de l'année 1536, l'édition des œuvres complètes d'Origène (*Origenis opera omnia*) grâce à Beatus Rhenanus peut être perçue comme le testament spirituel d'Érasme.

CONCLUSION

Vivant au cœur d'un réseau de savants et d'écrivains, Érasme était devenu un véritable symbole de l'humanisme en même temps que son principal porte-parole. Après l'affaire des Placards de 1534, sa mort en 1536 annonce le déclin de la grande période humaniste, du moins au sens historique du terme. Ce mouvement de pensée aura coïncidé avec le premier XVIe siècle, celui que l'on appelait naguère le « beau XVIe siècle », indissociable des règnes

de Charles-Quint, François 1^{er} et Henry VIII même si le côté humaniste de ces trois souverains trouvait vite ses limites. À cette période humaniste -le terme de Renaissance renvoie davantage aux aspects artistiques- succède la Réforme, ou plus exactement une période de troubles religieux marquée par l'opposition entre Réforme et Réforme catholique. Or il semble qu'Érasme ait pressenti ce basculement dès les années 1520. C'est du moins l'impression que l'on ressent à la lecture de la lettre qu'il adresse à Willibald Pirckheimer en 1522 :

Quant à moi, la malveillance de quelques-uns m'a accablé d'une réprobation telle que, si j'entreprenais quelque chose, ce serait en vain. Certains théologiens, se rendant compte qu'ils perdaient peu à peu de leur autorité à cause des études antiques qui renaissaient grâce à nous, avaient tout mis en œuvre contre moi, avant même que le monde n'eût entendu parler de Luther. Luther leur a tendu l'arme qui leur permettrait de nous achever [...].

Érasme à Willibald Pirckheimer ; Bâle, le 30 mars 1522.

Texte cité dans *Érasme*, édition Blum, Godin, Margolin, Ménager... *op. cit.*, p. 1091. Traduction A. Godin.

Le grand écrivain avait bien perçu la profondeur du gouffre qui séparait ses propres positions de celles des courants religieux plus radicaux, qu'ils soient protestants ou catholiques. Même si l'on fait la part d'une certaine forme de paranoïa qu'il entretient vis-à-vis d'Aléandre et de ses ennemis déclarés, qui sont d'ailleurs toujours les mêmes : Pio di Carpi, Zuñiga, Edward Lee, Noël Beda entre autres du côté catholique, mais aussi Zwingli et bien sûr Luther lui-même du côté protestant, il n'en reste pas moins que l'échec d'une « troisième voie » humaniste ne faisait guère de doute pour Érasme. L'interprétation libérale du message chrétien, qui est la sienne, repose sur Saint Jérôme et Origène. Elle débouche sur une grande importance accordée aux œuvres et au libre-arbitre, c'est-à-dire à la volonté et à la liberté humaines. Elle est toute contraire à l'interprétation augustinienne qui est celle de Luther, de Calvin et des autres réformateurs, mais aussi d'un grand nombre de théologiens catholiques dont la réflexion aboutira après 1563 aux canons du Concile de Trente, et qui exaltent la notion de grâce.

Le christianisme érasmien, et l'œuvre d'Érasme en général, présentent une multitude de facettes et débouchent sur une infinité de prolongements possibles. On pourrait toutefois discerner trois axes essentiels de réflexion.

Conserver l'unité de l'Église est un des aspects de son œuvre auquel l'humaniste accordait le plus d'importance. La plus grande partie du *corpus* qu'il nous a transmis est constituée d'ouvrages de traduction et de commentaires de l'Écriture, des Pères de l'Église, de spiritualité et de réflexions sur la morale et les institutions du christianisme. Influencé dès le début de sa vie et peut être en partie à son insu par la *Devotio moderna*, Érasme est resté fidèle jusqu'à sa mort à une ecclésiologie centrée sur le Christ, tout en étant conscient des responsabilités qui incombent à sa condition de lettré et d'écrivain, héritier de la culture antique, qu'elle soit païenne ou chrétienne, et apte à la transmettre. La « voie moyenne » ou « troisième voie » qu'il a élaborée est celle de l'humanisme chrétien. Elle transparaît en particulier à travers les vingt-deux règles de l'*Enchiridion militis christiani*, qui propose une théologie chrétienne non dogmatique, nourrie du Nouveau Testament mais aussi de l'enseignement donné par Saint Jérôme et Origène ainsi que par Saint Paul tel que l'a compris Érasme à travers les exemples de John Colet et Jean Vitrier. Mais ce type de théologie a réuni contre lui aussi bien les protestants intransigeants, y compris Luther car en fin de compte seul Melancthon était favorable aux positions érasmiennes tout en restant foncièrement anti-romain, que les théologiens catholiques rigides, en position dominante à Louvain mais aussi à la Sorbonne et à Tolède. À la fin du XVI^e siècle les jésuites se rallient au libre-arbitre de type érasmien mais refusent la position trop critique de l'humaniste hollandais vis-à-vis des saints,

des pèlerinages ou de la vie monastique. La pensée érasmiennne est restée en fin de compte un courant de pensée assez peu représenté au sein du christianisme.

En rapport étroit avec l'unité de l'Église, du moins dans la pensée d'Érasme, l'éducation est essentielle pour la formation intellectuelle et religieuse à la fois. Le type d'éducation auquel il pense est en rupture avec celle de la fin du Moyen-Âge, qu'il estime fondée sur une répétition mécanique de formules toutes faites, sur la lecture de manuels ou de compilations dépassés, et aussi sur la peur des punitions corporelles, fêrule et fouet, ainsi que sur l'humiliation. Par rapport à cela, le *De pueris instituendis* propose une pédagogie plus active, qui ferait appel à des qualités particulièrement développées chez les enfants, comme la curiosité intellectuelle. La volonté personnelle est respectée par ce type d'éducation, ce qui sous-tend la pleine liberté de choix par rapport aux vocations religieuses éventuelles, que ce soit dans le clergé séculier ou régulier. Érasme n'est pas systématiquement opposé à l'état monastique mais celui-ci doit être librement choisi. De toutes façons la culture proprement intellectuelle doit être inséparable de la formation à la fois morale et religieuse. C'est à partir de ces bases qu'est organisé le « plan d'études » (*ratio studiorum*) que propose Érasme, et dont les jésuites devaient reprendre et développer le principe. Opposé à toute forme de dogmatisme, ce programme ambitieux s'ouvre à un large éventail de matières au centre desquelles se trouvent les « trois langues » anciennes qui donnent accès à l'Écriture. Mais la culture humaniste suppose aussi la connaissance des mathématiques, de l'histoire et de la cosmographie, ainsi que des auteurs antiques ou modernes dont Érasme propose un choix. Il met en garde toutefois contre l'imitation servile d'un écrivain ancien qui servirait de modèle absolu. Avec le *Ciceronianus* Érasme veut expliquer que tout écrivain, fût-il le plus grand, dépend de son époque. Sa pensée, son style, son vocabulaire et ses tournures sont inséparables de son temps et ne peuvent plus être copiés, du moins sans discernement. L'humaniste hollandais reste toutefois attaché au latin, langue des universités et des savants de son temps, précisément parce qu'il le pense universel ; il est conscient du fait que le latin est la langue de quelques privilégiés, mais aussi que cette langue passe les frontières.

Enfin, toute l'œuvre d'Érasme est marquée par l'importance que l'humaniste attache à préserver la paix, l'un des biens qu'il estime le plus précieux. Critiqué par Luther pour ce que le réformateur appelait sa « tiédeur coupable », Érasme n'en est pas moins un écrivain engagé. Au titre de conseiller de Charles Quint il assume une responsabilité politique et ne s'y dérobe pas ; il tisse des relations épistolaires avec les principaux dirigeants de son époque, son propre souverain Charles Quint mais aussi avec François 1^{er} son rival, avec Henry VIII et les différents papes de la Renaissance. Il a été profondément choqué par le spectacle de Jules II menant la guerre, contre des chrétiens évidemment et sans états d'âme ; il se déclare ouvertement hostile à cette politique ainsi qu'à celle du roi Louis XII qui prétend conquérir l'Italie. Il est capable de faire la morale à François 1^{er}, comme on peut s'en rendre compte en lisant la *Paraphrase de Saint Marc* publiée en 1523 à Bâle, et qu'il lui dédie :

De tous les maux qui déchirent l'homme, aucun n'a d'effets plus funestes ou criminels que la guerre : non seulement elle frappe les hommes dans leur personne et dans leurs biens, mais elle inflige en outre à leurs façons de vivre un bouleversement plus atroce. En lui enlevant la vie on fait moins de tort à une personne qu'en lui enlevant son innocence. Que l'on ne vienne pas nous dire que la guerre est moins abominable sous le prétexte que la plus grande partie de ses maux retombe sur les pauvres et les humbles, les paysans, les artisans, les vagabonds. Notre Seigneur Jésus Christ a répandu son sang tout autant pour la rédemption de ces petites gens méprisées que pour celle des plus grands monarques.

Certains des plus grands textes d'Érasme sont des textes pacifistes, véritables réquisitoires contre la guerre, comme l'adage *Dulce bellum inexpertis* (« la guerre est douce à ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ») et la *Complainte de la Paix*, écrite en 1516 alors que l'auteur

pensait sans doute possible une réconciliation durable entre Charles de Bourgogne et François 1^{er}. Les arguments que l'humaniste déploie contre la guerre sont de trois ordres : d'abord, les atrocités qui ont lieu au cours de toutes les guerres sont, au sens propre, contre nature. Les animaux eux-mêmes ne se détruisent pas au sein d'une même espèce, et lorsque des espèces différentes se dévorent entre elles c'est uniquement pour se nourrir. Le second argument se résume à un simple calcul : les pertes matérielles et les dévastations sont telles, lors des guerres, qu'il n'y a que des vaincus. Ce raisonnement devrait suffire à décourager les souverains de se lancer dans des conflits armés pour acquérir territoires et richesses. Enfin, et c'est l'argument qui a le plus de poids, le christianisme interdit de tuer son prochain ; la guerre est donc pratiquement impossible, sauf cas exceptionnel de légitime défense.

Unité de l'Église, éducation, maintien de la paix. Ces trois aspects de la pensée d'Érasme sont essentiels. Reposant désormais à Bâle, dans l'ancienne cathédrale d'une ville devenue protestante, le père de l'humanisme reste le symbole d'une volonté d'œcuménisme. Il a achevé sa vie au cœur d'une région située aux confins de trois univers linguistiques, ayant écrit toute son œuvre dans une langue qui n'est pas la sienne mais qu'il considérait comme la langue commune. Comme l'ont dit plusieurs historiens, Érasme est « européen » avant la lettre.

Sur le plan matériel, il avait fait trois testaments successifs : en 1527, puis 1533 et 1536. Il laissait une fortune assez importante, estimée à 8000 florins, à partir de laquelle il avait décidé de faire des legs à une douzaine de ses amis les plus proches, tous humanistes, ainsi que des fondations destinées à la mise en place de bourses pour étudiants, dots pour jeunes filles et secours pour invalides et vieillards. L'exécution de ces dernières volontés est confiée à Boniface Amerbach, qui se charge de répartir au mieux l'argent laissé par Érasme en vue d'aider ceux qui sont dans le besoin.

Après beaucoup d'autres, cette biographie d'Érasme est loin d'épuiser le sujet. Comme sur les tableaux de Holbein, le personnage reste énigmatique. Ses nombreux ouvrages, sa correspondance (même si elle était destinée à la publication), permettent de suivre le déroulement de sa vie et d'en comprendre les grandes orientations ainsi que la manière dont il les a vécues. Mais tout cela ne permet pas véritablement de savoir comment il imaginait la mise en œuvre d'une « troisième voie » du christianisme, qui aurait intégré une grande partie des idées de Luther sans ses conceptions sur la grâce, et se serait affranchie de la plupart des habitudes romaines, tout en restant sous le magistère de Rome ? Érasme a souvent été paradoxal.

L'humanisme existait bien avant lui, on peut le faire remonter à Pétrarque. Mais ce phénomène culturel restait limité à l'Italie, qui commence à recevoir bien avant Érasme divers lettrés venus des pays du nord ou de l'ouest, comme Colet ou Lefèvre d'Étaples. Il reste le premier à avoir entrepris des recherches parallèles aux leurs tout en tissant avec ces savants tout un réseau de relations. Une indéniable forme de charisme personnel a amené ces lettrés à se reconnaître à travers lui, à faire d'Érasme leur chef de file, leur représentant par rapport à ce que nous appellerions aujourd'hui « l'opinion », une conception qui n'existe pas au début du XVI^e siècle. Ou plus exactement, l'opinion publique est alors très réduite et commence juste à apparaître sous la forme d'une petite élite du savoir et de la fortune. Au sein de cette élite, quelques aristocrates, grands bourgeois ou prélats fortunés peuvent jouer le rôle de mécènes tant par rapport aux artistes qu'aux écrivains. Cette coutume italienne, héritage romain, gagne alors les pays situés au nord de l'Italie. Érasme en bénéficie directement, et lui-même s'emploie à développer l'élite de la culture grâce aux échanges épistolaires, et surtout grâce aux visites qu'il effectue au sein des principaux foyers de l'humanisme en Angleterre, en Italie, en Rhénanie et en Alsace, aux Pays-Bas, en France et en Suisse. Il semble avoir été

toujours bien reçu par des gens qui l'admirent, dans les grandes villes où les villes universitaires qui le voient descendre extenué de sa monture.

En ce sens, et comme l'a souligné Johan Huizinga, Érasme est « européen », du moins par rapport à une Europe qui se réduirait aux pays cités précédemment, et auxquels il faudrait ajouter ceux de la péninsule ibérique. À cette Europe du XVI^e siècle, il souhaite restituer la culture antique, mais enrichie de l'esprit chrétien, lui-même issu de la fin du monde antique et conservé au long des siècles que nous appelons médiévaux. Toutefois, parmi les abus de l'Église médiévale, il semble avoir été obnubilé par le monachisme, mode de vie qu'il a connu durant des années. L'idée de groupes d'hommes, ou de femmes, vivant hors du monde, à la fois isolés et protégés par la clôture du monastère, lui semble étrangère à ce que devrait être la conception chrétienne du monde. Érasme juge presque cette idée anti-chrétienne. De son hostilité aux moines, il a fait l'un de ses chevaux de bataille, et c'est sans doute l'une de ses idées qui ont le plus marqué la postérité. Le fait de souligner la qualité de certains moines qu'il a connus, comme Vitrier, ne fait que renforcer son hostilité à l'institution qui, comme toutes les institutions, comporte des exceptions. Après Érasme, l'idée d'un monde monastique clos et replié sur lui-même, qui vit parallèlement au monde des laïcs et sans contact avec lui, est reprise par Rabelais, puis par Diderot qui a également repris le thème des vocations forcées.

Érasme ne pouvait pas deviner que l'un de ses contemporains, Martin Luther, moine et observateur de la vie de l'Église comme lui, allait lui aussi en dénoncer les abus. Mais Luther se révélait plus sensible à d'autres aspects que la vie monastique, les pèlerinages et les reliques. Au-delà de la question des indulgences, il se déchaînait contre la simonie, la collation des bénéfices, la non-résidence et surtout les exigences de la papauté ainsi que son aveuglement. À la différence d'Érasme il ne voit guère les aspects positifs du magistère de Rome ; il ne perçoit l'usage du latin à l'intérieur de l'institution ecclésiastique que comme une forme d'isolement, et met en avant l'intérêt des langues vernaculaires comme moyen de compréhension efficace du message chrétien.

De son côté, l'humaniste hollandais cherche à maintenir le latin comme moyen de communication international ; il a compris que l'exaltation des langues vernaculaires va de pair avec le sentiment d'appartenance nationale, ce qui, à terme, risque de compromettre une paix durable entre peuples européens. Érasme, à la différence de Luther, place la paix au-dessus des autres valeurs. Mais il n'a guère de recours, ni d'arguments à opposer, face au développement des sentiments nationaux. L'idée d'empire universel, défendue par la monarchie des Habsbourg en principe mais plus particulièrement par Mercurino Gattinara, ne lui semble pas adéquate à une Europe humaniste. Érasme a l'impression que cette idée aussi risque d'être dangereuse pour la paix, car elle heurte de front des monarchies aussi solidement constituées que le sont celles de France et d'Angleterre. Tout ce qu'Érasme peut opposer aux luthériens, c'est le développement d'une solide culture gréco-latine, qu'il s'emploie jour et nuit à promouvoir ; et ce combat n'est pas vain, car l'admiration pour la culture antique survit à Érasme, traversant les siècles suivants. Toutefois les penseurs férus de civilisation gréco-romaine qui viendront après lui, comme Montaigne, utiliseront pour écrire leur langue maternelle, et non le latin.

Sur le plan spirituel, l'œuvre d'Érasme correspond au premier humanisme, celui de la Renaissance. Il s'est épanoui sous les règnes de Charles Quint, François 1^{er} et Henry VIII, et trouve son apogée au début des années 1530, peut être avec la lettre-programme de Gargantua à Pantagruel (*Pantagruel*, chapitre VIII, 1532). L'exécution de Thomas More, l'affaire des Placards puis la mort d'Érasme en 1536 marquent symboliquement le début de son déclin. Le premier humanisme ne résiste pas aux conflits religieux consécutifs à la Réforme. La conciliation devient impossible ; les humanistes doivent choisir, ou disparaître. Pourtant

l'héritage érasmien est aussi celui de valeurs qui dépassent cette période d'une quarantaine d'années. Au long de ses écrits, mais aussi à travers sa correspondance, ses relations d'amitié, ses voyages, le rôle de trait d'union qu'il essaie de jouer entre des souverains rivaux, l'humaniste hollandais a réussi à mettre en avant le souci du bien commun, de la justice et de l'équité, de l'esprit critique, de la liberté d'opinion, de la primauté des valeurs morales et spirituelles. Tout cela explique pourquoi cette personnalité a pu être à la fois si contestée et si attachante.